

Sidéral Léviathan

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. Arnaud

SIDÉRAL LÉVIATHAN

CHRONIQUES

VI

GLACIAIRES

**FLEU
VE
NOIR**

L'UNIVERS DE
LA COMPAGNIE
DES GLACES



SIDÉRAL-LÉVIATHAN

DANS LA MÊME SÉRIE

- 1 -Les Rails d'incertitude
- 2 -Les Illuminés
- 3 -Le Sang du monde
- 4 -Les Prédestinés
- 5 -Les Survivants crépusculaires
- 6 -Sidéral-Léviathan

À paraître

- 7 -L'œil parasite

G.-J. ARNAUD

SIDÉRAL-LÉVIATHAN

CHRONIQUES GLACIAIRES

VI

FLEUVE NOIR

Série dirigée
par François Ducos

© 1999, Éditions Fleuve Noir
ISBN 2-265-06813-6



Duncan Vernon
Officier médiateur

Bien avant les années 2050 et, la glaciation générale de la Terre qui constitue le sujet de la saga *La Compagnie des Glaces*, des colons allèrent s'installer sur la planète Ophiuchus IV dès 2020. Lorsque la Lune explosa et que ses poussières voilèrent le Soleil, des réfugiés affluèrent vers les bases spatiales d'où s'élançaient les navettes de liaison avec les vaisseaux en orbite. Parmi eux le célèbre *Terra* commandé par John Bermann. Des années, des décennies, peut-être des siècles s'écoulèrent sans que l'on sût ce que devenaient ces colonies ophiuchusiennes. Comment s'organisèrent ces communautés, comment vivaient-elles cet exil loin de la planète d'origine ? Ces gens-là n'eurent-ils pas un jour la nostalgie du paradis perdu ? Ne tentèrent-ils pas de revenir ? Des documents, des images retrouvés bien longtemps après ont permis d'apporter quelques réponses à ces questions-là. Un événement inouï ayant frappé de stupeur et d'épouvante les colons d'Ophiuchus IV, finit par les sortir de leur routine pour les lancer dans la plus extravagante aventure spatiale.

CHAPITRE PREMIER

Les bûcherons de la forêt des Anges refluèrent vers Bermann-Cité, entassés dans leurs énormes sawer-bulls, ces scieries sur chenilles qui débitaient l'immense forêt depuis deux siècles. Les habitants s'indignèrent que les gardes civiques n'aient pas refoulé ces rustres dès le début. Leurs monstrueuses machines tournaient en rond autour de la statue de John Bermann sur la place du même nom. Elles finirent par stopper et un silence bizarre tomba sur la ville. Une patrouille de gardes venait d'arriver et les policiers nerveux sautaient de leur véhicule, les armes braquées sur les sawers. Alors les bûcherons, des brutes hirsutes et énormes descendirent lourdement de leurs engins.

— Je suis le syndic de la junte des bûcherons des Anges, lança l'un d'eux, d'une voix forte qui atteignait les maisons à des centaines de mètres à la ronde.

Ce terme de junte agaçait les puristes qui auraient souhaité qu'il garde son caractère péjoratif, mais les bûcherons s'en moquaient. Junte leur agréait fort bien.

— Nous fuyons le vent de malédiction qui ravage la forêt des Anges. Un souffle de putréfaction et de mort qui détruit les animaux, les Monkeys et les humains.

Les plus grands arbres périssent en quelques jours, leur sève étant empoisonnée.

Les Monkeys, population bipède et arboricole d'Ophiuchus IV furent tout d'abord assimilés à des anges, à cause de leurs membres supérieurs ressemblant à des ailes d'oiseau, mais lorsqu'ils s'opposèrent aux bûcherons ces derniers les baptisèrent de singes ou de monkeys, l'anglais et le français fusionnant étroitement depuis l'arrivée des premiers colons au XX^e siècle.

— Nous avons eu des pertes, la canopée Mirage n'a plus donné signe de vie depuis un mois. Ils ont les premiers subi la pourriture du vent de malédiction.

Peu à peu les habitants osaient sortir de chez eux, s'approcher de ces rustres détestés. Ils étaient le symbole affligeant de la dégradation destructrice de la colonie. Une dégradation commencée dès l'arrivée des premiers colons à bord du vaisseau intergalactique *Terra*, que commandait John Bermann le célèbre cosmonaute. Deux siècles

bientôt ! Si le premier centenaire avait été superbement fêté, personne n'envisageait plus de se réjouir à l'approche du deuxième. Neuf colons sur dix pensaient même, selon un sondage récent, qu'il n'y aurait jamais de troisième célébration, que les Terriens auraient disparu à la surface d'Ophiuchus IV. Les Terriens civilisés du moins. Ne survivraient que des gens comme les bûcherons, les résiniers, les agros et les aventuriers féroces.

— La canopée, expliquait un vieil homme à ses voisins, c'est le sommet des arbres de la forêt, parfois situé à trois, quatre cents mètres du sol. Y habitent dans des villages de huttes les récolteurs de résine eskin.

Les bûcherons vivaient dans leurs sawer-bulls avec leur famille à hauteur du sol marécageux, dans la semi-obscurité pelucheuse de la forêt gigantesque. Tous ces gens-là, bûcherons et résiniers, confrontés aux mystères d'Ophiuchus IV régressaient vers des comportements primaires exécrables pour des citadins qui, de leur côté, dans une volonté de résistance devenaient insupportables avec leur snobisme prétentieux.

Duncan Vernon sortait du siège du gouvernement fédéral lorsqu'il fut prévenu de l'irruption des bûcherons dans la cité. Le capitaine de la police fédérale venait justement le chercher.

— Ces salopards racontent des histoires horribles et vont nous foutre une belle panique. Déjà leurs engins hauts comme des immeubles de quatre étages encombrant la circulation, et nous craignons que toutes ces familles pouilleuses qui vivent à l'intérieur ne se répandent dans les rues.

Duncan était le médiateur entre les cités fédérées et les groupes de colons dispersés sur un million de kilomètres carrés de la planète Ophiuchus IV. Il vivait huit mois d'une année terrienne, six d'une année locale à visiter les bûcherons, les résiniers, les agros des clairières aquatiques, les mineurs des falaises géantes d'Echopolis, essayant de convertir ces marginaux au respect des lois fédérales, pour un résultat à peu près nul. Les différentes communautés basculaient irrémédiablement vers une organisation tribale, dominées par la superstition et la magie. Mais le gouvernement persistait dans ses idéaux de rassemblement fraternel et démocratique.

— Il faut qu'ils sortent de la cité, s'installent soit au bord du fleuve, soit vers les anciennes carrières de ponce. Il n'y a que vous pour discuter calmement avec eux, moi j'ai toujours envie de leur foutre sur la gueule.

— Vous vous faites des illusions. Je n'ai guère d'influence sur eux mais ils ne me détestent pas trop, savent que je ne les méprise pas, fit

Duncan intentionnellement.

Lorsque Harmer l'aperçut, un sourire découvrit ses dents de fauve parmi ce poil rude qui recouvrait son visage.

— Duncan, ils veulent qu'on s'en aille. Ils ne savent pas que ce vent de malédiction finira par arriver ici et les menacera. Ils crèveront comme les autres. Si nous avons fui la forêt des Anges c'est pour éviter de mourir. Ils veulent nous envoyer vers le fleuve Acajou alors qu'il reçoit toutes les pestilences en amont.

— Calmez-vous Harmer, expliquez-moi cette histoire de vent.

Mais la foule de plus en plus nombreuse ne cachait pas son hostilité et des vagues de haine pure, sous forme d'injures et de menaces, venaient assaillir les énormes scieries sur chenilles. Ces monstres avalaient des mètres cubes d'arbres pour en extraire la sève et la transformer en un alcool, le shudder dont la consommation ne cessait d'augmenter. Mais les plus grosses quantités servaient de carburant. Certains bûcherons se livraient aussi à des battues contre les troupeaux de cochmouths, ces énormes cochons à trompe à la fourrure de mammouth. Les éleveurs des clairières sèches les avaient domestiqués depuis le début de la colonisation, mais les animaux sauvages avaient une chair plus recherchée.

Des mouvements violents agitaient cette masse hargneuse de remous profonds, et aux fenêtres des sawer-bulls apparaissaient des hommes équipés d'armes automatiques.

— Réembarquez tous, cria Duncan, je viens avec vous.

Des véhicules de la garde civique essayaient de pénétrer dans ce bloc humain qui cernait les machines, et finirent par lâcher des jets de gaz lacrymogène pour se frayer un passage. Duncan escalada l'échelle raide qui conduisait au poste de pilotage du deuxième étage. Au-dessus se trouvaient les cabines de vie. Plusieurs familles cohabitaient, en fait une tribu avec ses rites, ses tabous, sa religion, ce qui expliquait le mépris de ces gens-là pour les lois de la Fédération.

Les gardes réussissaient à écarter les milliers de gens accourus pour invectiver les bûcherons. On les accusait d'alcooliser la population, de se livrer à des rites barbares, à l'inceste et la zoophilie, de mépriser l'instruction et Duncan, qui vivait plusieurs semaines avec eux, ne pouvait pas donner entièrement tort à ces citoyens raffinés et respectueux d'une morale hypocrite. La plupart des enfants vivant en dehors des cités ne savaient ni lire ni écrire.

Depuis son car de commandement le capitaine Morton ordonnait que les sawer-bulls le suivent. Harmer coiffa ses écouteurs pour se mettre aux commandes.

Le fleuve Acajou roulait ses flots en dessous du promontoire de Bermann-Cité. Il descendait de la forêt des Anges, évacuant les limons, les scories d'une nature exubérante et dangereuse. Les géochimistes refusaient à cette matière le nom de terre, comme celui de limon, de terreau ou d'alluvions. Ils avaient donc forgé un autre nom, l'ophiale pour désigner cette couche nourricière où se développaient des arbres gigantesques et des plantes multiples. En deux cents ans ils en avaient identifié des centaines d'espèces, mais le public n'en connaissait que quelques dizaines, s'en méfiait même car certaines, réputées comestibles, s'étaient révélées toxiques après plusieurs années de consommation. La plus populaire était le pois mixte qui avec la viande de cochmouth restaient les nourritures indigènes les plus appréciées.

Duncan coiffa également un casque pour pouvoir converser avec Harmer tandis que la caravane descendait vers les berges du fleuve.

— Voici quelques mois il y a eu une catastrophe nocturne, à des centaines de kilomètres à l'est. Un séisme peut-être qui a ouvert une montagne libérant cette malédiction. Mais des aventuriers qui recherchaient des gisements de fer dans la région ont affirmé qu'il s'agissait de la chute d'un astéroïde. Une masse de plusieurs dizaines de kilomètres de long.

— Impossible, dit Duncan. Notre institut d'astronomie est très attentif aux phénomènes spatiaux. N'oubliez pas que nos vaisseaux intergalactiques sont toujours satellisés autour d'Ophiuchus IV. Une équipe d'entretien opère dans l'espace et nous aurait mis en garde contre cet astéroïde. La chute d'une telle masse aurait par ailleurs détruit la moitié de la planète. Les sismographes auraient donné l'alerte.

— Je vous fais part des rumeurs qui ont précédé ce putain de vent de malédiction chargé de miasmes mortels. Moi j'ai vu les cadavres, j'ai vu des arbres de trois cents mètres de haut agoniser et s'abattre en moins d'une semaine. Et si c'était un vaisseau ?

— Aucun n'atteint ce gigantisme.

— Un vaisseau inconnu venu de la Terre.

— La Terre n'est plus qu'un bloc de glace inhabité, où nul ne peut plus vivre. Aucune technique, aussi développée et avancée que celles nécessaires à la construction d'un engin spatial, ne pourrait s'y développer.

— Un engin d'extraterrestres ? Bourré de maladies inconnues et mortelles.

Le fleuve Acajou vu de cette hauteur s'étendait sur deux kilomètres de large. Son cours était majestueux en ce sens que ses mouvements,

ses remous se déroulaient dans un ralenti impressionnant. Les vagues et jusqu'aux éclaboussures s'épaississaient d'ophiale, c'est-à-dire de limon de forêt, celui que les spécialistes trouvaient plus qu'étrange. Un mélange de matières inertes et de molécules vivantes, voire d'animalcules renforçait leur perplexité.

— Les bûcherons ne supporteront pas la présence du fleuve, l'avertit Harmer.

Mais le véhicule du capitaine Morton s'engageait sur la droite à flanc de promontoire, en direction de l'ancienne carrière d'où l'on avait extrait le matériau de construction de la cité. Un porphyre poreux, léger et facile à travailler, élastique en cas de séisme. Les bûcherons trouveraient là une immense esplanade, de l'eau.

— Duncan, vous qui assistez parfois aux réunions du Conseil fédéral en tant que consultant, qu'en est-il de ce projet d'abandon de la colonie et d'un retour sur Terre.

— Aucun retour n'est possible. Les satellites télécommandés envoyés autour de la vieille planète solaire n'ont transmis que des informations négatives.

— Vous savez très bien qu'une majorité s'est prononcée pour l'abandon d'Ophiuchus ? Toutes ces mauviettes, ces intellectuels décadents, ces dépravés, que sont-ils venus faire sur cette planète sauvage où une vie cruelle les attendait ? Maintenant ils veulent retourner là-bas, chez papa maman ? Chez les ancêtres qui sont tous morts congelés ?

— Si les habitants des cités votaient dans le sens d'un retour vers la Terre, que vous importerait leur départ ? Vous rejetez les lois, la civilisation, l'instruction. Je n'ose même pas parler de culture ni de vie artistique et littéraire. Ce sont pour vous des notions ridicules.

Harmer, curieusement, réagit différemment des autres fois à ces reproches exposés par Duncan d'une voix résignée.

— J'y ai réfléchi depuis votre dernier séjour chez nous voici trois mois terrestres. Je me demande si nous n'avons pas fait fausse route. Je me demande également si nous ne rejoindrions pas d'ici quelques générations ces Monkeys qui voltigent d'un arbre à l'autre.

CHAPITRE 2

Le capitaine Jack Morton reçut l'ordre de conduire Duncan à la présidence fédérale.

— Le gouvernement s'agite drôlement. Harmer vous a-t-il dit deux mots de ce vent de malédiction ?

— Difficile de faire la part de la réalité et de la superstition. Il n'a pas vraiment osé le dire, mais j'ai eu l'impression qu'il soupçonnait un dragon venu de l'espace qui soufflait son haleine empestée sur la planète, rien de moins. Dans les étages des sawer-bulls on célèbre des cérémonies sans fin pour conjurer la malédiction. Il faut dire que les sawer-bulls sont remplis de containers de shudder. Tout le monde en boit, y compris les gosses.

La réunion du conseil restreint allait commencer sur-le-champ quand il se présenta. Elle se composait du président Kent, du vice-président Sucha, du chef d'état-major Ludwig Panz et d'une femme, Milla Reno, conseillère fédérale plus spécialement chargée des catastrophes naturelles ou accidentelles. Elle avait une formation de géologue et de volcanologue, avait exploré plusieurs cratères dont celui de la Grande Muraille Délabrée haute de quinze mille mètres, le Hellish-Bawl ou Gueule d'Enfer. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, brune, assez ronde. Duncan la trouvait voluptueuse mais se méfiait de son sale caractère. Très sûre d'elle, l'opinion des autres lui paraissait sinon négligeable mais douteuse.

Une grande carte virtuelle était projetée sur un écran géant. Elle représentait la forêt des Anges avec les différentes clairières aquatiques, les camps de bûcherons, les villages en canopée des résiniers, mais aussi les huttes modestes de ces êtres arboricoles que dans les sphères gouvernementales on n'appelait ni anges ni singes, encore moins Monkeys. La langue officielle de l'Assemblée fédérale et du Conseil était le français, mais en comité restreint l'anglais était le plus souvent utilisé. Sur la carte, on voyait aussi les zones de cultures, les falaises géantes d'Echopolis. Ceux qui vivaient là avaient dû se résigner à des chuchotements ténus car l'endroit répercutait bruyamment n'importe quel bruit, même celui d'un simple bâillement. Les habitants vivaient en troglodytes, se protégeant de ce phénomène stressant à l'aide de vitrages quadruples et communiquaient par des galeries souterraines. Les mineurs extrayaient du fer et du cuivre des

profondeurs de ces falaises. Sur la faible partie de cette planète colonisée par les Terriens il n'existait pas d'autres filons de minerai de fer.

— Vous avez ici la Grande Muraille Délabrée dont vous connaissez les silhouettes effarantes, dit Milla Reno chargée des explications.

À cent kilomètres de celles-ci on croyait apercevoir les ruines de châteaux fantastiques d'où leur nom, mais seule l'érosion avait façonné cette formidable chaîne en une suite de dentelles minérales, faites de tours et de créneaux gigantesques.

— L'équipage de l'hydravion *Esprits* n'a pas réussi à franchir cette zone montagneuse à cause des vents rabattants, et pour trouver une échancrure il faudrait une véritable exploration. Mais nous supposons que l'origine de ce grand souffle inconnu que les bûcherons appellent vent de la malédiction, se trouve dans ces parages. Et la conformation de la Muraille n'offre aucun obstacle à ce courant puissant. Lorsque nous sommes allés explorer le Hellish-Bawl nous avons parcouru la moitié du chemin en chenillette dans les laies déforestées par les bûcherons. Puis nous avons pu naviguer trois jours sur des zones forestières baignant dans un mètre d'eau. Enfin nous avons terminé par une marche d'approche d'une semaine. Plusieurs d'entre nous auraient préféré sauter en parachute à proximité du volcan, mais à cette époque le professeur Lamy avait tenu à nous accompagner malgré ses quatre-vingts ans et nous avons renoncé au parachute.

Il y eut quelques sourires attendris car le vieux professeur venait de mourir.

— Personnellement je suis décidée à me rendre là-bas en sautant en parachute. Je connais une étendue favorable pour la réception des hommes et du matériel. Elle se trouve exactement ici, sur ce plateau de plusieurs kilomètres carrés.

Elle désignait l'endroit coïncé entre deux escarpements.

— Il est regrettable que les projets de construction d'hélicoptères aient dû être ajournés et même abandonnés, dit le président Kent, mais les furieux vents d'altitude auraient été néfastes à ces appareils.

La communication entre les cités dépendait de navettes aériennes à bord d'appareils puissants mais lents, capables d'affronter ces vents furieux, et surtout d'une route qui avait demandé quarante années de travaux épuisants.

— Une fois sur ce plateau, dit encore la jeune femme, nous n'aurons qu'une petite semaine d'approche à cause du matériel. Sinon deux jours suffiraient pour découvrir la cause réelle de ce vent mortel malgré les difficiles escalades qui se présenteront. Vous avez sur la

table là-bas des photographies d'arbres foudroyés, d'arboricoles morts, de bûcherons également morts, enfants, femmes et hommes, des résiniers aussi. Sans parler des cochmouths, des différents animaux de la forêt. Cette épidémie foudroyante nous permet d'ailleurs de découvrir de nouvelles espèces animales, dont une sorte de prédateur que vous pouvez voir ici, un serpent à six pattes d'une taille imposante qu'on ne connaissait que par ouï-dire.

— J'ai chargé Milla Reno de la mise sur pied de l'expédition, déclara le président Kent. Elle comportera une demi-douzaine de personnes. Duncan Vernon, je sais que vous pratiquez le parachutisme depuis pas mal d'années. Vous avez même été largué sur un village de la canopée ce qui était un exploit.

— La flemme président, la flemme de grimper le long d'un arbre de trois cents mètres. Et le manque de temps, car pour ce genre d'escalade il faut la journée, deux parfois à cause de la sève ruisselante, et de toutes les bestioles dangereuses qui nichent dans ces mastodontes de bois.

Goguenarde, Milla parut estimer qu'il usait de fausse modestie mais il s'en moquait, faisait mine de l'ignorer, mais lorsqu'elle se tournait vers la carte projetée il rêvait audacieusement sur ses fesses rebondies.

— Tous deux formerez déjà le noyau principal, dit le président. Duncan connaît les idiomes des marginaux qui auraient colonisé certains recoins de la Grande Muraille Délabrée et vous vous êtes intéressée à la gestuelle des bipèdes arboricoles.

— J'ai identifié quatre-vingt-cinq sons différents que ces êtres-là utilisent en sus comme langage également.

— Je ne savais pas que vous étiez aussi ethnozoologue, ironisa la jeune femme.

— Milla Reno estime qu'au-delà de la Grande Muraille Délabrée pourraient exister d'autres groupes humains ou indigènes jamais identifiés. Voici deux cents ans, lorsque *Terra* puis d'autres vaisseaux intergalactiques déversèrent leurs cargaisons de réfugiés, il régnait sur cette partie de la planète une anarchie totale, et certains ont décidé d'aller fonder ailleurs des colonies paisibles. Des familles, effrayées par la promiscuité, par le comportement de la plupart des gens, s'en allèrent aussi loin que possible. Au cours de la Grande Panique qui suivit la glaciation rapide de la Terre, on ne fut pas très regardant sur la moralité des candidats à la colonisation. Il faut reconnaître que la résistance physique fut privilégiée au mépris des capacités intellectuelles, scientifiques de ceux qui voulaient quitter la planète mère. Bon nombre de truands, de gens de sac et de corde, réussirent à

s'imposer. Je veux ainsi justifier l'existence de ces communautés lointaines, peut-être moins rustres, moins suspectes que celles que nous connaissons et que notre ami Duncan Vernon visite régulièrement.

— Il leur fallut franchir la forêt des Anges, contourner les falaises géantes et enfin traverser, escalader la Muraille Délabrée, remarqua Duncan. Un exploit, des années de route vers l'est. Qu'est-il resté de ces audacieux ? Mais j'ignorais qu'il pourrait aussi exister des autochtones. D'autres arboricoles.

Milla Reno daigna s'expliquer :

— Notre expédition vers le volcan retrouva des vestiges de constructions et des traces de vie tribale. Mais ce n'était pas le but de notre mission. Celle-ci était chargée de trouver des rivières d'eau chaude que l'on pourrait capter et utiliser pour obtenir de l'énergie, mais toutes ces rivières disparaissent dans des profondeurs abyssales.

Duncan remarqua que le vice-président en s'approchant de la jeune femme, esquissa un geste vers sa taille marquée mais se retint in extremis. Sucha avait une réputation de Don Juan.

— Il faut ajouter, dit Sucha, que cette zone de la Grande Muraille Délabrée est le plus souvent enfouie sous d'épaisses vapeurs. Non du brouillard mais de la vapeur d'eau provenant des sources brûlantes. Le parachutage sera risqué.

— Donc il y aura vous deux, un lieutenant de l'armée, Pauli Ginesto qui s'occupera de l'intendance, le professeur Lantisque géologue, Aldina Pérou dont vous n'ignorez pas la formation de cosmogoniste, Menu Lascases professeur de physique analytique et surtout spécialiste des fluides.

Il hocha la tête d'un air soucieux.

— Le matériel sera assez considérable et je pense que vous aurez l'obligation d'installer un camp de base, suivi de deux ou trois relais pour franchir la Muraille Délabrée. Ce qui vous attend de l'autre côté nous l'ignorons. Même les navettes qui chaque année nous permettent de relayer les équipes en orbite n'ont jamais permis de réaliser de belles photographies à cause de ces maudites vapeurs. Ce qui me rappelle un très vieux roman du XIX^e de Wells, sur le Monde perdu. Peut-être allez-vous découvrir des animaux préhistoriques, de l'autre côté sous ces couches épaisses de vapeur d'eau.

— Enfin, intervint le président, d'autres personnes seront parachutées sur ce plateau, mais ne vous accompagneront pas dans l'expédition. Elles organiseront le camp de base et deux relais sur trois, le dernier ne pouvant être créé que par des gens ayant des

qualités d'alpiniste. Ce qui explique notre choix, même si certains ne vous paraissent pas au top des spécialisations nécessaires.

CHAPITRE 3

Milla Reno et Duncan furent parachutés avec l'équipe chargée d'installer le camp de base. Les quatre autres personnes de l'expédition n'arriveraient que plus tard, lorsque le camp fonctionnerait ainsi que deux des relais en haute montagne.

Ce fut une semaine exténuante pour tout le monde et faute de visibilité, les vapeurs répandues par les sources chaudes recouvraient le plateau en couche haute de deux cents mètres, la création des deux relais prit trois jours de retard.

— Vos troupes ne sont pas spécialistes de la haute montagne, hurla un jour Milla furieuse, au visage du capitaine Holming qui dirigeait l'équipe.

— Cette vapeur les affaiblit, je n'y peux rien.

Tout ruisselait et les premières nuits furent éprouvantes. Sans la présence de la jeune femme chacun se serait entièrement dévêtu pour ne plus sentir peser sur ses épaules le moindre vêtement. Un simple tee-shirt se chargeait facilement de plus d'un kilo d'eau.

Le troisième jour Milla prit cette décision audacieuse de se dévêtir totalement, alors qu'ils prenaient un petit déjeuner abominable sous une des tentes. La nourriture était détrempée et le café devenait de la lavasse une fois dans le bol, la condensation coulant en filets continus du sommet des tentes.

— J'espère que vos hommes respecteront ma décision, fit-elle sèchement, en apparaissant en sous-vêtement, puis les seins nus et enfin le reste également découvert.

Deux hommes sortirent discrètement pour essayer de maîtriser leur érection, mais le capitaine Holming lui-même traîna un peu avant d'ôter son caleçon à fleurs. Duncan, lorsqu'il s'entretenait avec la volcanologue, la fixait droit dans les yeux et pour rien au monde n'aurait esquissé le moindre regard quelques centimètres plus bas.

Les tentes individuelles furent enfin dressées et l'équipe tout entière en fut soulagée mais Milla, contrairement à certains soldats, persista dans son naturisme intégral. Elle ne s'habilla que lorsque avec Duncan et deux hommes, elle alla implanter le premier relais en montagne.

Ce fut durant deux jours une escalade difficile car il était presque impossible de découvrir des falaises sèches. Toutes ruisselaient abondamment, la vapeur d'eau venant se condenser contre leur façade plus froide. Mais ils installèrent un excellent relais sur une large corniche. De là, très légèrement équipés, Duncan et elle s'élevèrent dans les premiers délabrements de la Grande Muraille pour trouver l'emplacement d'une deuxième implantation, qui n'offrit que des difficultés moyennes. Mais pour atteindre le col et donc l'emplacement du troisième site, ils allaient rencontrer le pire. Malgré les cartes établies par Milla Reno d'après quelques vues aériennes, le couple s'égara dans de la rocaïlle puis dans des sortes de dunes adossées à des falaises de sept à huit cents mètres de haut. Ils ne parvenaient pas à trouver un passage et à plusieurs reprises roulèrent en bas de ces énormes tas de sable. L'humidité formait en surface des plaques apparemment cimentées, mais qui glissaient très vite sur celles plus sèches cinquante centimètres en dessous.

Cette nuit-là ils se recroquevillèrent dans un creux de rocher et comme ils ne parvenaient pas à dormir, discutèrent de l'itinéraire du lendemain. Malgré l'altitude, six mille mètres environ, la chaleur était toujours aussi élevée, plus de trente dans la nuit, proche des quarante-cinq le jour.

— Le Hellish-Bawl est très éloigné sur notre droite, mais il provoque la fonte des glaces situées au-delà des huit mille mètres. Et ceci depuis des millénaires, si bien que des canaux naturels écoulent l'eau de fonte vers le bas, une eau bouillante au départ, mais encore à soixante degrés à ce niveau. Notre chance serait de trouver l'un de ces canaux abandonné par les eaux. Il en existe quelques-uns, de véritables autoroutes d'accès aux sommets.

— Aurons-nous besoin de masques pour le passage du col ?

— Certainement, mais l'air de cette planète est plus riche que celui de la Terre en oxygène. En deux siècles nous n'en sommes pas encore tributaires, ce qui nous permet de supporter les hautes altitudes. Possible que nous puissions nous en dispenser, même à douze mille.

Ils finirent par le trouver, ce fameux canal naturel, mais en l'apercevant, véritable gouttière lisse presque verticale, Duncan eut un petit rire de dépit.

— Voilà votre autoroute, fit-il moqueur.

— Vous préférez la falaise de sable ?

Ils progressèrent lentement. La jeune femme grimpait sur ses épaules pour planter un piton où ils se hissaient, pour recommencer inlassablement l'opération. Elle s'était déchaussée pour épargner ses

muscles, puis ils se déshabillèrent, la température restant encore élevée. Ils ne gardaient que leurs sous-vêtements, mais épuisé Duncan supportait sans y penser le contact charnel de cette jeune femme et parfois aurait souhaité l'envoyer balader, lorsque pour atteindre ses prises elle grimpait même sur sa tête.

La nuit les enveloppait aussi de chaleur, les rendant encore plus renfrognés, presque furieux l'un contre l'autre. Ce canal n'en finissait pas et pour dormir ils devaient s'attacher. Ils se balançaient ainsi durant des heures d'obscurité, mangeaient ce qu'ils pouvaient happer au fond de leur sac. S'ils ne parvenaient pas rapidement à l'emplacement du troisième relais ils allaient manquer de vivres. Pour l'eau il suffisait de tendre la main pour en recueillir dans leur paume creusée.

Le lendemain la température fraîchit brutalement. Les ruisseaux d'eau bouillante s'éloignaient, ou plutôt c'étaient eux qui s'en écartaient. Ils ne pouvaient poursuivre dans l'espèce de gouttière lisse qui obliquait vers le volcan. Celui-ci, perdu en général dans l'épaisse couverture de vapeurs, se signalait parfois en bouillonnements de couleurs allant du rouge sombre au jaune doré.

— Les éruptions sont de courte durée, expliquait Milla. Le magma en fusion est au fond du cratère et il faut être sur les bords pour l'apercevoir mais c'est assez fabuleux.

Ils grimpaient dans des roches friables, volcaniques, résidus d'éruptions très anciennes. En fait celles d'un volcan qui avait dû exploser mille ans auparavant, pensait la jeune femme.

Cette nuit-là ils trouvèrent une véritable grotte dans la pierre ponce mais très vite durent se protéger de toutes ces particules abrasives, véritable émeri, qui s'infiltraient dans leurs vêtements. Ils durent les ôter, les secouer, installer une petite tente pour s'isoler de cette poussière de corindon.

— J'ai de la crème dans mon sac, dit-elle. La voulez-vous ?

Il avait les épaules et le dos enflammés et elle lui appliqua la pommade avec une douceur qui le surprit. Jusque-là ils avaient été dominés par des sentiments hargneux qui auraient pu se transformer en bagarre violente.

— Voulez-vous que je vous rende la pareille, proposa-t-il méfiant.

— Vous cherchez à me peloter ou quoi ?

— Allez au diable, fit-il.

Mais elle lui fourra le tube dans la main.

— Moi aussi j'ai le dos qui flambe.

Sous la tente, dans la lueur frileuse d'une petite lampe elle s'assit, releva son vêtement. Il répandit la crème sur les omoplates si écorchées qu'elles saignaient, sur le dos zébré de bandes rouges. Il admira le creux des reins qui débutait plus bas mais la position effaçait les fesses. Et à sa grande surprise Milla se dressa légèrement pour qu'il enduise aussi sa croupe.

— J'espère que malgré nos différends vous bandez, se moqua-t-elle.

— C'est vrai, reconnut-il, votre corps n'a rien à voir avec votre sale caractère. Lui est moelleux et d'une grande douceur.

Elle ne répondit pas, laissa retomber son vêtement.

— Nous devons nous rationner, dit-elle plus tard, car les réserves sont presque épuisées. N'allez pas imaginer que le retour sera plus rapide.

— Je n'imagine rien, répondit-il, agacé.

Évidemment il eut des rêves très érotiques, se réveilla en pleine nuit et se promit de les raconter le lendemain à Milla pour la faire enrager. « Vous étiez très complaisante » lui dirait-il. Mais il n'en fit rien le lendemain matin et ils reprirent leur ascension, en se frottant contre des roches abrasives où ils mirent leur vêtement de protection en lambeaux. Lorsqu'il vit que Milla saignait des bras et de la poitrine il lui proposa une halte prolongée.

— Je veux bien, murmura-t-elle, je suis écorchée vive sur tout le corps.

Alors qu'elle s'allongeait sur une sorte de balcon qu'il venait de nettoyer de tous les débris et poussières de corindon, une échancrure apparut dans la couverture de vapeurs chaudes et un vent glacé les assaillit.

— Comme c'est bon sur mes blessures, cria-t-elle.

Mais aussitôt une pestilence horrible leur tomba dessus, une sorte de bruine verdâtre. En hâte Duncan étala la toile de tente sous laquelle ils se glissèrent.

— C'est abominable, bégaya Milla dont les dents claquaient irrésistiblement.

CHAPITRE 4

Curieusement, le plus impressionné des membres de l'expédition fut le lieutenant Pauli Ginesto, lorsqu'il revit le couple. Les quatre personnes qui complétaient l'équipe avaient été parachutées durant l'absence de Milla et de Duncan, qui s'était prolongée d'un retard double du temps prévu. Leur apparence était telle que le lieutenant seul osa manifester ses inquiétudes.

— Nous sommes tous amateurs d'escalade mais jamais, du moins en ce qui me concerne, je ne suis revenu de mes sorties avec de telles blessures.

Revêtue d'un habit de sport malgré la température excessive, Milla Reno le regarda de cet air suffisant que Duncan détestait.

— Vous pouvez renoncer tout de suite. Nous avons connu quelques ennuis pour installer le troisième relais, mais désormais l'approche en sera plus facile. Sachez que le pire ce ne sont pas les blessures dues à ces roches, ces aplombs abrasifs. Le pire est cette pourriture apportée par le vent qui nous a recouverts. Deux heures plus tard nous étions envahis de pustules énormes qui nous faisaient craindre une maladie effroyable, genre de la peste de jadis.

Seul le médecin de l'équipe de la base semblait comprendre cette référence.

— Voilà pourquoi nous avons réclamé des équipements prophylactiques qui seront parachutés sous peu. Le temps que nos petits bobos guérissent.

Assis un peu plus loin, Duncan se demandait si ce ton ironique convenait. La volcanologue essayait de masquer la réalité la plus dangereuse qui soit. C'était véritablement un vent de malédiction qui, profitant d'une brèche dans la couverture de vapeurs, les avait assaillis. Ils s'étaient tordus de douleur par la suite, ignorant la nature de leur mal. Par chance la couche de brumes chaudes s'était ensuite à nouveau refermée et ils avaient pu quitter l'abri de la toile de tente, se mettre nus. La vapeur à trente degrés ruissela durant des heures sur leurs corps, emportant ces bacilles ou ces virus et leur nuisance fulgurante. Duncan en avait récupéré dans des godets stériles et le médecin parachuté avec eux essayait de les analyser. À première vue il ne s'agissait ni de bactéries, ni de bacilles, ni de virus. En un mot ce

mal restait inconnu. Duncan avait également effectué des prélèvements de gaz. Milla donnait des précisions :

— Cette brume très épaisse venant de sources chaudes colmatait une brèche dans la Muraille Délabrée. Nous étions à huit mille mètres en cet instant. Le col se trouvait à deux mille mètres au-dessus, c'est-à-dire au moins à deux jours d'escalade. Cette brèche est un tunnel dans ce qui vous apparaîtra comme des dentelles rocheuses. Un tunnel. Nous n'avons pu l'explorer car nous étions mal en point mais d'après nos relevés et nos photos, il relie les deux faces sur une distance de quatre à six cents mètres. Quand je dis tunnel c'est inexact à cause de la nature même de ces roches érodées. Aussi loin que nous avons pu plonger nos regards il n'est pas totalement obscur, car au-dessus de lui sur plus de quatre mille mètres c'est un chaos invraisemblable, un entassement de roches friables pour la plupart, qui laisse passer la lumière du jour.

Une fois encore elle cachait la réalité. Ils avaient parfaitement vu que le tunnel n'était pas en totalité le résultat d'un accident naturel, un séisme ou une éruption. Le tunnel avait été amélioré par des êtres doués d'intelligence. Avec des outils suffisamment perfectionnés. Milla avait décidé de ne pas en parler, d'attendre que l'expédition des six soit sur place et émette ses propres conclusions.

— Les protections prophylactiques proviennent des stocks d'un des vaisseaux intergalactiques en orbite. Aldina Pérou qui a passé des années dans l'espace sait de quoi je veux parler.

Aldina, âgée de bientôt cinquante ans, touchait la sensibilité de Duncan par cette discrétion rêveuse qui paraissait l'isoler des autres. Elle eut un petit sourire d'approbation. Comme les autres elle souffrait de cette chaleur humide qui faisait du camp de base un enfer. Duncan estimait qu'une fois de plus Milla Reno, trop sûre d'elle, n'avait pas eu la main heureuse en choisissant ce plateau où la masse de vapeurs devait s'installer les trois quarts de l'armée.

Aldina n'était pas très grande mais conservait un corps de jeune fille mince et délicat. Son beau visage sans être flétri reflétait, sans qu'elle le souhaite vraiment, une expérience quelque peu blasée de l'existence.

— Aldina s'est proménée dans l'espace très souvent, accompagnant les équipes de surveillance autour des vaisseaux. Elle sait que les scaphandres que nous attendons sont légers et pratiques, mais notre progression à partir du relais numéro deux ne sera pas celle que nous espérons. Nous n'atteindrons le tunnel qu'avec un grand retard. De là nous descendrons vers les plateaux et les vallées inconnues à la recherche de cette source d'infection mortelle.

Duncan soupçonnait le professeur Lantisque d'un certain scepticisme. Il avait des regards amusés pour Milla, paraissait ne pas la prendre au sérieux. Duncan le connaissait bien, il l'avait souvent rencontré dans la forêt des Anges, explorant l'humus accumulé en couches fantastiques. C'était lui qui avait découvert cette catégorie d'animaux gros comme la main, anaérobiques, vivant dans un milieu riche en gaz de fermentation des feuilles d'arbres, ni du méthane ni aucun autre gaz connu. Lantisque était un alpiniste confirmé ayant passé sa vie à escalader les arbres gigantesques et ces barrières rocheuses de la forêt.

Menu Lascases entra sous la grande tente qui servait aussi de réfectoire. Il avait reçu les échantillons de ce gaz que Duncan avait eu le réflexe de récupérer, grâce à des poches élastiques où préalablement le vide avait été fait. Il suffisait de les déboucher pour qu'elles aspirent avidement l'air ambiant. Il en avait ramené trois.

Milla Reno se tut d'un coup en pleine péroration. Lascases devait l'impressionner fortement. Duncan se dit que lui-même n'y était jamais parvenu et ne l'avait pas cherché. Lorsqu'ils avaient pu se laver, se désinfecter longuement grâce au retour de cette vapeur chaude, Milla Reno lui avait demandé crûment : « Baisez-moi, j'en ai besoin », et il avait répondu qu'il n'en était pas capable, que son pénis était terriblement écorché. Humiliée elle l'avait insulté grossièrement.

— Professeur Lascases, minaуда-t-elle obséquieusement, auriez-vous déjà quelques données sur cet air corrompu qui faillit nous tuer ?

Lascases vint s'asseoir à côté d'Aldina Pérou et sortit un carnet informe de sa poche de combinaison.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Il y avait dans ces poches élastiques remplies de ce gaz, de quoi liquider toute une cité. L'air était chargé de virus inconnus d'une rare nocivité. Je n'ai jamais rien rencontré de tel. Mais nous nous doutions, après les récits des bûcherons et des rescapés de la forêt des Anges, que c'était vraiment un phénomène dangereux. Par contre je peux vous dire que le vecteur, l'air, le gaz qui entraîne ces virus est celui d'une combustion organique. Le produit d'une respiration mais d'une respiration stupéfiante, celle d'un être, animal ou je ne sais quoi, qui n'appartient à aucune catégorie répertoriée. Nous n'avons aucune référence ni terrienne bien sûr, ni ophiuchusienne. J'ai communiqué par radio avec l'Institut de la matière vivante à Bermann-Cité. Aucun être vivant sur cette planète n'expire un air identique.

Il consulta son carnet avant de poursuivre.

— Duncan m'avait fourni quelques autres données sur la vitesse de ce gaz qu'il évaluait à quatre-vingt-dix, cent kilomètres à l'heure.

Milla eut un regard assassin pour son compagnon d'expédition. Elle ignorait qu'il avait pris le temps, malgré le danger, d'effectuer cette estimation.

— Il ne s'agissait pas d'un coup de vent aspiré par le tunnel, pas du tout, car dans ce cas j'aurais retrouvé dans l'une des trois poches bien pleines, les composantes de l'air ambiant. Il n'en était rien, absolument pas. J'en conclus donc que ce gaz était le souffle puissant d'un animal de taille inimaginable.

Lascases parlait doucement avec précision et fascinait chacun. Lantisque, d'ordinaire blasé, était lui-même suspendu à ses lèvres.

— J'ignore si vous l'avez su mais les bûcherons qui se sont réfugiés à Bermann-Cité affirmaient que c'était un énorme dragon qui s'était réveillé et soufflait son haleine pestilentielle sur la planète.

— Voyons professeur, risqua Milla que la prestation de Lascases agaçait, c'est une hypothèse inimaginable qui s'apparente aux récits de ces marginaux qui parlaient d'un dragon.

— Il ne s'agit peut-être pas d'un dragon mais d'un animal, ça c'est absolument certain, et de plus d'un animal à l'agonie, car si je n'ai pu identifier la nature exacte de ce gaz, et si l'Institut s'est déclaré incapable de révéler celle des virus, j'ai fait la découverte d'une multitude de gènes létaux. Des gènes de mort si vous préférez.

Il soupira :

— Pour avoir une telle puissance en pleine agonie la bête en question est plus qu'énorme, fantastique. Je n'ose vous communiquer les chiffres dont j'ai fait l'estimation. Ils sont si élevés que j'attends que notre expédition ait découvert l'origine de cette épidémie fulgurante.

CHAPITRE 5

Lorsqu'ils sortirent de cet étrange tunnel où ils avaient relevé des traces indéniables laissées par des outils, ils ne surent quel paysage les attendait en dessous de cette épaisse couche de nuages. Des nuages et non de la vapeur d'eau chaude, les différentes sources, ruisseaux et canaux empruntant l'autre face de la Grande Barrière Délabrée pour s'écouler.

Le lieutenant Ginesto s'aventura seul dans la descente assez rude, communiqua par radio ce qu'il venait de voir :

— J'ai l'impression de suivre un chemin tracé depuis toujours dans les roches. J'ai encore relevé des traces d'outils et même celles laissées par des roues, des roues très étroites, qui ont creusé dans la roche tendre deux sillons parallèles. Donc des roues cerclées d'un matériau très dur, du fer certainement.

— Des ornières, précisa Lantisque. Jadis, sur Terre, on désignait ainsi les deux rails creusés par des chariots, charrettes mus par la traction animale.

— Reposez-vous en attendant que nous vous rejoignons, répondit Milla. Duncan l'avait vue inviter l'officier sous sa tente individuelle juste avant leur départ, et au cours d'une des nuits d'escalade il avait cru l'entendre gémir. C'était une drôle de fille qui, outre le jeune lieutenant, essayait de séduire Menu Lascases.

Ce fut le professeur Lantisque qui découvrit la statuette dans une anfractuosité. Il s'était éloigné pour uriner lorsqu'il l'aperçut dans un trou de roche.

— La vierge Marie, moulée dans du plâtre et fabriquée à Lourdes en France, une ville de p  lerinages. Il s'agit d'un petit oratoire dressé par des gens qui, trop heureux d'avoir franchi cette terrible montagne, ont voulu en remercier le ciel et la mère du Christ.   tonnant.

Il estimait que ce petit sanctuaire remontait aux premiers temps de la colonisation, à cause d'une trace au crayon sur la roche, une simple croix.

— Un crayon ancien. On n'en trouve plus, même chez les antiquaires d'Ophiuchus.

Le lieutenant vint à leur rencontre. Il leur montra les ornières qui

suivaient le flanc de la montagne et descendaient vers le nord. Du moins ce que les colons désignaient ainsi, car il n'y avait aucune attraction magnétique ni boussoles classiques. Celles utilisées par l'expédition étaient réglées sur un nord magnétique artificiel.

— Aucune trace de sabot d'animal. Il s'agit d'une charrette à bras, c'est-à-dire tirée par des... Je ne sais si je dois dire humains ou Terriens. Mais l'oratoire confirme la présence de Terriens.

La couche nuageuse étant plus importante que prévu, ils décidèrent de camper plus tôt que d'habitude, la nuit risquant d'être précoce. Ils trouvèrent des éboulis avec des sortes de grottes à ciel ouvert que les toiles de tente suffirent à recouvrir.

— Pouvons-nous ôter ces combinaisons prophylactiques ? demanda Pauli Ginesto qui, parce qu'il était au milieu de professeurs et de scientifiques, s'imaginait qu'ils pouvaient répondre à toutes les questions.

— Dégrafez-la largement, mais nous devons continuer à observer des tours de garde. Si cette couche nuageuse disparaît nous risquons de subir les attaques de ce vent dangereux.

Duncan vit que Menu Lascases faisait la moue tandis que Milla parlait. Il avait souvent, à l'égard de la jeune femme, des réticences semblables mais cette fois il prit la parole :

— Ces gènes létaux ne laissent aucun doute sur la fin proche de... la bête. Tout laissait supposer qu'à ce stade de l'agonie elle n'en avait plus pour longtemps.

— Serait-elle morte ? demanda le lieutenant plein d'espoir.

— Je peux le supposer avec un faible pourcentage d'erreur. Elle ne soufflerait plus. Du moins souhaitons-le, mais nous ne tarderons pas à affronter la peste de la décomposition qui se cantonnera dans les environs immédiats de l'animal.

Duncan savait que Lascases était un savant qui n'avait rien d'un farfelu, mais entendre parler des environs immédiats d'un animal entraînait l'imagination vers des sommets vertigineux.

Le lieutenant se chargeait de l'intendance et aussi de la cuisine, aidé par les membres de l'expédition à tour de rôle. L'ordinaire manquait d'originalité mais restait suffisant.

Dans la nuit quelqu'un se leva pour sortir et Duncan, qui venait de se réveiller, reconnut la silhouette d'Aldina Pérou. Juste au même moment il entendit les cris, les grognements lointains. Il identifia ceux d'un oiseau indigène, un charognard au bec énorme, les grognements de petits prédateurs qui vivaient en bandes dans des terriers n'en

sortant que la nuit. C'était l'heure où tous ces animaux osaient se risquer à la recherche de leur nourriture et il se rendormit peu après.

— Duncan Vernon réveillez-vous, disait le lieutenant en le secouant. Vous n'entendez donc rien ?

Cette fois les cris de cette faune affamée faisaient un énorme tapage et une odeur de putréfaction était perceptible.

CHAPITRE 6

Ils attendirent durant trois jours que cesse cette puanteur chargée de particules de décomposition organique. Le professeur Lascases les analysait sommairement avec son matériel primitif, formulait toujours la même constatation. Par contre il ne retrouvait presque plus de gènes létaux dans l'air. L'animal était définitivement mort. Dans le groupe des six il était le seul à croire vraiment qu'un être fabuleux se fût écrasé sur Ophiuchus IV.

— En réalité il ne s'est pas écrasé, riposta-t-il sèchement à Milla qui faisait part de ses doutes. Il aurait entièrement brûlé dans les couches supérieures de l'atmosphère, mieux qu'un objet céleste. On n'aurait rien retrouvé ou presque.

— Nous n'avons toujours rien retrouvé, dit Milla prudemment. Pour le moment.

— J'estime que cette chose, je ne sais comment dire, a atterri comme une navette spatiale, ni plus ni moins. Elle était sérieusement blessée, à l'agonie et son système de navigation ne lui permettant plus de rester dans l'espace, la chose a choisi de se réfugier sur cette planète.

Les uns, tels le lieutenant et Duncan, restaient abasourdis, les autres, les scientifiques, se refusaient à suivre le physicien dans cette voie.

— C'est tout de même culotté de ta part, déclara sans acrimonie Lantisque, d'aller aussi loin dans ton hypothèse. Tout ce que nous avons c'est cette puanteur qui se double d'un air saturé en particules nocives d'origine organique, mais aussi d'autres éléments non identifiés. Ce brouillard, d'une épaisseur rare, nous empêche de scruter les lointains pour confirmer ou infirmer cette supposition. La seule preuve concrète d'une charogne proche de nous est le vacarme nocturne de ces animaux qui se disputent une nourriture abondante. Ils doivent être des centaines, voire des milliers accourus pour la curée.

Le professeur Menu Lascases souriait tranquillement, en homme qui n'a plus le moindre doute.

— Justement ce brouillard, ne le trouvez-vous pas étrange ? Il n'y a plus de sources chaudes sur ce versant de la Grande Muraille

Délabrée, et nul ne peut assurer qu'un fleuve assez important coule dans le bas et provoque cette évaporation. Je me fie donc à mes analyses, et estime que cette vapeur est produite par l'évaporation de millions de mètres cubes d'eau qui provient bien de quelque part ? Une eau polluée, imbuvable vous le savez bien, inutilisable pour la toilette et la cuisine. Elle ruisselle le long des parois, le long de nos toiles de tentes. C'est une eau saturée elle aussi d'éléments organiques et de matières inconnues. Cette eau provient du dessèchement actuel de la chose. Il y a eu putréfaction mais aussi déshydratation *post mortem*.

Cet entêtement agaçait les collègues de Lascases, épouvantait le lieutenant mais ne surprenait pas Duncan. Lui-même avait rencontré tant de faits, d'êtres et de choses bizarres dans ses missions qu'il s'attendait toujours à d'autres surprises, à d'autres émerveillements ou même à d'autres effrois.

— Il faut que je me justifie, déclara ensuite Lascases.

Ils passaient des heures et des heures coincés dans leurs abris pour échapper à l'infection du brouillard. Ils discutaient interminablement.

— Le vaisseau intergalactique *Terra*, du cosmonaute Bermann, notre grand héros, s'égara au cours d'un de ses voyages dans l'hyperespace et fit des relevés surprenants. Je suis même certain qu'Aldina a visionné les archives vidéo de *Terra* lors de ses séjours orbitaux.

L'interpellée parut sortir d'une méditation profonde, fit un signe d'acquiescement. Elle pouvait s'absorber dans ses pensées mais suivre ce qui se disait.

— Je suppose que vous n'avez jamais voulu en parler et moi-même je me suis abstenu. Nous ne cherchons ni l'un ni l'autre les effets médiatiques et en fait, jusqu'à cette catastrophe-ci, nos trouvailles n'auraient été d'aucune utilité.

Milla Reno se sentit visée, elle qui acceptait voire sollicitait d'apparaître sur les écrans vidéo. Elle se renfroigna, furieuse que ses tentatives de séduction soient ainsi réduites à néant.

— Faute de moyens, il n'a pas été possible de revenir dans ces endroits de l'espace où Bermann et son équipage relevèrent la présence d'étranges astéroïdes. Des myriades de débris étranges, mais qui auraient pu endommager *Terra* car certains dépassaient plusieurs tonnes, d'autres atteignaient à peine le kilo, quelques grammes. Ils formaient des successions de nuages sidéraux. Les archives vidéo conservent les analyses faites à bord de *Terra*, mais il semble que l'équipage et Bermann lui-même oublièrent totalement cette

rencontre. Ils plongèrent vers la Terre où les attendaient non plus des colons mais de pauvres réfugiés fuyant l'affreuse glaciation.

— De quoi s'agissait-il donc ? osa demander le lieutenant Ginesto, qui d'ordinaire était pétri de respect pour les professeurs et ne prenait que rarement la parole.

— Dois-je le dire, Aldina ?

Celle-ci fut prise d'un fou rire inattendu. Jamais elle ne se laissait ainsi aller à des manifestations semblables mais visiblement elle s'amusait follement. Elle essaya de parler, hoqueta, secoua la tête.

— D'accord, fit Lascases, je m'en charge. Les analyses concluaient que ce nuage long de dizaines de kilomètres était constitué de coprolithes autrement dit d'excréments fossilisés, mais dans le cas présent durcis par le froid absolu de l'espace. Transformés en cailloux quoi !

Comme les autres ne paraissaient pas comprendre ou restaient sous le choc d'une révélation proche du canular, Lascases crut bon de préciser, avec une exquise tranquillité :

— C'était de la merde. Et le fameux nuage n'était autre que les tinettes d'un ou plusieurs animaux de l'espace. J'ai visionné à plusieurs reprises ces astéroïdes et je peux vous assurer que certains étrons étaient longs de plus de dix mètres, d'un diamètre de trois, quatre mètres. Il y en avait de toutes les formes.

Duncan se disait que le professeur Lascases, d'ordinaire plein d'humour de haut niveau, retrouvait avec délectation ses crapoteuses histoires de jeune étudiant. Aldina lui faisait écho sans pouvoir se maîtriser, et Lantisque lui-même souriait largement. Seule Milla jouait les choquées, en compagnie du lieutenant qui découvrait, effaré, ce penchant scatologique chez des gens d'un si haut niveau intellectuel.

— Excusez-nous, finit par articuler Lascases, mais la plus fabuleuse découverte spatiale de toute l'histoire de l'astronautique commence si prosaïquement, si vulgairement que j'en reste continuellement réjoui. Par contre je suis navré de penser que cette découverte resta occultée plus de cent quatre-vingts ans environ, jusqu'à ce qu'Aldina la première, puis moi, ayons la curiosité d'étudier les archives de *Terra*. Pour ma part ce fut un hasard car je recherchais surtout des renseignements sur les vents solaires et galactiques, sur les sources de plasma qui après tout font partie des fluides. Nous n'avons rien inventé, vous pouvez voir les images de ces astéroïdes spéciaux et le résultat des analyses. Bien entendu ce ne sont pas des excréments ordinaires et des matières inconnues les composent, mais en gros ce sont des déchets évacués par des êtres vivants dans l'espace. Je sais

que c'est inimaginable et contraire à toutes les lois scientifiques, mais c'est ainsi. À cause de ces archives j'établis donc aujourd'hui un lien avec cette chose inconnue qui nous concerne ici.

Le lieutenant, gêné, qui regardait vers l'extérieur grâce à un hublot transparent de la toile de tente, attira soudain leur attention :

— Regardez, le brouillard se déchire et le soleil apparaît. Allons-nous pouvoir sortir enfin ?

Tous s'approchèrent de ce rectangle transparent qui formait écran, où se révélait enfin le paysage extérieur après ces journées de purée de pois.

— Je vais dehors, déclara Duncan, refermant sa combinaison protectrice et sa cagoule.

— Branchez votre filtre spécial, lança Milla.

CHAPITRE 7

Du haut de cette tour rocheuse qu'il avait pu escalader sans peine et sans trop s'essouffler avec son équipement protecteur, ce fut une horreur carnassière que Duncan découvrit, avant que son regard puis tout son être n'admettent le spectacle plus lointain d'une monstruosité.

Ils étaient des milliers à grouiller sur une masse indistincte qu'ils recouvraient totalement, ne laissant apparaître un seul centimètre carré de la chose. Ils se goinfraient à coups de bec, de dents, de suctions. Beaucoup avaient foré des tunnels où ils avaient disparu mais leur reptation dans le corps fantastique l'agitait de mouvements continus. Les gros rapaces s'en effarouchaient parfois, battaient des ailes pour survoler le carnage avant de s'abattre une fois de plus sur le festin. Duncan situait des espèces inconnues, cet énorme serpent à six pattes, avec une gueule pleine de dents, se trouvait là en cent exemplaires au moins.

Mais c'était là-bas, au loin, que la théorie du professeur Lascases se trouvait confirmée, dans toute son horrible splendeur, sa fantastique silhouette. Une montagne, enfoncée dans une étroite vallée, qui atteignait presque la hauteur de la Grande Muraille Délabrée et s'étendait à perte de vue. Impossible de la confondre avec le paysage verdoyant du plateau qui descendait en pente douce vers une plaine noyée dans une brume bleutée. Aldina venait de le rejoindre. Elle grelottait malgré la chaleur ambiante que le port de la combinaison accroissait encore.

— Là en dessous de nous c'est juste un tronçon, un anneau comme le telson d'un homard terrestre. Ce morceau dépasse les deux kilomètres à première vue, mais son diamètre est tel que l'estimer me donnerait la nausée tant je suis bouleversée. Je crois faire un cauchemar et pourtant... Je n'ai jamais vu autant de carnivores rassemblés sur une aussi grande surface. Vous entendez le bruit de ces mastications, de ces milliers de mâchoires en action ? Et le sifflement des suctions ?

Duncan n'osait pas lui désigner l'autre partie, autrement plus inconcevable là-bas, au bord de l'horizon vapoureux.

— Il s'est dispersé en Morceaux à l'atterrissage, continua-t-elle. Il doit en exister d'autres tronçons ailleurs.

Puis elle se tut et il comprit qu'elle essayait d'admettre ce que lui-même s'était refusé d'accepter. Encore maintenant il préférait concentrer son attention sur cette impressionnante goinfrerie.

— Croyez-vous ?... murmura-t-elle.

Le lieutenant achevait l'escalade de ce piton rocheux et lorsqu'il aperçut le grouillement de toutes ces espèces d'animaux, il tourna soudain le dos, regarda ailleurs. C'était déjà intolérable et, quand on regardait plus loin encore, on en perdait le sens commun. Le couple entendit le lieutenant vomir avec de grands hoquets.

— S'il n'était encastré dans une sorte de vallée assez resserrée, s'il s'était posé sur le plateau, chuchota Aldina, croyez-vous que nous serions forcés de lever les yeux alors que nous sommes déjà à une si grande altitude ?

D'un geste impulsif elle mit un bras autour de sa taille, rechercha son contact, appuya sa tête contre son épaule.

— J'ai le vertige, murmura-t-elle d'une voix de petite fille. Depuis que j'ai visionné ces archives j'en rêvais, souhaitant à la fois découvrir l'être fabuleux que ces déchets permettaient d'imaginer, et en même temps je redoutais de le voir un jour. Mais il dépasse tout ce que j'ai pu supposer d'irrationnel.

Le lieutenant, lui, ne le pouvait pas, redescendait en poussant des gémissements que son appareil de transmission incorporé à la cagoule amplifiait, sans qu'il s'en doute. Sur la descente escarpée il rencontra le professeur Lascases, puis Lantisque Milla Reno avait seulement osé sortir de l'abri et levait la tête vers le sommet du piton.

— Il est bien là, murmura Lascases les rejoignant, d'une voix pleine d'une respectueuse admiration. Il paraissait un tantinet surpris, comme s'il avait craint de s'être trop avancé dans ses conclusions et n'en revenait pas de les voir ainsi vérifiées.

— Des millions de mètres cubes d'eau qui sous forme de nuages vont faire le tour d'Ophiuchus. Des millions de tonnes d'eau. Une partie de ce... cet animal s'est dispersée ainsi, mais il en reste encore des millions de tonnes. Un véritable réservoir d'eau qui se baladait dans l'espace. Certainement en compagnie, car les nuages d'excréments appartenaient à plusieurs individus, de très gros et de plus petits.

— Menu, protesta doucement Aldina, je me suis interdit d'imaginer qu'ils pouvaient procréer, je voudrais qu'il s'agisse d'un compromis entre l'astéroïde rocheux et l'animal, une sorte de corail ou d'éponge, est-ce que je sais ? Mes références terrestres sont si vagues.

— Je ne crois pas que ce soit le cas.

— Professeur, dit Duncan, là-bas cette énormité n'est pas attaquée par les prédateurs qui se concentrent tous sur ce tronçon, ce telson disait Aldina.

— Le tronçon est mort depuis plus longtemps, et sa carapace en décomposition permet d'y plonger les becs, les dents, les trompes. Là-bas j'aperçois un drôle d'animal, en fait ils sont une vingtaine ou plus, qui instille un acide dans la peau trop coriace de ses victimes. À l'aide d'une véritable seringue de chitine.

— Cette monstruosité appartiendrait-elle au règne des articulés ? demanda Aldina Pérou. Une langouste géante, pharamineuse ?

L'arrivée de Lantisque l'interrompit. Le géologue avait dû venir au secours du lieutenant qui s'était évanoui, brisé par la trop grande émotion.

— Il n'est jamais allé dans l'espace ni dans la nature, n'a jamais quitté les cités et son expérience ne vient que d'un entraînement un peu factice. J'ai dû le redescendre.

Duncan se retourna mais Milla Reno restait invisible.

— Je lui ai emprunté ses jumelles.

Il les garda longtemps plaquées à ses yeux, puis les tendit à Duncan.

— Nous ne pourrions pas en approcher aisément à la façon dont il s'est écrasé dans une vallée encaissée. Mais il n'y aura pas que les difficultés d'accès, les accidents de terrain.

Duncan ne comprit pas tout de suite ce que voulait dire le professeur avant qu'il ne surprenne des mouvements furtifs.

— Des prédateurs ont pu s'approcher ?

— Regardez mieux.

Il ne parvint pas à voir autre chose et Lantisque reprit les jumelles, jura qu'il les avait pourtant vus.

— Qu'as-tu donc vu ? s'impatienta Lascases.

— Comme des rats énormes.

— Allons donc !

— Ils sont partout et vous le savez. Ils étaient dans *Terra* et les autres vaisseaux, et maintenant ils sont ici sur *Ophiuchus*. Mais ceux que j'ai surpris n'en étaient pas, à cause de la taille. La Bête devait être envahie de parasites.

— Voyons Menu, cette monstruosité n'avait nul besoin d'oxygène pour vivre dans l'espace et ses parasites doivent être morts depuis cet atterrissage en catastrophe, morts d'asphyxie comme un poisson hors de l'eau.

Lantisque ne répondit pas, continua de regarder au loin. Tout en bas du piton c'était un gueuleton qui n'en finissait pas, et l'odeur qui en montait devenait insupportable malgré les filtres. Mais un vent léger, un vent véritable, entraînait vers l'est les particules dangereuses. Le bruit surtout devenait intolérable.

Duncan se demandait si l'idée d'une exploration rapprochée ne devrait pas être abandonnée. Pour accomplir cette tâche énorme il aurait fallu des dizaines, des centaines d'hommes, de spécialistes pour effectuer un travail convenable. Que pourrait bien entreprendre leur petite équipe de six personnes ?

— Il faut que Milla Reno nous rejoigne, dit alors Lascases, car c'est elle que la Présidence a désignée pour diriger cette expédition. Il faut qu'elle entre en communication avec Kent et lui expose l'étrange réalité. Il faudra certainement insister avec entêtement, pour lui faire admettre la vision d'un animal énorme écrasé au sol. Nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour entreprendre quoi que ce soit de sérieux. Il faut du matériel.

— Où voulez-vous qu'il soit livré ? remarqua Duncan. La Muraille Délabrée ne permet pas un survol à nos avions et nous ignorons si d'un côté ou de l'autre elle perd de la hauteur. Mais alors il faudra tenir compte de l'autonomie limitée de ces appareils, prévoir des bases de ravitaillement. Toute une logistique devra être mise en place, et quand nous serons opérationnels cette chose aura certainement disparu, bouffée par les millions de carnassiers qui, mystérieusement prévenus, doivent en ce moment déferler des quatre horizons. Et quand les carnassiers seront malades d'indigestion, il y aura l'érosion, la dispersion des restes.

— Nous pouvons retourner dans l'espace si nous le désirons, où nos techniques sont exceptionnelles mais sur cette planète nous vivons une sorte de Moyen-Âge, ce qui est paradoxal, s'emporta Lascases. Moi j'ai envie d'aller visiter cet animal, envie d'en savoir plus, je suis prêt à passer le reste de ma vie à l'étudier, même si je dois vivre sommairement, mais qu'on m'en donne les moyens, surtout le matériel scientifique d'analyse. Et des collaborateurs.

L'allusion aux possibilités des voyages dans l'espace était fondée, quoique les vaisseaux fussent parfois à la limite de la navigabilité. Mais on les entretenait, du moins en apparence pour rassurer les colons, leur laisser entendre qu'à la moindre crainte, à la première

alerte on pourrait réembarquer tout le monde. Seulement on n'avait plus un seul endroit où recommencer l'expérience ratée sur Ophiuchus.

— Je vais chercher Milla Reno, dit Duncan, heureux d'échapper quelques instants à ce vertige dont Aldina avait elle-même été victime.

À mi-chemin il aperçut la conseillère fédérale chargée des catastrophes naturelles et accidentelles, qui se hissait avec lenteur vers le sommet. Il s'assit sur une roche pour l'attendre. Elle paraissait fatiguée ou plutôt accablée, réalisant l'énorme responsabilité qui lui tombait sur les épaules. Jusque-là elle avait organisé une expédition somme toute normale, avec juste les difficultés du franchissement de la Grande Barrière Délabrée. Et puis l'expédition avait atteint son but, connaissait le succès puisqu'on avait découvert l'origine du vent de malédiction et de cette pourriture mortelle.

Justement elle aurait souhaité que l'expédition fût un demi-échec et que l'on retourne au plus vite à Bermann-Cité.

CHAPITRE 8

Durant leur marche d'approche vers le grand cadavre échoué sur le plateau situé à deux mille mètres, Duncan estima que rien ne leur fut épargné. Ils eurent de grandes espérances en découvrant les indices d'une vie humaine organisée. Ils suivaient ce chemin aux deux ornières profondes et d'une hauteur aperçurent un village. Un véritable village, tel que les cartes de Noël les reproduisaient d'après d'anciennes illustrations terriennes, et qui attendrissaient les exilés même deux siècles plus tard.

— C'est un clocher là-bas, une petite église, il y a une place avec des arbres, des bancs, racontait le lieutenant qui observait l'endroit avec ses jumelles. Je... J'ai l'impression qu'il y a même des gens sur ces bancs... En train de faire la sieste certainement. Il fait si chaud en ce moment. Nous sommes en plein deuxième été bien sûr.

Lantisque prit les jumelles, les passa à Duncan avec une grimace et le médiateur craignit d'en comprendre la signification. Ces gens-là, trois, ne faisaient certainement pas la sieste, même sur ces bancs, pas plus que la demi-douzaine de ceux allongés dans la rue principale.

Le seul être vivant fut un petit cochmouth épargné par l'épidémie et qui grognait de fureur dans son enclos, certainement très affamé. Ils le libérèrent et il fonça droit devant lui. À plusieurs reprises ils crièrent, visitèrent ces maisons mais ne trouvèrent que des morts. Duncan estima que quelques survivants s'étaient enfuis mais avaient dû être rattrapés par la vague néfaste de la pestilence.

— Ce village est à moins de vingt kilomètres du cadavre géant.

Ils traversèrent une rivière paisible où nageaient des oiseaux étranges avec leur cou télescopique. Ils ne plongeaient jamais pour attraper leur nourriture, seule leur tête disparaissait sous l'eau au bout d'un cou long de cinquante centimètres, brusquement déployé.

Les colons avaient construit un joli pont de pierre et installé un terrain de pique-nique.

— C'est démoralisant pour deux raisons, murmura Aldina qui marchait aux côtés de Duncan. Ces gens-là ont fui notre société sans jamais essayer de renouer le contact, et ils sont morts sans comprendre ce qui leur arrivait.

Le vent changea, passa à l'ouest et leur apporta la puanteur de

l'animal. Depuis la veille ils pouvaient voir les énormes charognards passer au-dessus d'eux en un vol lent, très alourdis par leur ripaille, mais allant se poster sur l'autre proie immense pour marquer leur territoire.

— La carapace ne leur permettra pas tout de suite l'attaque de la charogne à coups de bec, dit Milla.

Duncan fut choqué de ce terme de charogne pour désigner la dépouille d'un aussi fabuleux animal, et il remarqua que les autres l'étaient également. Comme il l'avait prévu la conseillère fédérale était dépassée par les événements, manquait d'imagination, limitait son autorité à de petites remarques minables, alors qu'il aurait fallu une plus grande audace. Duncan n'osait pas s'imposer mais parfois il bouillait d'impatience. On perdait du temps dans cette progression.

Le président Kent, ils s'y attendaient tous et sa réaction fut normale, le président refusa d'accepter l'image qu'on lui présentait d'un animal pouvant dépasser les quarante kilomètres de long sur dix à quinze de hauteur. Les photos digitales prises et expédiées via les vaisseaux en orbite finirent par le persuader, lui et son conseil. Duncan avait suggéré à Milla de demander qu'un vaisseau en orbite essaye de se placer à l'aplomb du cadavre de l'espace pour le photographier, voire effectuer des analyses aux infrarouges, aux micro-ondes. Tout devait être ainsi expérimenté. Kent n'avait rien promis, le déplacement d'un transport spatial exigeant le rappel d'un équipage plus nombreux et une dépense élevée.

La Cité des Lacs s'était proposée pour la création d'une base de ravitaillement au pied de la Grande Barrière Délabrée qui, dans cette région, n'aurait pas dépassé les huit mille mètres, d'après les aventuriers qui cherchaient des minerais dans le coin. Un avion pourrait donc traverser l'obstacle et les rejoindre avec un important matériel et des techniciens. Milla avait triomphé, mais ses compagnons scientifiques exigeaient des gens vraiment qualifiés et non des curieux et des incapables.

Il y eut donc les rapaces. Certains atteignaient les quatre mètres d'envergure, possédaient des becs redoutables mais avaient du mal à voler sur de grandes distances. Ils devaient se poser fréquemment et des fauves en profitaient pour bondir sur eux. Ensuite des hordes de carnivores abandonnèrent le squelette du telson pour venir faire le siège du gros tas de nourriture.

— Il s'agit bien de viande, de protéines en grande partie. Ce n'est quand même pas un mammifère, ni un crustacé, ni quoi que ce soit d'autre. D'après les photographies prises par nous-mêmes il est difficile de juger. Si un des vaisseaux finissait par se positionner pour

nous en envoyer, nous pourrions plus aisément développer nos hypothèses.

Le chemin, tracé par la colonie disparue, se perdit dans une sorte de savane où des fauves paraissaient attendre leur proie. Duncan n'avait retenu que deux ou trois noms, celui d'une sorte de lynx, que les bûcherons appelaient nasion à cause de son nez. Ses oreilles étaient terminées par des touffes de poils très épais. Il y avait aussi ce fameux serpent à six pattes à la mâchoire impressionnante, le dolin, il ignorait l'origine de ce mot et aussi la carabouille, ressemblant à une tortue à bosses, une bête carnassière très véloce. Il la comparait à ces images de tatous aperçues dans de vieux films vidéo mais d'une taille quatre fois plus grosse.

Chaque soir ils dressaient des tentes, organisaient au mieux l'étape de repos, mais très épuisés ne parvenaient pas à établir des soirées chaleureuses, ni un débat sur le sens de leur progression. Duncan craignait que l'expédition ne soit inutile si l'avion ne trouvait pas de terrain d'atterrissage ni de *drop-zone* pour ses parachutages. Leur ravitaillement s'épuisait. Ils n'avaient pu utiliser les relais pour renouveler leurs provisions, à cause des vapeurs et des brumes.

— Nous devrions chasser, lui souffla le lieutenant. Il y a bien des animaux comestibles, non ?

— Avec ces milliers de prédateurs carnassiers et tous ceux qui ne vont pas tarder à arriver du fin fond de la planète, le gibier va se terrorer. Il y a des sortes de volailles sauvages, les grives. Mais elles n'ont rien de commun avec le petit oiseau terrestre que vous pouvez voir en image. Ce sont des oiseaux incapables de voler qui peuvent peser entre vingt et trente kilos. La chair en est savoureuse. Dans la forêt des Anges ils grimpent à la cime des arbres à l'aide de leurs pattes aux griffes puissantes. Ils sont herbivores.

À moins de dix kilomètres du cadavre, ils furent attaqués par des ennemis invisibles qui les bombardèrent de pierres et lancèrent sur eux des sortes de sagaies.

Il fallut empêcher le lieutenant de tirer dans tous les sens avec son automatique, seule arme de l'expédition en réalité. Duncan cria des propositions diverses, promettant de la nourriture surtout, utilisant différents dialectes et jargons. Les bûcherons n'avaient pas les mêmes que les agros qui ne comprenaient pas celui des résiniers. Et dans les cités le mélange de français et d'anglais forgeait des mots nouveaux, souvent des contresens par rapport aux anciens, voire des barbarismes.

— Nous ne vous voulons aucun mal. Nous sommes des Terriens comme vous. Essayons de nous entendre.

— Êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'une population autochtone ?
Nos dirigeants ont un jour décidé qu'il n'y avait jamais eu
d'Ophiuchusiens mais en sommes-nous certains ?

CHAPITRE 9

— En résumé, et si j'ai bien compris la théorie du professeur Lascases et du professeur Pérou, il est proposé, pour la poursuite de notre mission, un comportement nouveau imposé par la trop grande émotion, éprouvée lors de la découverte de... de cet objet...

— Pas objet, s'indigna Lantisque, en aucune façon. Dites animal, créature, voilà, créature sera tout indiqué.

Milla Reno respira profondément avant de reprendre.

— La rencontre avec cette créature unimaginable nous a tous traumatisés non seulement moralement, mais aussi physiquement. Pour ne blesser personne je commencerai par moi. Durant des heures j'ai été incapable de grimper en haut du piton pour regarder ce cadavre monstrueux, et depuis je souffre d'une sorte d'urticaire désagréable et je fais des cauchemars. Le lieutenant Ginesto ne peut plus rien avaler depuis hier sans être pris de vomissements. Professeur Lantisque, vous m'avez confié que la perspective d'approcher la créature morte vous révolse, que vous faites de tels efforts qu'ils vous ont conduit à augmenter les doses de votre remède contre l'hypertension.

— Je suis un peu dans le cas du lieutenant, intervint Lascases. J'éprouve des vertiges et des nausées mais comme je vomis difficilement je ne peux les libérer.

Milla Reno considéra Duncan Vernon avec agacement :

— Par contre vous, vous ne manifestez aucun rejet de cette réalité proche. N'éprouvez-vous aucun symptôme physique, aucune réaction psychosomatique ?

— J'ai peur, j'ai simplement peur, mais depuis des années de médiation dans les endroits les plus insolites, voire dangereux de cette partie de la planète, notamment la forêt des Anges, j'ai appris à maîtriser cette peur mais sans venir à bout des effets secondaires. Par exemple puisque vous voulez tout savoir, j'ai souvent la colique.

Personne ne sourit. Depuis le départ du camp de base jamais l'équipe n'avait été aussi abattue, démoralisée, prête à faire demi-tour. Seul Duncan était remonté plusieurs fois sur le piton pour surveiller, examiner le cadavre gigantesque et ce qui se passait autour. Par deux fois Aldina Pérou l'avait accompagné pour essayer de combattre sa

répulsion viscérale, mais chaque fois elle en redescendait éprouvée.

En ce moment tous les regards convergeaient vers elle qui n'avait pas précisé ses sentiments. Elle eut un pâle sourire et commença d'une voix presque inaudible :

— On attend d'une spécialiste de l'espace un peu plus de sang-froid et moins d'états d'âme. J'ai souvent bourlingué dans les navettes et j'ai participé à quelques missions à bord de *Terra* surtout. Nous avons subi des orages magnétiques, des rencontres avec des astéroïdes, traversé des sources de plasma, connu des pannes effrayantes, mais j'ai toujours eu un comportement assez satisfaisant vis-à-vis de moi-même et des autres. En ce qui concerne cette créature, je ne parviens pas à appréhender sa réalité. Sa simple réalité. Je suis remontée deux fois en haut de ce piton rocheux, avec l'espoir qu'elle aurait disparu comme par enchantement. Ce n'est pas un comportement scientifique, j'en suis consciente.

Elle chuchotait presque craintivement, comme si la monstruosité voisine aurait pu s'éveiller au seul son de sa voix. Elle toussa, respira à fond, parla un peu plus clairement :

— J'ai quand même réfléchi et je voudrais que nous cessions de parler d'animal fabuleux de l'espace, de monstruosité, de créature unimaginable. Si nous lui donnions un nom, un nom quelconque, peut-être parviendrions-nous peu à peu, sinon à oublier mais du moins à neutraliser ce bouleversement qu'elle provoque en nous. Voyez-vous, nous sommes des êtres civilisés, plus ou moins cultivés dans des domaines différents mais à base de raisonnements scientifiques ou de logique routinière, disons de bon sens. L'existence de cette... créature, j'espère prononcer ce mot pour la dernière fois, est un défi total à nos connaissances, à notre imagination même la plus délirante, à nos sentiments les plus profonds comme celui d'insécurité. Depuis deux cents ans nous avons pris pied sur cette planète et nous en sommes à la huitième génération environ. Au fond de chacun de nous subsiste l'effroi qui n'a cessé de nous hanter depuis l'abandon de notre planète d'origine, la Terre, jusqu'à aujourd'hui. Nous avons affronté le pire pensions-nous, mais le pire était encore à venir et il se trouve à proximité Quarante kilomètres sur douze environ d'inconnu, d'épouvante, d'irrationnel.

— Que pensez-vous de la proposition de considérer cette créature comme s'il s'agissait d'une simple montagne inconnue dont nous pourrions envisager l'exploration ? fit Milla.

— Nous ne parviendrons jamais à revêtir totalement cette créature d'un nom en trompe-l'œil et surtout en trompe peur. Une montagne reste immuable en règle générale, même si son anéantissement existe

mais il dure des millions d'années. Cet animal va se putréfier, disparaître en fluides de toute sorte, en coulées ignobles, en explosions de putréfaction irrespirables, mais son souvenir continuera de hanter nos vies. Nous saurons qu'il existe, quelque part dans l'univers, les congénères bien vivants de ce cadavre.

— Aldina, dit Duncan avec douceur, vous proposiez de lui donner un nom banal.

— On peut la ridiculiser effectivement, dit Lascases, mais l'effet contraire de dérision n'est pas scientifique.

— On pourrait l'appeler Sidonie, dit le lieutenant, j'ai lu enfant une histoire avec une Sidonie très méchante.

— Pourquoi un prénom féminin protesta Milla.

Duncan restait silencieux, à peine surpris que ses compagnons se défoulent de la sorte. Même si l'on désignait la créature par un nom quelconque, voire familier, combien de temps faudrait-il pour qu'on accepte sa réalité. Sa présence sur le sol d'Ophiuchus finirait-elle par devenir malgré son exception un fait divers ? Les Terriens avaient fini par accepter, des décennies après les découvertes de Cuvier, que des dinosaures aient autrefois régné sur la Terre, mais auraient-ils supporté l'idée que ces énormes animaux soient soudain une réalité vivante ? Seuls les romanciers avaient forgé cette hypothèse mais personne n'aurait voulu en vérifier la preuve concrète.

— Pas de prénom, dit Lascases. Depuis le piton j'ai eu l'impression que cette créature n'était pas un cylindre mais plutôt un énorme fuseau, avec un renflement central qui atteint des dimensions invraisemblables. Deux cônes opposés, dont l'un d'eux s'est en partie brisé à l'atterrissage, que vous appelez telson et que les prédateurs achèvent de dévorer.

— Elle ressemblerait à un tubercule donc, du genre navet ? s'exclama le lieutenant Ginesto. On ne peut quand même pas l'appeler navet ou bien betterave. La partie renflée est la plus importante me semble-t-il, elle forme un bulbe.

— Comme un oignon ? ricana Milla.

— Il y a des bulbes de jolies fleurs transplantés ici dès l'arrivée des colons. Des tulipes et autres plantes. Le mot bulbe, avec son correspondant anglais, *bulb* ne serait-il pas préférable à un prénom féminin ou masculin ?

Le lieutenant se mit alors à répéter ce mot une douzaine de fois puis secoua la tête.

— Rien à faire, il ne désamorce pas cette charge explosive qui me

menace à l'intérieur de mon corps et de mon âme. Je crains d'en devenir fou.

— Nous attendrons que le premier avion puisse nous survoler, dit alors Milla, et que son équipage nous signale soit une zone d'atterrissage possible, soit celle d'un largage parachuté.

En sortant de la réunion, malgré la pluie qui tombait dru, Duncan commença l'ascension du piton. Il n'avait pas osé évoquer cette fascination irrésistible qui de plus en plus l'attirait vers la créature, le Bulb puisque *bulb* était. Cette pluie serrée limitait la visibilité, mais il se rendit compte que là-bas elle s'évaporait sur la longue carapace sombre de l'animal, montait vers le ciel en fumerolles épaisses. Les prédateurs siégeaient en foule sur la partie renflée de ce corps infini mais ne pouvaient encore l'attaquer, et l'énorme plaie, la mutilation due à la séparation avec le telson n'en attirait aucun. Il avait déjà remarqué ce fait étrange. Dans les jumelles d'approche il ne distinguait qu'une partie de cette blessure géante, ne relevait aucune couleur rouge rappelant une hémorragie. Avait-elle eu lieu bien avant leur approche ? Combien de mètres cubes de sang s'étaient alors répandus dans la vallée en dessous ?

Un bulbe avec ce renflement central qui occupait les deux tiers de la longueur totale ? Un vulgaire navet, oignon ? Pourtant il y avait dans l'espace des satellites qui avaient cette forme et il pensait aux jouets des enfants d'autrefois, ces toupies de bois ou de métal, certaines dites chantantes. Il ne les avait jamais vues que dans de très anciennes reproductions ou des vidéos. Lorsqu'il était jeune il disposait de jeux complètement différents.

Bien entendu il n'existait ni tête ni queue et c'était une aberration de parler de telson, comme s'il s'agissait d'un vulgaire crustacé. Il comprenait la raison de cette dénomination faisant inconsciemment référence aux différentes constellations connues. La nébuleuse du Crabe proche de la constellation du Taureau, par exemple.

La pluie crépitait sur son vêtement imperméable et il débrancha le filtre, espérant en respirer l'air frais mais fut déçu. C'était une pluie chaude venant des geysers proches du volcan Hellish-Bawl, le bien nommé.

— J'étais inquiète, dit la voix d'Aldina dans son dos. Mais ce n'est pas la seule raison. Je me suis dit qu'avec cette pluie qui noie le paysage j'aurais plus de facilité à regarder notre Bulb, qu'il serait moins apparent donc moins gigantesque.

— Il y a comme une mousseline effectivement qui le dissimule, le rend plus flou.

Elle soupira.

— C'est exact mais je sais qu'il est là et que tout mon être se mobilise pour refuser cette certitude, que mon instinct voudrait interdire à mes yeux de le voir, à mon odorat d'en sentir la pourriture, à mes neurones, tout mon cerveau d'en imaginer la consistance, la composition, mais comment empêcher la mécanique corporelle et mentale de fonctionner, surtout quand on a passé sa vie à s'intéresser aux phénomènes scientifiques ?

— Il vaut mieux redescendre, répondit Duncan, et nous devons faire attention car les occasions de glisser ne manquent pas.

— C'est la putréfaction de ce... j'allais dire monstre au risque de me faire tancer par les autres, la putréfaction de ce Bulb qui ne cesse de graisser tout sur au moins cent kilomètres de rayon. La pluie va peut-être nettoyer tout ça mais les ruisseaux qui alimenteront un fleuve ou une rivière seront pollués.

CHAPITRE 10

Lorsqu'il révéla à ses compagnons qu'il avait décidé de partir en reconnaissance, tous s'étaient élevés contre cette décision. Milla, avec une solennité ridicule, avait déclaré qu'ils iraient tous ensemble sinon personne ne s'y risquerait seul. Le lieutenant l'avait foudroyé du regard, furieux de ce qu'il prenait pour de la vanité. Il pensait que le médiateur voulait lui faire la leçon, suite à sa pitoyable attitude due à sa terreur du Bulb. Les autres protestèrent en émettant de justes réserves. Aldina Pérou seule resta silencieuse, les yeux baissés mais incroyablement pâle.

— Comme médiateur j'interviens dans toutes sortes d'affaires, de litiges et aussi de situations mystérieuses.

— Le Bulb n'est pas un être pensant, protesta Milla.

— Nous n'en savons rien, répliqua Lantisque, mais mon cher Duncan nous avons trop besoin de vous pour vous laisser partir seul là-bas. Certes le Bulb est mort, mais reste cette faune carnassière, hallucinante qui l'assiège en ce moment. Je n'ose me prononcer sur leur nombre exact mais raisonnablement on peut parler de dix mille.

— Vous êtes en dessous de la vérité certainement, ajouta Lascases.

— L'avion ne va pas tarder. Il nous ravitaillera ici même et ensuite l'équipage tâchera de trouver un terrain ou une *drop-zone*, insista Milla.

— Nous l'attendons depuis des jours en vain. Le président Kent n'est plus à l'écoute quand nous appelons, c'est Sucha le vice-président qui répond et lui a intérêt à freiner les préparatifs de secours pour mettre le président en difficulté, expliqua Lantisque.

— C'est absolument faux, cria Milla.

Mais très tôt le lendemain Duncan les quittait. Le lieutenant lui avait confié une arme, avouant qu'il en avait prévu deux dont une personnelle. Il s'agissait d'un petit rafaleur avec cinquante balles en magasin.

— Je devrais vous accompagner, fit-il penaud, mais je ne m'en sens pas le courage. Je me demande depuis quelques jours, depuis que j'ai vu... ça, ce que je fais dans l'armée.

La pluie avait cessé mais tomberait encore sous peu. Il emportait

de quoi survivre trois jours, voulant éviter de se mettre dans des situations inextricables qui retarderaient son retour. Il ne comptait pas atteindre le Bulb, mais s'en rapprocher suffisamment pour rapporter des observations inédites.

Il suivait une corniche étroite qui s'ouvrit enfin sur une gorge pentue. Aldina l'y attendait.

— J'ai dormi là où vous deviez passer obligatoirement. Je voulais trouver la force morale de vous accompagner. J'y ai réfléchi toute la nuit mais je m'en sens incapable et préfère renoncer. Je ne voulais pas vous laisser partir ainsi.

Elle avait dormi dans une niche de la roche, au risque de se faire attaquer par une bête sauvage. Il avança la main, lui caressa le visage. Elle ferma les yeux, murmura quelque chose. Il crut comprendre qu'elle faisait allusion à son âge et que... Mais lorsqu'il posa sa bouche sur la sienne elle le pénétra d'une langue chaude. Par-dessus sa tête, elle n'était pas très grande, il voyait le sac de couchage dans l'anfractuosité rocheuse et il avança, l'entraînant. Elle colla ses jambes aux siennes pour reculer jusque-là. Elle s'assit, porta la main à son ventre d'un geste lent, levant les yeux vers lui, le dégrafa. Son pénis venait à peine de guérir après avoir été écorché à vif par les poussières de pierre ponce mais la bouche d'Aldina fut très douce. Lorsqu'il voulut l'allonger sur le sac de couchage elle murmura :

— Laisse-moi faire. Quand tu reviendras, tu me feras l'amour, je veux juste t'avoir un peu en moi. Juste un peu pour ensuite mettre de l'ordre dans mon trouble.

Lorsqu'il repartit il eut l'impression d'abandonner une toute jeune fille qui, faute d'expérience amoureuse et ne sachant comment prouver ses sentiments, aurait eu toutes les audaces.

Vers midi il marchait toujours, grignotant du pain conservé sous vide. Depuis une heure il longeaient une roche curieuse dont il n'identifiait pas la consistance. Il pensait à de l'os et, quand il essaya d'y enfoncer son couteau, il fut surpris d'y parvenir en dépit de sa dureté apparente. Il prit une pierre pour taper sur la lame et récupérer une esquille. D'abord il pensa à un ossuaire d'animaux ayant trouvé la mort dans une période préhistorique d'Ophiuchus IV. On avait déjà retrouvé des vestiges de très grands animaux ça et là, mais il n'existait pour l'instant aucune activité paléontologique, aucune spécialisation de ce type à l'université de Bermann-Cité.

Il escalada cet étrange ensemble et crut atteindre un plateau recouvert d'une argile durcie par la sécheresse.

— Quelle sécheresse, avec toute cette pluie qui vient de tomber ?

Ce versant est fréquemment arrosé, il n'y a qu'à voir la végétation. Même la savane est très verte en ce moment.

Pourtant le sol était quadrillé régulièrement comme une zone aride, privée d'eau. Il s'accroupit, essaya de soulever une motte de ce que désormais on appelait ophiale à défaut de donner les noms de terre ou de limon. Il n'y parvenait pas. Il s'entêta et brisa sa lame de couteau en tapant sur le manche avec une pierre.

Soudain il se redressa, regarda droit devant lui. Cette fausse apparence de terre sèche s'étendait au loin, mais sur une largeur limitée à quelques centaines de mètres. La peur s'insinuait en lui, mêlée à une curiosité viscérale qui tordait son ventre tandis qu'une excitation génésique le tendait bêtement. Il se mit à courir, ne voulant pas rester sur cet étrange trapèze desséché, du moins c'était la seule supposition rassurante. Il traversa toute sa largeur, se retourna quand ses bottes s'enfoncèrent dans un sol gorgé d'eau. Il leva la tête vers le renflement de cette étendue aride, là-bas à plus d'un kilomètre puis vers le bas, à deux ou trois kilomètres.

Dans sa main il tenait encore l'esquille arrachée à la partie inférieure de ce qu'il tenait pour un squelette. C'était bien de l'os, différent peut-être de ceux qu'il avait pu voir jusque-là, mais de l'os. Il remonta vers le renflement sans remettre les pieds sur ce qu'il prenait pour des fendillements d'assèchement.

— Une sécheresse limitée à une sorte de trapèze long de trois à quatre kilomètres sur un de largeur, alors qu'ailleurs c'est la boue, due aux fortes précipitations venues de la Grande Barrière Délabrée.

Il chercha une éminence d'où il pourrait examiner cette anomalie. Lentement, comme un parasite insidieux, se développait en lui, dans une touffeur intime de terreurs obscures, la révélation attendue de ce qu'il devrait admettre à son corps défendant. Il y avait déjà le Bulb que son esprit avait eu du mal à ingérer, et voilà que se présentait...

— Ça suffit ! hurla-t-il.

Et malgré cette protestation rageuse il n'en courait pas moins vers une élévation de quatre à cinq cents mètres là-bas, au-delà du canyon qu'il avait longtemps suivi. Cette course haletante l'exténua quand il eut franchi le grand ravin, l'obligea à se reposer. Il repartit et atteignit la hauteur convoitée en milieu d'après-midi. Durant les trois étés, quand venait le soir, le soleil d'Ophiuchus se teintait de rayures violettes. Des satellites naturels tournaient autour de l'astre et provoquaient ces anneaux d'une merveilleuse régularité. Au cours des deux hivers ils s'atténuaient. Ce n'était pas de véritables hivers d'ailleurs, la température restant agréable. Jamais les maisons n'avaient eu besoin d'appareils de chauffage, au contraire on

s'équipait surtout en climatiseurs pour les canicules.

Il but longuement, bien que sachant qu'il devait économiser l'eau, mais en lui bouillonnait une telle excitation faite d'attente exaspérée, de frayeur et de rage, que ses forces ne pourraient le soutenir encore longtemps. Il aurait avant la nuit la certitude de ce qui s'était révélé à lui.

Il tomba à genoux, haletant, ne put se redresser, marcha à quatre pattes, se roula en boule, le temps de récupérer, s'endormit comme une brute, se réveilla alors que les anneaux du soleil viraient au pourpre. Il put se lever, marcher. La lumière devenait excellente pour ses observations, accrochait des ombres révélatrices à cette étrange zone de sécheresse, mais il savait que le manque d'eau n'était pour rien dans cette régularité des découpes. Elles lui rappelaient les carapaces des grosses tortues carnassières, la peau de certains lézards polychromes de la forêt des Anges. Mais là-bas en dessous de lui, c'était une immense peau de saurien.

— Des écailles, dit-il à voix haute. Des écailles de terre locale ? D'ophiale ? Je ne le crois pas. À moins d'une terre de constitution particulière qui refuserait d'absorber l'eau de pluie.

Il avait besoin d'entendre sa voix qui lui paraissait étrangère mais pleine d'amicale compréhension. Les mots l'aidaient, le soutenaient comme un alcool puissant.

— Le renflement, une sorte de tête ? Possible mais il faudrait le vérifier. Il est vrai que les écailles diminuent vers le sommet, ne laissent qu'une sorte de peau, du cuir, éventuellement, nu et c'est vers le bas que le plus intéressant se trouve. Mon canyon que j'ai suivi si longtemps n'en était pas un. Pas du tout. D'un côté c'était bien la roche de la planète mais sur ma droite seulement de l'os. Tout un système d'os. Pas ceux d'animaux préhistoriques, il n'y a pas un ossuaire, un entassement de squelettes, une sorte de cimetière où jadis des animaux fabuleux venaient agoniser.

Il était enfin au sommet de cette éminence et découvrait ce nouveau phénomène qui s'était également écrasé sur la planète à la suite du Bulb.

— Une sorte de crocodile, murmura-t-il, évitant de parler fort de crainte de découvrir combien étaient stupides ses paroles, préférant ce chuchotement, ce bredouillement qui les enrobaient, pour un temps, de bon sens en les rendant indistinctes.

— Un crocodile de l'espace qui venait d'attaquer le Bulb, le coupant net en deux. D'un côté ce telson qui fait la joie de tous ces prédateurs, de l'autre les deux tiers du Bulb. Et cet imbécile de

crocodile, de caïman, d'alligator, enfin ce que vous voudrez, n'ayant pas voulu lâcher sa proie est venu s'écrabouiller là. On disait sur Terre qu'il n'y avait pas plus entêté qu'un crocodile, qu'il ne voulait jamais desserrer ses mâchoires une fois qu'il avait mordu dans sa proie.

CHAPITRE 11

Parce que la nuit tombait, il n'envisageait pas de rester à proximité de cet autre cadavre venu de l'espace comme le Bulb. De loin il avait aperçu la mâchoire qui représentait plus du tiers de ce cadavre. Une mâchoire d'un kilomètre cinq cents à deux kilomètres de long, des dents hautes comme des pylônes retenant encore des lambeaux de la chair du Bulb.

— Pas un crocodile, juste une mâchoire, une mâchoire sidérale.

Il s'éloignait à la recherche d'un gîte, aussi effrayé par le crépuscule qu'un animal sauvage. Il regrettait d'être allé si loin dans ses investigations, n'aurait jamais dû subir la dictature de cette curiosité qui depuis trente-cinq ans, son âge, le fourrait dans des coups souvent dangereux. Il n'était qu'un homme, ne le découvrait qu'ensuite, lorsque les répercussions souvent cruelles de ses trouvailles le plongeaient dans l'angoisse.

Il fuyait vers l'est sans se retourner, peu certain que la mâchoire soit vraiment immobilisée à jamais. Il n'osait imaginer ce qu'aurait pu être un simple bâillement de cette saleté. Les naseaux auraient pu accrocher un avion en plein vol à six mille pieds. Il essayait de se reconforter en inventant des blagues à ce sujet, imaginant la tête d'un pilote dans un pareil face-à-face, mais il grelottait dans une température ambiante de trente degrés, sentait ses intestins se tordre. Il dut s'arrêter derrière un buisson, avec cette crainte animale d'être surpris en cet instant délicat où il s'accroupissait, la combinaison aux mollets. Il tenait le rafaleur entre ses mains, prêt à fusiller tout ce qui lui paraissait suspect.

Le soleil couchant allongeait les ombres dans le sens de sa fuite et il s'imaginait avoir aux trousses des milliers de fauves, eux-mêmes pourchassés par le grand prédateur des étoiles. Il se jeta dans un trou et dut en sortir en toute hâte tant il empestait le fauve. Pas question d'un face-à-face avec un carnassier. Il devrait allumer du feu, l'entretenir toute la nuit pour écarter tout danger. Celui de dix mille mâchoires, becs, trompes à l'affût du gibier, dans l'attente du moment où le Bulb deviendrait moins coriace. Ces dix mille animaux avaient depuis longtemps digéré le telson et devraient trouver quelque chose à se mettre sous la dent, pourquoi pas lui.

Dans une lumière orange qui balayait une falaise comme un spot

de projecteur, juste un dernier rayon façonné par un groupe d'arbres, face au soleil qui disparaissait, il aperçut l'ouverture étroite, s'y hissa avec rage, s'écorchant les mains et le corps, mais cette fois c'était le bon endroit, avec juste assez de broussailles sèches pour un bûcher d'enfer.

Il but, sachant que le lendemain il n'aurait plus d'eau, et il n'en trouverait pas aisément dans cette demi-savane. Des flaques suspectes mais rien de potable. Et avec ces millions de tonnes de pourriture dispersées sur des centaines de kilomètres, même le ruisseau le plus clair, le plus innocent s'avérerait suspect.

Il grignota mais c'était boire qu'il aurait voulu. Lui manquaient au moins trois litres d'eau pour compenser sa déshydratation. Un quart d'efforts soutenus, trois quarts de pétouche continue, sans parler de cette honteuse diarrhée, l'avaient vidé ou presque.

Les yeux fermés il rêvait de sa forêt des Anges où l'eau ruisselait sur les troncs, formait des bassins dans le creux de naissance des énormes branches. Les oiseaux venaient s'y désaltérer et les arboricoles y campaient le plus souvent. Il s'attendrit sur ces Monkeys paisibles et craintifs, qui utilisaient leurs bras membranés d'une sorte d'aile pour voltiger d'un arbre à l'autre. Des anges jusqu'à ce qu'un crétin, à la vue de leur visage renfrogné ne les traite de singes. Il retournerait dans sa forêt mais soudain il sut que non, il n'y retournerait pas, du moins pas si Aldina ne pouvait l'y accompagner. Elle, c'était l'espace sa passion, son lieu de vie, elle s'y sentait à l'aise, plus que sur cette planète, surtout depuis qu'un cadavre de quarante kilomètres de long y pourrissait.

Il sourit parce qu'elle l'avait attendu toute la nuit de crainte qu'il ne parte avant le lever du jour, ne dormant pas. Elle n'avait pas essayé de le retenir, simplement elle lui avait donné du plaisir sans en quémander pour elle. Un cadeau ou bien un acte d'engagement pour l'avenir. Oui, elle restait confiante, savait qu'il reviendrait. Mais c'était avant sa rencontre avec la Mâchoire. Il avait fini par accepter la réalité du Bulb, mais l'autre découverte le rendait pantelant, le glaçait. Il apercevait le ciel, quelques étoiles, les satellites de l'astre, savait que d'autres monstres tournoyaient là-haut, non seulement des Bulbs mais des crocodiles ou des requins, il ne savait plus comment les baptiser et les noms de la faune terrestre n'étaient plus que de vagues allusions dans les manuels scolaires et dans les autres bouquins.

Le vacarme nocturne commençait avec des piailllements de douleur, des chuchotements apeurés. Le petit monde des victimes qui se débinaient plus ou moins bien, coursées alors qu'elles sortaient pour se nourrir.

Si l'espace recelait des Bulbs et des Mâchoires, se demanda-t-il mi-endormi, pourquoi Aldina n'en avait-elle jamais rencontré de vivants ?

CHAPITRE 12

Les photographies circulaient de l'un à l'autre. Milla Reno n'y avait jeté qu'un regard rapide, un regard à la fois apeuré et sceptique, refusant à l'avance une nouvelle réalité dérangeante. Le lieutenant, lui, avait les yeux exorbités tout en secouant la tête, protestant contre l'impossibilité d'une telle image. Lantisque et Lascases, assis l'un à côté de l'autre, s'échangeaient les clichés avec des regards entendus. Lorsqu'ils se décidèrent à les tendre à Aldina Pérou, celle-ci les rangea soigneusement. Duncan savait qu'elle ne les avait pas examinés, qu'elle aussi refusait d'ajouter une monstruosité à une autre.

Au début de cette réunion il s'était efforcé de présenter avec une grande sobriété le récit du périple qui l'avait éloigné durant trois jours. Il était revenu un soir d'orage affamé, à bout de forces. On s'était empressé de le secourir, de lui faire avaler des remèdes régénérateurs et des psychotropes. Il avait dormi d'un sommeil épais sans cauchemar, transpirant énormément. Il avait eu la sensation d'une présence, certainement celle d'Aldina Pérou. Il n'avait pu s'expliquer que le lendemain, avait d'abord parlé du Bulb et de ce qu'il avait découvert, soutenu par le témoignage des photos, créant déjà un climat d'incrédulité navrée.

— J'ai pu approcher de la partie la plus importante du Bulb, là où ce que vous appelez le telson a été sectionné. J'ai vérifié le diamètre de cette créature, encore qu'elle soit coincée dans une vallée, l'occupant en totalité. Ne dépasse que la moitié environ de son diamètre.

Là il hésita à donner les chiffres relevés par son appareil à laser. Tous avaient estimé que le Bulb mesurait dans les dix, douze kilomètres dans sa plus grande hauteur, mais aucun n'était préparé à écouter les résultats d'un examen scientifique.

— L'amputation ne se présente pas comme les blessures habituelles, telles que nous les connaissons ou les avons vues sur des humains ou des animaux. En fait, et les photographies vous le confirmeront, j'ai eu l'impression de me trouver devant l'entrée d'une immense caverne. Une excavation dont le haut se perdait dans le plafond nuageux, très bas ce jour-là. J'avais effectué un très long parcours pour m'en rapprocher au maximum et je me trouvais sur un éperon rocheux qui avait laissé, sur la carapace du Bulb, une longue

estafilade. Je ne peux parler de blessure, car cette déchirure, à l'échelle du Bulb n'apparaît que comme une estafilade, même si elle ouvre l'enveloppe sur deux trois mètres de profondeur.

Les photographies ne cessaient de circuler. Il les avait rangées en ordre mais elles se trouvaient toutes mélangées. Il ne voulait pas tout de suite faire état de l'autre chose, de ce qu'il appelait la Mâchoire. L'incrédulité actuelle ne préparait guère ses compagnons à une révélation tout aussi démente.

— Les prédateurs attendent sur le dos du Bulb, et même si ce dernier est comme un immense plateau de plusieurs dizaines de kilomètres, ils y trouvent difficilement une place. Nous avons estimé qu'ils étaient dix mille mais raisonnablement ce chiffre peut être multiplié par cinq.

— Combien alors se sont introduits par cette caverne géante ?

— Aucun. J'ai pu le vérifier. J'ai vu un groupe de carabouilles énormes essayer de s'en approcher et faire un demi-tour foudroyant. De même des dolins ont été pris de panique.

— Vous expliquez-vous la raison de ce recul ? demanda Lantisque.

— Non, je n'ai moi-même pas essayé d'approcher. Ma reconnaissance se bornait à photographier au plus près le Bulb et je l'ai fait. Vous avez un petit nombre de données, grâce aux mesures du laser qui sont enregistrées dans la mémoire de l'appareil. Vous avez des photographies de cette fameuse estafilade.

— L'éperon a tranché comme dans du lard gras et maigre, remarqua Lantisque, du petit salé.

— Pour moi ces photographies évoquent plutôt des couches géologiques et je me demande si nous n'avons pas commis une erreur grotesque en parlant de créature. Il s'agit peut-être d'un énorme astéroïde, une petite planète avec un noyau en fusion qui aurait laissé échapper ces gaz dangereux.

Lascases haussa les épaules après avoir émis cette hypothèse, éprouva une grande gêne de s'être laissé aller à une rêvasserie simpliste.

— Veuillez oublier ce que je viens de dire, mais en dépit de nos observations, de ces photographies, du rapport de notre ami Duncan que je félicite pour sa témérité, je n'arrive pas à admettre la réalité de cette chose. Voilà que je retourne à cette désignation superstitieuse, digne d'une mauvaise vidéo de terreur. Trente et quelques années de travail, de réflexion, d'expériences scientifiques, et tout cela dans une perpétuelle méfiance pour les conclusions trop rapides, font que je sois

aussi rétif malgré l'évidence.

Lantisque relevait des détails intéressants dans les photographies agrandies de cette blessure d'amputation.

— Il y a une armature intérieure qui soutient l'énormité de la masse. Celle-ci aurait dû s'affaïsser comme un ballon crevé, mais cette armature, je n'ose pas dire squelette, me paraît en excellent état, la putréfaction du reste ne l'a pas atteinte et je pense qu'elle va rester intacte longtemps, peut-être des siècles.

— Est-ce une exhalation qui repousse les prédateurs ? demanda Milla Reno.

— J'ai approché avec mon masque puis je l'ai ôté. Bien sûr l'air empestait, mais surtout à cause de ces dizaines de milliers de charognards voisins. Vous savez tous que les nasions dégagent une odeur insupportable et que des tas de petits animaux se protègent ainsi, en distillant des effluves horribles. Cependant il subsistait quelques relents de putréfaction bien sûr.

— Alors qu'est-ce qui repousse les bêtes prêtes à dévorer la chair interne, s'énerva Milla Reno, qui n'aimait guère être contrariée dans ses prétentions scientifiques.

— Je l'ignore. Maintenant il faut que je vous fasse part d'une autre découverte tout aussi surprenante. Je ne cherche pas à vous bouleverser et d'ailleurs je préférerais oublier ce que j'ai vécu à la suite de cette deuxième découverte.

Il expliqua comment, croyant suivre le long alignement de roches étranges, il avait fini par s'apercevoir qu'il s'agissait d'un système osseux très long et très large.

— Vous voulez dire ossuaire ? intervint Lascases. Nous savons qu'il existe des sites paléontologiques, mais pour l'instant il n'y a que peu de scientifiques versés dans cette matière.

— J'ai dit système osseux. En fait il s'agit d'un animal qui n'est nullement fossilisé. Un animal qui s'est écrasé au sol en même temps que le Bulb. Un prédateur, une sorte de crocodile de l'espace, responsable de l'amputation du Bulb. Il a mordu dans une partie plus effilée et n'a plus voulu lâcher prise. J'ai photographié ses dents où vous apercevrez des lambeaux de chair appartenant certainement au Bulb.

Lascases se leva d'un coup et les photographies posées sur son genou tombèrent au sol. Il était rouge de fureur.

— Cette fois c'en est trop. Qu'est-ce que vous allez encore nous sortir ? Un crocodile de l'espace, rien que ça...

— Pour ma part, continua Duncan calmement, je préfère l'appeler Mâchoire, car celle-ci occupe le tiers de la longueur totale de son corps. Jaw, si vous préférez l'anglais. J'ai évidemment pris des photographies.

Après quoi ces clichés venaient d'être soigneusement mis en ordre par Aldina, qui tendit le petit paquet à Duncan sans le regarder, comme si elle montrait ainsi sa désapprobation pour une histoire aussi invraisemblable.

— Duncan vous avez dû vivre des épreuves pénibles qui vous ont plongé dans un constant état hallucinatoire. Comment expliquer sinon vos propos ?

— Le dos de Mâchoire est composé d'écailles épaisses. J'ai essayé d'en détacher une mais j'ai brisé mon couteau. C'est un animal bien différent du Bulb, en ce sens qu'il se rapproche beaucoup plus d'une de nos références, soit celles d'animaux d'Ophiuchus, soit celles que nous conservons des animaux terrestres. J'ai dit un crocodile mais celui-là aurait une mâchoire énorme. J'ai aperçu une protubérance qui pourrait bien ressembler à une tête. Je pense que cet animal est mort, mais je fus pris d'une frayeur telle que j'ai fui droit devant moi à la recherche d'un trou pour me cacher. J'ai passé une nuit épouvantable d'ailleurs. À l'aube j'ai filé et j'ai fait un énorme détour pour approcher cette fameuse caverne du Bulb, autrement dit la plaie de l'amputation. Je me suis épuisé à crapahuter sur des kilomètres, ne pouvant envisager d'aller droit devant moi et de côtoyer cet autre cadavre. Je ne vous cacherai pas qu'il me terrorisait beaucoup plus que le Bulb.

Il continuait de tapoter les quelques photos de Mâchoire sur son genou, comme pour bien les aligner les unes sur les autres.

— Je n'ai pas eu le temps d'analyser mes réactions, de tenir compte des avertissements de mon bon sens. D'ailleurs il est resté muet. Seul l'instinct a dominé mes réactions et je suis certain que je ne me suis pas trompé. J'étais effectivement sur mes gardes, mais non dans un état hallucinatoire. D'ailleurs nous pouvons très bien nous rendre là-bas au lieu d'attendre indéfiniment un avion, un ravitaillement ou des renforts qui ne viennent pas.

— Vous vous trompez, répliqua sèchement Milla, le président nous envoie trois avions. Le premier va essayer de repérer un terrain d'atterrissage, voire une surface d'eau et dès lors la mission prendra toute son ampleur. Une centaine de personnes, toutes volontaires nous rejoindront avec du matériel scientifique et des moyens importants. Jusqu'à des chenillettes militaires pour nous déplacer enfin dans ce paysage difficile.

— À moins d'allonger votre parcours d'une journée de marche pour rejoindre le terrain d'atterrissage ou la zone de parachutage, vous serez obligés de vous approcher de Mâchoire et vous aurez ainsi la preuve que je n'ai pas fantasmé.

Aldina Pérou se leva alors mais ne sortit pas de l'abri comme il l'avait craint.

— Duncan a bien vu cette sorte de crocodile. Voici quelques années, à bord de *Terra*, nous avons eu un écho radar qui une fois matérialisé, interprété, nous a donné cette incroyable image d'un être doté d'une mâchoire formidable, long de plusieurs kilomètres, large de sept à huit cents mètres, qui flottait dans l'espace. Nous n'en avons jamais parlé, espérant avoir d'autres images mais cette occasion ne s'est jamais présentée.

CHAPITRE 13

L'appareil de l'année de l'air survola le plateau pendant plusieurs heures avant de rejoindre sa base de la Cité des Lacs. Plusieurs messages avaient été adressés à l'expédition pour leur signaler qu'un largage de ravitaillement allait être effectué au nord-ouest de leur campement, à quatre kilomètres. Seul cet endroit offrait quelque chance de récupérer les containers dans une proportion de cinquante pour cent. Ailleurs c'était impossible. Les conditions météo étaient exécrables, avec un plafond de six cents mètres qui ne permettait pas à l'équipage une visibilité suffisante du territoire. D'après leurs instruments de bord une étendue aquatique devait exister à dix kilomètres au nord, mais l'évaporation y était telle que le plafond ne permettait aucune reconnaissance. Ils ne pourraient revenir que lorsque le ciel se dégagerait.

Duncan conseilla à Milla, responsable de la mission, de quitter leur abri actuel pour aller s'installer dans cette zone de parachutage.

— Nous ne pourrions transporter que quelque vingt à trente kilos chacun pour revenir ici, abandonnant le reste aux animaux ou à des marginaux. Souvenez-vous de cette attaque à coups de pierres et de sagaies, de courte durée certes mais qui peut se reproduire.

— Nous avons trouvé ici un endroit intéressant et ignorons ce qui nous attend là-bas. Il nous faudra quand même emporter notre matériel pour camper.

Les autres furent de l'avis de Duncan et les préparatifs commencèrent. Duncan et le lieutenant Ginesto partirent en éclaireurs. Le jeune officier avait été contraint de se porter volontaire pour cette reconnaissance, mais visiblement il aurait préféré ne pas s'aventurer jusqu'à cette zone où les attendaient les containers largués d'avion, mais qui jouxtait les restes du telson du Bulb.

Il leur fallut plus d'une demi-journée pour apercevoir dans un ravin le premier container éventré. Le parachute s'était détaché, accroché par un arbre gigantesque et déjà des animaux s'affairaient sur les vivres épars. Par chance la plupart des emballages avaient résisté à leurs griffes et à leurs dents. Par radio Duncan donna ses conseils aux quatre autres pour qu'ils empruntent un chemin moins difficile.

La nuit était proche lorsqu'ils arrivèrent et, soulagés, découvrirent dans un container les nouvelles tentes spéciales gonflées par des bouteilles d'air comprimé. Il y en avait quatre très confortables. Il y avait aussi de la nourriture et de l'eau, et même des boissons, du vin et des jus de fruits. Le vin venait de vignes de la région australe où des viticulteurs avaient replanté les ceps terrestres. La première colonisation, une vingtaine d'années avant la catastrophe lunaire qui, voilant le Soleil de poussières, avait provoqué la glaciation de la Terre, cette première colonisation faite selon un programme étudié à l'avance fut une réussite, mais l'afflux des rescapés dès 2050 désorganisa complètement l'embryon de société fragile, édifiée par quelques milliers de pionniers courageux et gros travailleurs. L'équilibre ne fut atteint que dans les dernières années du XXI^e siècle. Ils avaient créé des cultures, des élevages d'animaux terrestres, des industries traditionnelles. Les rescapés eux, obligés de survivre sur ce qu'offrait cette terre d'exil, avaient largement puisé dans les ressources d'Ophiuchus. Ainsi se côtoyèrent deux sociétés différentes, souvent antagonistes. Cependant le deuxième siècle s'annonçait prometteur lorsque les régressions psychologiques et mentales alarmèrent les médecins et les psychiatres, avant que le gouvernement ne s'en préoccupe. Les prévisions les plus optimistes annonçaient, dans les trente années prochaines la disparition totale des cités, de la culture et des avancées scientifiques et techniques. On ne trouverait que des tribus barbares, des féodalités s'entredéchirant.

Depuis le retour de sa première reconnaissance Duncan ne savait comment interpréter l'attitude d'Aldina Pérou. Elle ne le fuyait pas, n'étant pas une stupide jeune fille coquette ou timide, mais paraissait avoir oublié cette rencontre au petit matin de son départ vers le Bulb. Parfois elle souriait d'un air mélancolique et il aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer tendrement. Dans l'affaire de Mâchoire, alors que les autres doutaient, elle avait rompu son serment pour le soutenir et révéler qu'un tel animal avait été repéré dans l'espace, mais que le secret en avait été gardé.

Le lendemain un soleil merveilleux avait dissipé les nuages et la visibilité était extraordinaire. Au lieu de s'en réjouir, les membres de l'expédition, à l'exception de Duncan et d'Aldina, ne cachaient pas leur inquiétude. Tous, sauf le petit officier pétrifié de peur, tous dévorés depuis leur enfance par une curiosité insatiable, ne pouvaient envisager d'aborder prochainement la plus grande énigme de tous les temps. Ils n'avaient pas encore, comme Duncan, crevé de frousse en présence de ces grands mystères et appréhendaient ces moments où leurs certitudes fondamentales, leurs croyances scientifiques basculeraient dans l'irrationnel, l'anormal. Toute une vie de

vénération de la science avec ses causes et ses effets remise en question.

C'est ainsi qu'il trouva le moyen d'aborder Aldina pour lui demander si elle aussi éprouvait la même angoisse existentielle. Elle parut à peine surprise, réfléchit avant de répondre :

— Mes séjours dans l'espace ne furent pas aussi idylliques que j'ai pu le laisser supposer quelquefois. Mais je ne faisais qu'observer les recommandations du pouvoir. Pour que la population soit assurée d'un recours, en cas de danger sur Ophiuchus, nous devons enjoliver les séjours dans l'espace. Les vaisseaux intergalactiques étaient présentés comme des radeaux de secours. Parler de cet animal à la grande mâchoire est mon premier manquement à ce serment, mais aussi à une philosophie sidérale qui se méfie des suppositions et des extrapolations. En fait nous n'avons cessé, à bord des vaisseaux, de frôler l'inconcevable presque tous les jours. Mais ce fut toujours de façon furtive, incohérente. Nous ne glanions que des preuves minimes, inutilisables alors que nous savions qu'un monde extravagant nous entourait. Comment en tirer des conclusions, exposer à nos confrères restés au sol nos hypothèses ? Il n'était même pas question de vulgarisation alors que nous ne pouvions en discuter avec d'autres scientifiques.

— Pourquoi m'évitez-vous ? Je ne dis pas que vous me fuyez non, mais vous me paraissez amnésique. Pourquoi m'avoir donné l'envie de revenir vivant de cette reconnaissance, pourquoi ne puis-je vous dire que je suis amoureux de vous, que je ne suis pas à la recherche du seul plaisir sexuel, mais que j'ai besoin de votre présence, de vos silences comme de vos réflexions.

— C'était un petit cadeau de ma proche vieillesse à votre jeunesse. Un hommage...

— J'ai trente-cinq ans, ne suis plus un jeune homme.

— Moi, j'approche des cinquante et j'ai peur d'une passion qui me ravagerait. Je voulais vous dire que vous me plaisiez mais j'avais peur d'une étreinte qui aurait dévoilé mon corps, d'une union des sens qui aurait pu être une aumône.

— Votre corps est merveilleux.

— Il se flétrit.

— Quand le scepticisme scientifique intervient dans ce genre d'autocritique pour devenir sarcasme c'est insupportable, fit-il furieux. Je veux vous prendre dans mes bras, vous câliner simplement ou vous faire l'amour, mais si vous vous encombrez de tout cet humour dérisoire, comment oserai-je.

Elle tournait la tête mais son regard en coin se faisait aigu pour détailler le visage de Duncan :

— Et si justement pour échapper à cette pression d'une trop grande lucidité, je m'étais amusée à me comporter comme une prostituée ?

— Combien vous dois-je alors pour la fellation ? Elle soupira, cessa de le regarder avec autant d'acuité. Son œil se voila un peu.

— Si cette nuit je me glisse dans votre tente personnelle, que ferez-vous ?

— La nuit est complice de ce genre de femmes mûres assez folles et enfantines pour se prêter aux désirs.

— Et ça vous chiffonne ? Comme si vous ne pouviez vraiment vous montrer telle que vous êtes.

Elle lui caressa soudain la main, la prit et la porta à ses lèvres, puis s'éloigna.

La tente la plus vaste servait de réfectoire et de lieu de réunion. On discuta ce soir-là des dernières informations venues de l'avion de reconnaissance. À vingt kilomètres de là un marécage avait été découvert qui, au milieu, offrait une suffisante profondeur d'eau pour amerrir, mais l'inconvénient viendrait de la difficulté d'aborder la terre ferme. L'hydravion risquait de s'y enliser.

— Décidément tout se complique et nous ne sommes pas près de commencer le véritable travail d'exploration du Bulb, commenta Milla Reno, avec une satisfaction qu'elle ne parvenait pas à cacher.

Lantisque, lui, essayait de réagir contre cette peur de l'avenir qui le persécutait.

— Il faudra tout de même aller y voir d'un peu plus près. Vous devriez demander des psychothérapeutes. Ils nous aideraient à vaincre ce refus qui nous envahit tous, sauf Duncan, ce refus de cette créature, le Bulb.

Duncan faillit ajouter : « N'oubliez pas Mâchoire. »

CHAPITRE 14

Sous la tente réservée aux hommes de l'expédition le lieutenant remarqua les préparatifs de Duncan Vernon, mais se garda bien d'en parler. Lantisque prévint Milla Reno qui apostropha le médiateur à l'heure du petit déjeuner.

— Je sais que vous préparez votre sac pour une nouvelle reconnaissance. Je vous interdis de quitter ce camp. Je suis la responsable désignée, la seule à occuper une fonction politique, ce qui me confère une autorité. Nous devons attendre que les hydravions ou les avions se posent, apportent un matériel abondant, des spécialistes, pour nous lancer dans la découverte de ce phénomène.

— Il y a cinq jours que les appareils auraient dû se poser, que nous aurions dû rencontrer ces spécialistes. Là-bas à Bermann-Cité ça coince et même salement.

— Ils ont besoin d'amphibies pour naviguer sur ce marécage.

— Les amphibies sont nombreux, aussi bien civils que militaires. La forêt des Anges n'est qu'un marais où on trouve des centaines de ces engins. Non il y a une autre explication. On peut nous demander de rebrousser chemin.

Cette éventualité ne réjouissait vraiment personne, même si tous appréhendaient l'exploration du Bulb. Ginesto vivait dans une telle appréhension, mais de retour auprès de ses chefs il pouvait se faire sanctionner pour son attitude. Milla Reno se plaindrait peut-être de lui.

— Attendez donc ici la venue incertaine de cette grande équipe. Nous, nous allons essayer de comprendre ce qu'est cette grosse masse morte là-bas, ce Bulb phénoménal.

— Comment ça, nous ?

— Aldina Pérou m'accompagne.

— Allons donc, elle a toujours été aussi malade que moi à l'idée d'approcher ça.

— Elle m'accompagne, c'est tout. Restez là, mais à votre place j'exigerais des explications du gouvernement.

Elles vinrent ce matin-là sous forme de message chiffré que le

lieutenant décoda. Il put lire qu'il était autorisé à en faire part à ses compagnons. Ils écoutèrent en silence le texte du chef d'état-major, Ludwig Panz, et ne manifestèrent pas vraiment de déception.

— Ce que vivent les équipages des avions, c'est ce que nous endurons depuis que nous avons aperçu le Bulb, résuma Lascases. De plus les photographies aériennes sont si saisissantes que les pilotes, les mécaniciens, enfin tous ces gens embarqués ont subi un choc émotionnel sans comparaison. Peut-être faudrait-il faire appel aux équipages des vaisseaux spatiaux qui sont plus aguerris.

L'armée avait donc un gros problème à résoudre, personne ne voulait survoler la région et encore moins se poser sur l'eau ou sur le sol ferme. Des psychothérapeutes essayaient de préparer des dizaines de gens à cette épreuve.

— On parlait de volontaires l'autre jour, mais ils ont dû se rétracter tous. Ça ne nous empêchera pas de nous rendre auprès du Bulb et d'étudier comment on pourrait en savoir plus sur lui. Nous ferons tous les prélèvements souhaités.

— Vous ne pourrez parvenir seuls là-bas avec du matériel.

— Nous y allons tout de même.

Le cérémonial du départ fut réduit à quelques gestes des mains. Ceux qui restaient ne cachaient pas leur gêne mais préféraient temporiser encore un peu.

— Nous progresserons lentement. Nous sommes si lourdement chargés que mieux vaut effectuer le chemin en deux jours, proposa-t-il à sa compagne. Celle-ci désirait voir la Mâchoire, établir une comparaison avec ce qu'elle avait découvert jadis sur l'écran radar de *Terra* et aussi l'image adaptée. Avec leur équipement elle pourrait même joindre l'équipage de *Terra* en orbite stationnaire autour d'Ophiuchus et obtenir un duplicata de cette image.

Dans le fameux canyon elle préleva une esquille et, comme Duncan, conclut qu'il s'agissait bien d'un os.

— La dernière fois, tout comme aujourd'hui, cet endroit était déserté par les animaux. Nous pourrions abandonner là une partie de notre équipement, aller déposer l'autre au terminal de notre approche et revenir demain rechercher le reste.

Ils se hissèrent sur l'animal et Aldina s'accroupit pour examiner les écailles. À l'aide d'un burin plus résistant qu'un couteau ils finirent par en détacher une en partie.

— C'est une sorte de cuir vitrifié, ou même du cérame.

— Nous pensons que le Bulb n'offre à l'extérieur qu'une carapace

qui enferme ses organes de vie essentiels. Il est comme un vaisseau spatial autonome, alors que celui-ci semble avoir été à l'aise dans le zéro absolu et l'absence d'atmosphère. Pour chasser il dispose de mâchoires extérieures bien visibles, mais d'où vient son énergie ?

— L'image que nous conservons dans les archives de *Terra* n'est pas excellente car voilée par on ne sait quoi. Penses-tu que l'animal vivrait dans une sorte de bulle, comme dans un scaphandre ? Et que ce que nous avons pris pour un défaut technique serait en réalité la réfraction d'un rayon lumineux ou d'une onde sur cette bulle ? Nous n'avons jamais songé à cette possibilité. L'obligation d'éviter toute allusion à cette créature effrayante nous a éloignés de l'étude que nous aurions pu en faire.

— Et le Bulb, vous n'avez jamais soupçonné vraiment son existence, exception faite de ces astéroïdes qui n'étaient autres que des excréments congelés ?

— Nous pressentions qu'un être fantastique flottait quelque part dans le cosmos mais nous ne l'avons jamais rencontré, ni eu le moindre écho sur nos appareils.

Elle eut une longue hésitation en découvrant les deux mâchoires ouvertes, béantes, la supérieure pointant vers le ciel bleu à l'oblique, longue de plus d'un kilomètre.

— Ça pue la viande pourrie bien sûr.

Ces derniers jours Duncan avait essayé de se préparer à une telle approche, mais il n'aurait pour rien au monde pénétré dans cette gueule immense. Sa lampe électrique éclaira le fond de la gorge, une sorte de tunnel cristallisé.

— Il est équipé pour affronter le froid, le manque d'air, et seul un astéroïde important aurait pu le déstabiliser, remarqua Aldina. Je ne crois pas qu'il soit bon pour nous de poursuivre plus longtemps cet examen. Cette chose devient trop maléfique, j'entends par là qu'elle nous obsède trop de sa seule monstruosité pour rester lucides.

CHAPITRE 15

Duncan ne s'était éloigné que de quelques mètres, sachant qu'Aldina ne supporterait pas de rester seule face à cette excavation de plusieurs kilomètres d'ouverture. Sur Ophiuchus on n'aurait jamais pu découvrir la même. Aucun bouleversement sismique, aucun engin mécanique n'auraient pu la creuser. Elle offrait l'intérieur du Bulb aux regards. Le soleil, qui déclinait déjà, l'inondait d'une lumière qui la fouillait très profondément. Une faible pente épousait celle de la vallée où le cadavre s'était encastré. On était pris de vertige comme au bord d'un abîme vertical insondable.

Le médiateur se sentait en état de pénétrer là-dedans mais doutait qu'Aldina puisse avoir vaincu sa teneur. Il fallait lui laisser du temps. Elle s'occupait de quelques appareils qu'elle avait emportés et se concentrait sur leurs données, essayant de ne pas regarder la caverne, craignant de basculer en avant, mais sans cesse ses yeux étaient attirés comme par un puissant aimant. Un de ses appareils émit un léger son et elle appela Duncan d'une voix vibrante :

— Je relève une forte émission d'ultra-sons. En provenance directe de ce tunnel.

— Tu peux en situer l'éloignement ?

— Entre un et dix kilomètres, mais je vais essayer d'affiner ce résultat.

Il s'en était douté. Les animaux redoutaient ces émissions inaudibles pour un humain. Mais comment un cadavre pouvait-il poursuivre leur discussion ?

— J'obtiens au mieux trois kilomètres. Mais en se rapprochant j'aurai plus de précision.

Grâce au champ de ses lunettes d'approche il acquérait la certitude qu'un véhicule aurait pu pénétrer sans peine dans le Bulb. Aussi loin qu'il pouvait en étudier la configuration, la base de cet énorme trou n'offrait pas de réels obstacles à une chenillette ni à un engin plus important. Ce qui le fit songer à ces avions qui devaient leur apporter le matériel d'exploration nécessaire. Il releva la tête mais le ciel que le soleil enflammait était vide. Quelques busards tournoyaient très haut, d'autres formaient une couronne noire autour du mufle de la mâchoire tendue à l'oblique, toutes dents dehors. Un pic de haute montagne

comme une scie géante.

— Nous devons trouver un abri pour la nuit prochaine, dit-il, et une fois installés nous enverrons un premier rapport à Milla Reno.

La spatiologue paraissait ne pas avoir entendu, absorbée par les écrans de ses appareils. Il se pencha vers elle, fut soudain passionné par l'image étonnante qui clignotait, alignant toute une série de chiffres.

— C'est un hydrographe. Modèle réduit mais très opérationnel. À bord de *Terra* nous en avons deux très puissants, capables de repérer et de situer n'importe quelle nappe d'eau sur Ophiuchus jusqu'à cinq cents mètres de profondeur. Mais celui-ci, de portée réduite est suffisant. Entre quatre et quinze kilomètres d'ici s'étend une importante masse d'eau. D'environ soixante kilomètres cubes.

Un chiffre aussi énorme les laissa un instant silencieux.

— Je vais essayer, murmura-t-elle, d'obtenir la profondeur pour calculer approximativement la surface.

— C'est bien de l'eau ?

— C'est un liquide qui contient de l'oxygène et de l'hydrogène, mais le spectre ne restitue pas toutes les données. Ce qui semble indiquer que des éléments inconnus, des gaz ou des particules en suspension le composent également. Je voudrais aussi connaître sa densité. Ça pourrait être une sorte de gelée ou de la boue peu compacte.

— Un lac ou un marécage ? Voire une fondrière, comme dans la forêt des Anges où l'on rencontre des mares de boue dangereuses pour les hommes et les animaux.

— Nous devrions descendre et pénétrer là dedans, dit-elle soudain, d'une voix à peine altérée.

La passion scientifique, le virus de la recherche l'aidaient à vaincre ses blocages.

— Mais les ultra-sons ? Ils peuvent endommager nos cellules.

— Il y a certainement des recoins qui nous isoleront et nous serions déjà protégés des émissions. Quant à la qualité de l'air elle est assez bonne. La puanteur est en diminution importante mais nous devons utiliser nos masques au début.

Ils étaient là depuis la veille, mais la nuit avait été difficile à cause des animaux qui tentaient de s'approcher de leur campement. Ils avaient allumé quatre feux pour les éloigner, mais l'un des deux devait veiller pour les alimenter en bois. Ils avaient au petit matin ramené le

reste de leur équipement abandonné dans le canyon, le long du cadavre du crocodile de l'espace.

Pour atteindre l'immense entrée de la caverne il leur fallut plusieurs heures. Ils se relayaient pour transporter les sacs, surveiller l'éventuelle approche des animaux. Déjà une carabouille, ces énormes tortues rapides, avait pointé sa tête triangulaire aux yeux globuleux depuis une faille dans les rochers.

La nuit venait lorsqu'ils atteignirent enfin cette immense éventration. En s'approchant on n'en voyait plus les limites, surtout dans le crépuscule et ils essayaient d'imaginer qu'ils se trouvaient dans le fond d'une vallée moyennement encaissée.

Les ultra-sons formaient un barrage efficace et s'ils ne trouvaient pas rapidement un abri ils ne pourraient jamais rester là. Leur lampe puissante balayait ces parois de couleur beige, veinées de rose et de vert. Elles scintillaient. Sur les photographies, Lascases ou Lantisque avait estimé que l'intérieur du Bulb était comme cristallisé et leurs rayons de lumière se multipliaient à l'infini.

— Là, dit Aldina, un boyau.

En fait un tunnel de plusieurs centaines de mètres d'ouverture, où les ultra-sons cessèrent de les agresser. Duncan ôta sa cagoule mais sa compagne préféra attendre. Plus loin le boyau se subdivisait en conduits plus étroits. Relativement étroits car un sawer-bull de bûcheron aurait pu s'y promener à l'aise, y faire demi-tour sans encombre. Ce fut Aldina qui découvrit une niche où ils pourraient s'installer. Ils effectuèrent plusieurs allées et venues pour récupérer leurs sacs.

Sans attendre Duncan essaya d'enfoncer une sonde dans la paroi de leur abri, mais dut utiliser une aiguille de maçon et le marteau pour forer déjà un trou où il introduisit la sonde.

— Lantisque supposait que ces veines beige rose et vertes qui structurent ces parois appartiennent à un système d'armature. Il n'a pas voulu prononcer le mot de squelette mais tout laisse supposer qu'il s'agit bien de quelque chose dans ce genre-là. Cette masse énorme de millions de tonnes nécessite une charpente extraordinaire.

— Le Bulb est un animal de l'espace qui ne subit aucune pesanteur, lui rappela-t-elle.

— D'accord, mais depuis qu'il gît sur Ophiuchus il n'a perdu qu'une faible part de son volume apparent. Moins de vingt pour cent me semble-t-il, et il ne s'aplatit pas.

Il essaya de planter une autre sonde dans l'une des nervures roses

mais ne put y parvenir. Il alla récupérer une perceuse alimentée par batterie mais la petite mèche s'émoussa très vite. Par contre il eut plus de chance avec les autres traînées, surtout la verte.

— On dirait une sorte de cartilage.

— Nous y découperons de fines lamelles pour les examiner.

Ils décidèrent d'arrêter là leurs recherches. Depuis la veille ils n'avaient pas arrêté de travailler, de marcher, de faire des aller et retour avec le matériel. Ils étaient épuisés, devaient se reposer. Il leur fallait aussi calculer leur possibilité en réserves d'électricité pour les appareils.

— Si demain le ciel est dégagé nous profiterons du soleil lorsque celui-ci descendra à l'horizon et pénétrera jusqu'ici...

— J'appelle le camp de base pour faire notre rapport.

CHAPITRE 16

Vers deux heures du matin Duncan aurait dû réveiller sa compagne pour qu'elle prenne son tour de garde, mais il décida de ne rien en faire. Depuis un moment une rumeur étrange se propageait en échos prolongés dans le système de ces boyaux, une rumeur de lamentations. Il s'obstinait à croire qu'un courant d'air puissant provoquait ces sortes de gémissements. Le Bulb avait peut-être été profondément blessé par le crocodile de l'espace sur une autre partie de son corps. Une seconde ouverture provoquait ce courant d'air.

Aldina était réveillée depuis un moment et ouvrait les yeux quand il se tourna vers elle, inquiet.

— Ce n'est rien, dit-il.

— Seulement un chœur de mille enfants plaintifs, répliqua-t-elle, la voix rauque.

— Bon, d'accord.

Il s'allongea à ses côtés, lui prit la main :

— Écoute, nous respirons librement et il n'y a, du moins dans cette partie-là, aucun relent désagréable, aucun miasme.

— Juste ces plaintes.

— Le vent. Il y a une autre ouverture bien plus loin.

— Il n'y avait pas de vent ce soir.

Le contact avec les autres membres de l'expédition leur laissait un goût amer. Milla Reno, d'une voix indifférente, désinvolte, les avait remerciés pour leur travail, leur confirmant qu'aucun avion n'était apparu dans le ciel et que Bermann-Cité ne savait comment inciter les équipages à reprendre l'air.

— Elle s'en console aisément, avait lancé Aldina avec colère, quand la communication fut terminée. Pourvu que ce crétin de Ginesto la monte comme une vache, le reste elle s'en fout.

Cette rage vulgaire effara Duncan. Il se moquait bien que Milla ait séduit le lieutenant. Aldina se calma et éclata d'un rire juvénile.

— Je peux être épouvantable parfois mais cette femme me tape sur les nerfs. Elle a essayé avec tous les hommes présents, même Lantisque. Elle a violé littéralement Ginesto.

— On n'en a rien à faire, lui dit-il.

— Je sais mais ça me fait du bien d'avoir un bouc émissaire. Ce qui me contrarie c'est le temps perdu. Le président Kent est un incapable. Sans matériel, sans assistance technique que pouvons-nous faire avec nos petits instruments d'amateurs ? Nous avons devant nous la plus grande énigme de tous les temps. Un chantier pour des découvertes en tout genre, de la physique à la biologie, sans oublier l'étude des comportements, de la vie dans le cosmos. Un animal de l'espace ! Depuis deux cent cinquante ans nous nous contentions d'affirmer qu'il n'y avait aucune trace de vie dans les autres systèmes cosmiques. Nous étions les seuls à bord de *Terra* et des autres astronefs à savoir que ce n'était pas tout à fait exact. Mais nous ne pouvions vraiment le prouver.

— Les pilotes ont survolé le Bulb et ont éprouvé la plus grande peur de leur existence.

— Moi aussi j'ai peur, je me surprends à grelotter parfois, mais déjà l'existence de cette émission d'ultra-sons par un cadavre, la présence d'une immense réserve de liquide à quelques kilomètres, me donnent suffisamment de courage pour surmonter ma panique. Si seulement ces gémissements voulaient bien cesser.

Elle abandonna son sac de couchage. Elle avait évité de se déshabiller, portait sa combinaison, gardait son masque à proximité.

— Mets la lampe en veilleuse, chuchota-t-elle.

Il obéit. Elle se dénuda. Son corps prit des reflets dorés dans la semi-obscurité. Elle s'allongea sur lui, plaça ses cuisses de chaque côté de ses hanches, après lui avoir ouvert la combinaison en totalité. Elle l'absorba fébrilement. Ensuite elle s'enfouit dans le même sac de couchage que lui.

Il se réveilla une heure plus tard, surprit le silence qui régnait. En s'arrêtant la rumeur plaintive avait dû le sortir de son sommeil. Il serra Aldina contre lui pour essayer de se rendormir. Il ne cessait de la découvrir, parfois pudique, impressionnante de réserve et de comportement sophistiqué, tantôt excessive, écrasée par ses terreurs comme une petite fille, vulgaire dans ses ressentiments, avec une constante admirable, sa passion pour la recherche, sa soif de découvertes. Avec un peu de jalousie il se posait cependant des questions sur sa science érotique. Jusque-là aucune femme ne l'avait autant surpris. Elle, d'emblée, avait deviné ses désirs et les comblait. Elle n'avait jamais été mariée, n'avait jamais vécu en couple mais connaissait tout de l'amour physique, et avait également de gros besoins de tendresse. Un brin de méfiance le mettait parfois en garde, contre une éventuelle préméditation qu'Aldina aurait conçue pour le

séduire. Même Milla, obsédée par le sexe, ne l'aurait jamais attendu au petit matin pour un au revoir audacieux.

Lorsqu'ils se réveillèrent la lumière du jour flottait dans leur niche, faisant étinceler les infimes cristaux des parois.

— Il y a comme de la joie dans cette clarté, murmura Aldina. Et ces affreuses plaintes ont cessé.

— Depuis plusieurs heures, confirma Duncan.

— Si ces boyaux, même s'ils compliquaient notre progression, étaient parallèles à l'immense caverne, nous éviterions de subir ces terribles ultra-sons ?

— Oui mais comment ne pas nous égarer. Il faut aussi prendre une décision pour le matériel. Nous ne pouvons nous balader avec chacun trente kilos sur le dos.

— Il n'y a aucune ressource alimentaire à espérer dans le coin, ironisa-t-elle. Dans ta forêt des Anges tu peux survivre sur le pays mais ici...

Depuis cent cinquante ans une source magnétique puissante avait été installée dans le nord artificiel de la planète. Celle-ci possédait deux pôles, également recouverts de glace, et une expédition aérienne avait travaillé des années pour créer ce champ qui désormais orientait les instruments de navigation aérienne et terrestre. En deux siècles aucun des deux océans principaux n'avait été exploité et, à part quelques communautés réduites de marginaux, personne ne désirait vivre sur les immenses plages du continent colonisé. On lui avait donné le nom de Vorld mais personne n'utilisait ce terme.

— Mon compas a l'air de fonctionner, il ne parait pas subir d'influence venue de cette masse qui nous entoure.

Aldina portait au poignet une montre compliquée qui pouvait également donner la position du pôle artificiel :

— Ça marche aussi pour moi.

— Le Bulb occupe un axe sud-est nord-ouest approximativement. Il aurait fallu effectuer des relevés plus précis, mais personne n'y a vraiment songé, sauf peut-être les équipages qui l'ont survolé mais c'est aléatoire.

Apparemment l'un des boyaux ne s'éloignait pas trop de l'énorme cavité centrale. Ils restaient perplexes sur l'étrange morphologie du Bulb. Aucune autre anatomie, humaine, animale, aucune espèce, même la plus primitive n'était constituée pour une grande part de vide comme c'était le cas ici. Les fonctions vitales exigeaient en général une foule d'organes qui devaient se nicher plus ou moins bien dans un

espace réduit. Ici rien de tel. Le Bulb disposait d'un espace vital hors norme.

— Rien ne circule dans ces boyaux. Sont-ils des veines, des artères, des gaines pour les nerfs, des intestins, des canaux médullaires ? C'est impressionnant et à tout moment on peut s'attendre à un flux qui nous submergera. Un flux liquide ou électrique, ou je ne sais quoi.

Ils progressaient lentement avec un équipement léger. La lumière solaire n'atteignait plus ces zones-là et ils utilisaient leur lampe. Des batteries solaires avaient été laissées dans la niche où la lumière extérieure les rechargerait. Duncan posait des sondes à intervalles réguliers et Aldina marchait, les yeux sur sa collection d'instruments.

Vers le milieu du jour elle s'immobilisa soudain et posa la main sur le bras de son compagnon.

— Je crois avoir trouvé l'origine et l'utilité de ce labyrinthe de boyaux.

CHAPITRE 17

— Des parasites, des sortes d'animaux vivant dans ce corps immense, le dévorant pour s'alimenter ? fit Duncan perplexe.

— Ils ont raclé ces endroits jusqu'à l'os, jusqu'à ces veines beige rose et vertes. Jusqu'à l'armature trop dure pour eux.

— Mais le Bulb est une sorte d'outre colossale avec un vide central énorme. Pourquoi pas également ces boyaux ?

— Ma théorie n'est peut-être qu'une stupidité mais voici ce que je pense. Tout ce qui pouvait être altéré par l'atmosphère d'Ophiuchus l'a été, s'est transformé en miasmes, en particules dangereuses pour les habitants de cette planète, aussi bien les hommes que les animaux. Tout ce qui pouvait être emporté par les derniers râles de la bête spatiale l'a été, mais il y a aussi les différents liquides. Eux se retrouvent dans ce lac immense de soixante kilomètres cubes. Tu l'as dit toi-même, le cadavre suit une pente légère épousant la conformité de cette vallée où il repose. Tout ce qui était liquide a donc coulé dans la direction du nord-ouest et s'est accumulé dans une poche. Je n'ai jamais pu évaluer l'exakte profondeur de ce lac interne, mais sa superficie doit déjà être de vingt kilomètres carrés environ, peut-être plus. La masse liquide est impressionnante mais je pense qu'elle représente environ le tiers des composants vitaux du cadavre, du sang je ne sais pas, mais tous les fluides nécessaires à la vie.

— Pour en revenir aux parasites... Crois-tu que nous risquons de les rencontrer ?

Aldina éclaira une partie de la paroi concave sur leur droite, pointa le doigt vers des rayures verticales :

— Un rongeur, dit-elle, un parasite qui racle la chair jusqu'à l'os. Je sais que je fais de l'anthropomorphisme en ce moment mais comment m'exprimer sinon ? Par la suite il nous faudra oublier ces mots d'os, de squelette, de chair, de sang, de veine, d'artère et d'organe.

— Le Bulb possédait-il un cœur, un cerveau, des filtres comme les reins, un foie, des poumons ?

— Ce qui me conduit à penser que des parasites vivaient depuis toujours dans le Bulb, c'est l'absence d'autres éléments. Si un fluide, liquide ou gazeux, s'était écoulé dans ces tubes énormes il en resterait

suffisamment de traces pour l'analyse. Or il n'y a rien. De plus ces boyaux sont directement accessibles depuis le vide central.

— Justement, il y a eu une plaie énorme et les boyaux sectionnés ont laissé écouler leur contenu dans une fantastique hémorragie.

— Très jolie ta version des faits, mais il n'y a pas trace d'hémorragie. Sinon la vallée entière aurait été submergée.

— Mais non, les fluides se sont écoulés vers ton lac. Les artères, les veines se sont asséchées.

Aldina secouait la tête, dit que des fluides ne pouvaient circuler dans des boyaux forés à même le squelette, que la circulation de liquide avait autant besoin des spasmes des artères et de veines que de l'action d'une pompe puissante. Un cœur de dimension normale, à l'échelle de ce corps, n'aurait pu irriguer des milliers de kilomètres de canalisations. Ou alors ce cœur occupait le quart ou le tiers du volume total :

— Dans ce cas nous en trouverons des restes. Si les parasites n'ont pas tout bouffé, dit Duncan, comme s'il se moquait.

— Tu oublies les gémissements nocturnes.

— Un courant d'air.

— Non, la photosynthèse peut-être.

— Quoi, nous ne sommes pas en forêt ici.

— Avec la nuit plus de lumière donc plus de fabrication d'oxygène, selon le cycle des hydrates de carbone. Tu sais tout ça. Imagine des parasites qui survivaient dans le corps de l'animal.

— Mais le corps n'était pas éclairé tout de même.

— Alors pourquoi tous ces cristaux qui reflètent la lumière à l'infini, surtout dans le vide central.

Il vérifiait les données de ses sondes, mais les instruments ne pouvaient analyser en totalité les structures de cette armature inconnue. Cela ressemblait à des os mais n'en était pas vraiment. L'ensemble de cette structure était d'une résistance extraordinaire. Ils eurent une discussion au sujet de leur campement, la nuit suivante. Duncan aurait souhaité revenir dans la niche précédente mais Aldina préférait qu'ils aillent chercher leur matériel et s'enfoncent davantage dans ce réseau extraordinaire de tunnels et de boyaux. Leur nouvelle installation s'effectua dans un court boyau que le médiateur venait de sonder. Le fond était constitué par une substance osseuse très dure, ce qui donnait quelque crédit à la thèse d'Aldina. Les supposés parasites n'avaient pu aller plus loin et avaient dû abandonner ce cul-de-sac,

non sans laisser des marques profondes de leur acharnement.

Par la suite il sut la raison de cette nouvelle implantation. Aldina espérait ne pas entendre les gémissements de la nuit précédente. Ils s'étaient éloignés de deux kilomètres environ du ventre du Bulb.

CHAPITRE 18

Parce qu'il relevait des traces d'hydrates de carbone dans ses prélèvements, la théorie d'Aldina lui apparaissait moins farfelue. Il ne pouvait franchement affirmer que le Bulb avait besoin d'oxygène pour vivre, mais cet élément lui était nécessaire pour certaines fonctions, principales ou non, Lesquelles ? Il n'en savait rien. Il trouvait des glucides, des lipides et des molécules azotées.

Aldina, elle, se passionnait pour les rayures que l'on trouvait par milliers sur les parois et le sol des boyaux. Elle y voyait des traces de griffes ou de dents des fameux parasites. La veille ils n'avaient pu entrer en liaison avec leurs compagnons, mais au matin la communication fut possible. D'une voix qui manquait d'enthousiasme la responsable de l'expédition leur annonça que les hydravions se poseraient sur le fameux marécage, que des équipes établiraient des pontons pour rejoindre la terre, que de nombreux véhicules, des amphibies, des chenillettes, un gros matériel scientifique et pour commencer vingt techniciens dans toutes les disciplines scientifiques, débarqueraient. D'ores et déjà des commandos de l'armée venaient d'être parachutés sur le marécage pour baliser les zones d'amerrissage et entreprendre les premiers travaux.

— Nous levons donc le camp demain, annonça Milla Reno, et nous nous dirigerons par étapes vers le marécage. Nous allons nous éloigner du Bulb bien évidemment, mais plus tard avec les véhicules la distance sera insignifiante.

Le couple avait ensuite discuté de cette nouvelle pour essayer d'établir un calendrier de leur travail, avant l'intervention de toutes ces équipes.

— Je crains que Milla ne soit débordée, et que les travaux de recherches ne deviennent vite anarchiques et destructeurs pour le Bulb, disait Aldina.

— L'installation de la base aquatique va demander une bonne semaine et je suis certain que Milla va ralentir le zèle de tous ces gens-là. Parce qu'elle ne saura sérier les urgences et organiser les unités de recherches.

— Lantisque et Lascases ne vont quand même pas la laisser tomber ? s'indigna Aldina. Bon d'accord, ils ne sont plus tout jeunes et

cette créature de l'espace bouleverse leur credo scientifique. Même sur cette planète si différente de la Terre ils ont quand même pu poursuivre leurs travaux dans une sorte de classicisme dépassé.

— Lascases pourtant n'a pas nié la réalité de ces excréments trouvés dans l'espace, et qui prouvent l'existence d'animaux adaptés au vide absolu, songea Duncan.

— Les meilleurs de nous tous se trouvent là-haut, dans les vaisseaux. L'espace ne tolère pas la routine, exige une adaptation constante, un recyclage permanent, la plus grande des tolérances pour toutes les hypothèses. Sinon on peut en mourir. Là-haut pas de cours magistraux, pas de cérémonies fastidieuses et inutiles.

Peu après Duncan aperçut sur le sol une sorte de pointe qu'il prit pour un morceau d'os. L'objet l'étonna, car le boyau qu'ils suivaient était, avec les autres, dépourvu de scories ou de poussières comme si un aspirateur géant était passé par là. Il se pencha pour le ramasser, le lâcha aussitôt, le bout des doigts brûlé.

Aldina vida sur la brûlure le contenu d'une gourde d'eau, utilisa une base pour neutraliser la douleur.

— Parce que je crois que c'est de l'acide, se justifia-t-elle.

Tout en se laissant soigner Duncan examinait l'objet retombé sur le sol. Il ressemblait à un cône que l'on aurait tranché du sommet à la base en deux parties égales.

— On dirait une dent. Longue de quatre centimètres, d'un rayon de deux environ.

Aldina voulut la prendre avec une pince à échantillons mais le chrome de celle-ci fut rapidement rongé par l'acide inconnu. Elle dut laisser tomber l'objet une fois de plus.

— Tu es en train de rattacher cette trouvaille à tes parasites je suppose ?

Elle hocha la tête en guise de réponse, prit une petite boîte en matière plastique et réussit à y introduire le demi-cône.

— C'est une dent qui s'est brisée à la racine. La brisure n'est pas aussi nette qu'il y paraît et je peux apercevoir un canal qui conduit l'acide à la pointe. Il en restait suffisamment pour te brûler et attaquer ma pince.

Elle lui fit un léger pansement puis examina la trouvaille à la loupe. À l'aide d'une spatule en verre, elle la retournait sans arrêt.

— Le venin s'en écoule encore. Pour qu'il ait gardé son efficacité il faut croire que la créature qui a perdu cette dent se trouvait dans le

coin hier ou avant-hier.

— Du venin ou de l'acide ? demanda-t-il.

— Je dis venin parce que c'est une dent et qu'un être vivant l'a perdue, mais en fait c'est vraiment de l'acide genre vitriol.

— Et cette saleté a été perdue depuis peu ? Qu'était venu faire son propriétaire, dans une zone qui a été raclée à l'os et où il n'y a rien à bouffer ?

Il essayait de plaisanter mais éprouvait quelque angoisse, à la pensée que le porteur de telles dents pouvait se jeter sur eux au prochain détour du boyau.

— Nous devons continuer, murmura-t-il. Nous devons en apprendre le maximum sur le Bulb avant que toutes ces équipes ne le saccagent dans les meilleures intentions du monde.

CHAPITRE 19

Les quatre membres de la mission Milla Reno, ainsi la désignait-on dans les milieux présidentiels de Bermann-Cité, s'acheminaient lentement vers les marécages Daze-Mirror, un nom forgé par l'équipage qui les avait découverts. L'année de l'air n'utilisait que l'anglais malgré les recommandations de la présidence.

La petite équipe prenait son temps, en passait beaucoup en bavardages et commentaires, croyant que l'installation d'une base sur les marécages demanderait au moins une semaine. Mais le deuxième jour de leur lente pérégrination un énorme bruit les affola, leur laissa croire durant quelques secondes qu'un animal fabuleux se précipitait vers eux. Puis ils pensèrent à un avion volant à très basse altitude avant de voir enfin surgir, dans les hautes herbes de la savane, un amphibie mû par une turbine. Un engin militaire très puissant.

Ils s'étaient tous jetés à terre dans l'attente d'une attaque et se relevaient penauds, surtout le lieutenant Ginesto, alors que le chef d'état-major Ludwig Panz sautait à terre et avançait vers eux à grands pas, suivi par quatre soldats en armes. Tous portaient des tenues de combat.

— Bonjour à tous, cria le général Panz, lieutenant Ginesto au rapport.

Certain d'être sévèrement sanctionné le jeune officier s'avança, claqua des talons et résuma les dernières activités du groupe. Panz l'écoutait en regardant les trois autres, les deux professeurs et Milla Reno. Cette dernière s'avançait tout sourire, ayant pris le temps de s'arranger un peu pour paraître à son avantage.

— Si je comprends bien, lança le général lorsque Ginesto se tut, vous vivez sur les informations que vous envoient Aldina Pérou et Duncan Vernon. Les deux seuls qui en ont, pour oser pénétrer dans la bestiole. Si j'ose dire en ce qui concerne la spatonaute. Vous vous les roulez quoi !

— Général, intervint Milla rouge d'humiliation, je ne vous reconnais pas le droit... Je suis seule responsable...

— Non, vous n'êtes plus rien, sinon une déléguée de la présidence. J'ai les pleins pouvoirs pour assumer cette mission dont les développements deviennent d'une grande importance stratégique.

Désormais elle se déroulera sous la seule égide de l'armée et tous les renseignements deviennent top-secret. Si vous en doutez voici l'ordonnance signée par le président Kent.

C'est seulement alors que l'équipe de Milla aperçut le petit homme frêle qui approchait à pas menus. Il avait dû attendre qu'on installe une échelle pour descendre de l'amphibie. Il se nommait Dick Yllitch et dirigeait le programme spatial. Malgré son apparence chétive et son sourire charmant tout le monde le redoutait, aussi bien sur terre que dans l'espace. D'une volonté d'acier, d'une immense culture scientifique et connaissant parfaitement les problèmes de la navigation intersidérale, il soutenait depuis des années que l'avenir se trouvait dans les étoiles et non sur cette planète aux mystères dangereux. Tout le monde savait qu'il détestait Ophiuchus. Il annonçait depuis des années la fin de la civilisation terrienne si l'on s'obstinait à y vivre.

— Bonjour Milla, bonjour Lantisque et Lascases. Je vous croyais dans le ventre de cette créature au lieu de batifoler dans ces immenses étendues d'herbes. Je sais qu'on y trouve de belles fleurs mais je ne pense pas que la Fédération vous paye pour faire des bouquets.

Tout de suite son œil implacable avait repéré cette fleur rouge dont Lantisque avait enfilé la tige dans une boutonnière de sa chemise.

— Ludwig Panz vous a résumé la situation. Nous prenons les choses en main. Ce que vous appelez le Bulb est désormais considéré comme stratégique et couvert par le secret d'État et pas seulement militaire.

Lantisque, vexé par les sarcasmes du directeur du programme spatial, réagit sur un ton ironique.

— Un secret d'État ? Une charogne qui finira par pourrir sur pied. Dans un an il n'en restera pas grand-chose.

— Dernièrement vous vantiez au contraire la solidité de son armature, et nous avons écouté les rapports de Duncan Vernon et d'Aldina Pérou qui font un excellent travail. Tout ce qui devait se décomposer s'est dispersé en miasmes souvent dangereux, mais c'est terminé. Le couple Vernon-Pérou a repéré l'existence d'une énorme masse liquide, l'accumulation certaine de tous les liquides de ce corps gigantesque, mais désormais la puanteur n'existe presque plus. Nous sommes ici à une dizaine de kilomètres de ce cadavre et l'air embaume l'herbe fraîche et les fleurs.

— Si je deviens inutile ici, lança alors avec violence Milla, je demande mon rapatriement immédiat.

— Désolé, fit le général, la présence d'un membre du Conseil

fédéral est prévue lorsque la loi militaire couvre la vie d'un territoire. Il faut un civil politique pour surveiller le comportement de l'armée.

— Nous avons besoin de tout le monde, ajouta Yllitch, mais à la condition que l'on oublie pour quelque temps les rigidités qui encombrant notre recherche scientifique.

Il agita sa petite main osseuse vers sa droite :

— Ce qui gît à quelques kilomètres de nous mérite plus d'imagination, d'observations attentives que de théories et de références à des phénomènes connus. Le Bulb c'est l'inconnu, c'est l'avenir, que vous en acceptiez l'idée ou non. Lantisque vous êtes un grand savant, un éminent géologue lorsque vous daignez oublier les honneurs qui vous ont souvent salué.

— Heureux que vous rappeliez que je suis géologue. Je n'ai plus rien à voir avec cette créature qui ne peut intéresser que les biologistes, les virologues, les histologues sans parler des éthologues et des biochimistes.

— Vous oubliez les biogéographes, ce que vous êtes en partie puisque vous avez étendu le domaine de vos recherches à certaines espèces indigènes d'Ophiuchus, dont le biotope dégrade souvent la nature de cette planète. Je vous ferai, Lascases, les mêmes remarques, même si vous adoptez des attitudes plus discrètes faisant mine de ne pas rechercher la gloire. Vous êtes le plus grand spécialiste en physique analytique et un connaisseur des fluides, de tous les fluides. Je préfère vous parler tout de suite avec cynisme pour que par la suite nous n'y revenions pas. J'ai besoin de vous deux. Je viens ici avec des équipes de jeunes savants, de bons techniciens mais vos observations seront toujours appréciées car elles seront d'un haut niveau.

Il penchait la tête d'un petit air engageant, mais aucun des apostrophés ne répondit à son invite, peu enclins à oublier ce qu'il venait de dire et à s'engager dans une collaboration amicale. Il les avait cueillis à froid et s'ils estimaient, dans leur for intérieur, qu'ils avaient saboté en partie cette mission, leur amour-propre les raidissait toujours.

Milla, son humiliation digérée, s'approchait du général pour lire l'ordonnance du Conseil fédéral, murmurait qu'elle était prête à tenir son rôle d'observateur politique.

— Parfait, dit Ludwig Panz, embarquez dans cet engin avec armes et bagages.

Les soldats se chargèrent des sacs et ils se retrouvèrent bientôt sur cette plate-forme étrange dont la turbine se mit à mugir, effrayant des oiseaux tapis dans la savane et qui s'envolèrent en nuages compacts.

Ils aperçurent aussi de ces grosses oies qu'on appelait improprement grives. Les hautes herbes se striaient de grands sillons, révélant la fuite d'animaux sauvages, certainement des nasions.

— Mais, hurla Milla, ce n'est pas la direction des marécages. Nous pensions aller jusqu'à Daze-Mirror.

— Nous nous installons en face du Bulb. Les engins de chantiers y établissent une plate-forme, cria le général dans son oreille. Il ne faut pas perdre du temps. Une autre équipe aménage cette base de repli que sont les marécages. Tout le trafic se fera par cette étendue d'eau, mais nous construisons une route directe jusqu'au Bulb. À propos, félicitations pour cette appellation. Les photographies aériennes justifient ce nom. L'animal ressemble à un gros oignon renflé.

CHAPITRE 20

— En dépit de leur apparence et sous toutes réserves je pense qu'il s'agit de plantes de catégorie C4, car elles ressemblent aux mêmes plantes d'Ophiuchus. Chacune de leurs molécules dispose de quatre atomes de carbone. Ce type de végétation a un rendement photosynthétique supérieur car il fonctionne dans une lumière vive et une température élevée, par exemple le maïs ou la canne à sucre. Pour assimiler un gramme de carbone ces plantes n'ont besoin que de cinquante à cent litres d'eau, les autres plus de cent cinquante.

— Mais, protesta Duncan, la lumière et la chaleur élevée existaient-elles dans cet organisme ?

Ce matin-là ils avaient emprunté un boyau qui, pensaient-ils, rejoignait le ventre du Bulb, cette caverne immense qui en formait le centre, lorsqu'ils étaient tombés sur cette flore en pleine décomposition.

Le premier, Duncan flaira une odeur de légumes pourris.

— On se croirait dans la poubelle d'un supermarché, avait-il dit.

Sans répondre Aldina avait pressé le pas et ils venaient de découvrir l'immense étendue de cette flore. Ne restaient que quelques tiges mollasses, le reste réduit en une boue noirâtre, une gelée infecte. Mais Aldina put y prélever des échantillons et venait de les analyser.

— Pour la lumière il s'agit de bioluminescence. Ne m'as-tu pas dit que dans la forêt des Anges certains animaux produisaient des lumières assez vives ?

— Oui, de gros insectes et aussi un petit animal fouisseur qui éclaire ainsi ses galeries, mais c'est surtout un signal sexuel chez les femelles.

— Cette luminescence est provoquée par l'oxydation d'une substance, la luciférine, grâce à une enzyme.

— Qui dit oxydation dit oxygène.

— Qui dit oxygène dit photosynthèse. Le cycle est total. Tous ces cristaux qui recouvrent les parois du ventre et celles de certains boyaux comme celui-ci produisent de la lumière, et les plantes ainsi éclairées vivement avec production de chaleur donnent de l'oxygène. Pour que le cycle soit complet il faut aussi une période régulière

d'obscurité, afin que la synthèse ait vraiment lieu. Dans la phase lumineuse l'oxygène libéré vient surtout de l'eau décomposée.

Elle pataugeait dans cette boue fétide sans même s'en préoccuper, à la recherche d'il ne savait quoi. Lui restait sur la partie sèche du boyau. Il finit par remarquer que cette bouillasse s'évacuait dans le fond, très lentement, toujours selon la pente sud-est nord-ouest du cadavre.

— Elles sont là ! cria Aldina.

— Qui ça elles ?

— Les conduites d'eau. De la grosseur de mon bras mais nombreuses.

Non seulement elle enfonçait dans cette fange due à la décomposition de ces plantes inconnues, mais le sol où elles poussaient était meuble sur au moins cinquante centimètres, et Aldina avait de plus en plus de mal à arracher ses bottes à son emprise.

— Rapproche-toi de la droite, cria-t-il, sinon tu ne t'en sortiras pas.

Ce fut très long et il dut lui aussi se risquer dans cette boue pour l'aider. Il aperçut les conduites, plusieurs dizaines qui alimentaient ces cultures.

— Pourrait-on parler de flore intestinale ? demanda-t-il, craignant de se faire moquer de lui.

— Sauf que la nôtre se dispense de lumière et a une autre fonction. Elle est faite de colibacilles et de levures. Mais en ce qui concerne le Bulb il a besoin de ces plantes pour son oxygène. C'est assez extraordinaire et vois-tu pour réguler, pour faire fonctionner tout ce système, il faut une intelligence supérieure. Le Bulb n'appartient pas à ces animaux primitifs que nous connaissons ou à ces organismes qui flirtent aussi bien avec le minéral que le vivant, genre corail ou éponge que l'on trouvait sur Terre. Ici sur Ophiuchus l'exploration des océans étant quasiment nulle, on ne sait rien de sa faune ni de sa flore.

— Le Bulb était supérieurement intelligent ?

— Un organisme aussi sophistiqué rend nécessaire un cerveau très développé. Il n'y a pas que l'instinct ou la mécanique biologique. Un tel être doit garantir sa sécurité, éviter les zones où il pourrait se fourvoyer et mettre son organisme en péril. Il doit chercher sa nourriture surtout.

— Il posséderait donc un cerveau aussi important que celui de nos mammifères ?

— Beaucoup plus encore. Ce qui doit différer c'est la forme. Il peut

être constitué d'une chaîne de ganglions reliés au système nerveux.

— Où sont les nerfs ? Nous avons les conduites d'eau déjà mais les nerfs ?

— Ils ont pu se décomposer je suppose... Ce que tu appelles les conduites sont peut-être des veines comme les nôtres. Elles doivent fournir en eau cette flore et aussi certains organes. Cette eau est riche en éléments nutritifs mais repart ensuite avec des déchets, des scories dont elle se débarrassera dans un filtre.

— Il y aurait aussi des reins, un cœur.

— Je n'en sais rien.

Elle s'assit à même le sol pour nettoyer ses bottes avec des mouchoirs jetables.

— Nous pensions retourner vers le ventre, dit-il, mais cette zone de culture n'y conduit certainement pas. Tant que nous ne découvrirons pas l'émetteur d'ultra-sons mieux vaudra d'ailleurs éviter la grande caverne.

Le signal des communications se fit entendre avec une certaine faiblesse. Il porta l'appareil à son oreille, mais la voix qui s'exprimait était lointaine et pratiquement inaudible. Et ce n'était pas celle de Milla Reno ni des autres membres de l'expédition. Aldina avait aussi ouvert son appareil, mais secouait la tête pour montrer qu'elle ne comprenait rien à ce qu'on leur disait. Duncan parla à son tour, expliqua que la communication était si mauvaise qu'ils n'avaient rien pu saisir de ce qu'on leur transmettait.

— Je crois que j'ai reconnu la voix, dit-il un peu plus tard. Je cherche depuis un moment la personne qu'elle me rappelait et je pense avoir trouvé. Ludwig Panz, le général chef d'état-major.

Aldina fit la grimace, releva la tête de sur son microscope portatif :

— Il aurait été chargé de diriger les nouvelles équipes scientifiques ? Voilà qui ne me plaît guère. Ce type-là est fou de pouvoir, et s'il pouvait en toute impunité organiser un coup d'État il le ferait, mais peu d'officiers et de soldats le suivraient. Il a déclaré souvent qu'Ophiuchus IV était une terre hostile, qu'il fallait la considérer comme l'ennemi principal et partir en guerre contre elle. C'est-à-dire contre tous ces marginaux qui fuient l'autorité pour vivre librement. Panz ne le supporte pas.

Duncan rencontrait souvent le chef d'état-major et partageait le jugement de sa compagne sur l'homme. Ce qui l'intriguait le plus était le président Kent, qui malgré ses faiblesses restait un véritable démocrate. Pourquoi avait-il désigné Panz pour diriger les nouvelles

équipes de recherches scientifiques ?

— A-t-il voulu l'éloigner de Bermann-Cité, lui confier une mission si délicate qu'elle pourrait en cas d'échec nuire à sa réputation ? Mais, continua Aldina, ce sont des supputations car nous n'avons pu comprendre un seul mot de son appel.

Duncan préférait garder pour lui ses soupçons. Panz n'aurait jamais accepté d'être en quelque sorte écarté de la capitale s'il n'avait pris conscience de l'importance du Bulb à tous les points de vue. Un simple colonel aurait pu diriger l'intendance et la logistique de ce déploiement scientifique. Un chef d'état-major aussi redoutable ne se serait jamais lancé dans une aventure douteuse.

CHAPITRE 21

Dans la forêt des Anges existaient des rongeurs de cette taille, soixante centimètres de long, courts sur pattes au-point que l'on pouvait penser qu'ils rampaient. Les premiers bûcherons les avaient appelés taupins au début du premier siècle. L'animal immobile, dans le boyau était comme momifié, ne dégageait aucune odeur, mais lorsque du pied Duncan le retourna Aldin sursauta et recula. Exactement sous la grosse tête reliée au corps sans la moindre esquisse de cou, les terribles dents au vitriol s'alignaient en un demi-cercle effrayant. Il semblait que la bête n'était, une fois sur le ventre, qu'une herse aux dents agressives.

— Voilà notre parasite, murmura Duncan. Il ne s'est pas décomposé. Sa peau est si plissée qu'on dirait une fourrure mais en réalité ce sont des rides nombreuses qui donnent cette apparence, ce relief.

— Tu es sûr qu'il est mort ?

Duncan hésita à renouveler son geste du bout du pied. Avec une dentition pareille le parasite aurait perforé à peu près n'importe quelle matière. Il le poussa par l'arrière mais il n'y eut aucune réaction suspecte. Néanmoins, avant de s'accroupir le médiateur prit son couteau de forestier, prêt à frapper.

Si le dos et les flancs de l'animal étaient plissés, le ventre, dissimulé en partie par la formidable mâchoire, était nu et boursoufflé en quatre ou cinq endroits...

— Je crois, murmura Aldina, je crois que c'est une femelle.

— Ce sont peut-être les gaz de la putréfaction qui le gonflent ainsi.

Il hésitait malgré tout puis, fermant les yeux, il planta sa lame dans l'animal. Lorsqu'il regarda, cinq petites balles fripées venaient de rouler hors de la longue ouverture. Toutes reliées par un cordon verdâtre. Ce fut Aldina qui avec une paire de ciseaux ouvrit l'une d'elles. Apparut un bébé parasite déjà armé d'une mâchoire solide. On ne voyait qu'elle d'ailleurs. Ils frissonnèrent.

— Il est possible qu'une bande de ces animaux-là soit encore en vie. Souviens-toi des gémissements la première nuit. Lorsque le Bulb est entré en agonie la production d'oxygène a dû se ralentir et l'air extérieur, notre air, ne pénétrait pas encore dans le corps du Bulb. La

flore et les parasites se sont asphyxiés lentement, mais les plus résistants ont peut-être repris vie avec la pénétration de l'oxygène extérieur. Il ne faudrait pas qu'ils se répandent sur la planète et y prolifèrent. Tu as vu, comme moi, les dégâts qu'ils peuvent provoquer.

Ils abandonnèrent le cadavre, suivirent ce boyau, longèrent d'autres étendues de flore intestinale, et puis soudain furent inondés de lumière, prirent peur avant de réaliser que la bioluminescence fonctionnait dans cette partie-là, certainement régénérée par l'oxygène venu de l'extérieur.

Lorsqu'ils marquèrent une pause, Duncan essaya d'entrer en contact avec le reste de l'équipe et fut surpris d'entendre la voix de Milla Reno.

— Oh ! Comme je suis heureuse... C'est le général Panz qui sera également satisfait... Le président l'a chargé de diriger cet immense chantier de recherches... Je vous le passe.

Aldina se mit alors à l'écoute, elle aussi. Le chef d'état-major essayait d'adoucir sa voix mais celle-ci restait rude, prête à lancer des ordres. Il dit que toute la zone au centre de laquelle se trouvait le Bulb était désormais considérée comme stratégique et confiée à l'administration militaire. Elle s'étendait sur un rectangle de deux cents kilomètres sur trente, soit six mille kilomètres carrés. Tout une brigade allait prendre position pour empêcher les curieux, les journalistes et les aventuriers en quête de butin d'y pénétrer. Il termina en leur disant que Dick Yllitch voulait leur parler.

— Mon patron, dit Aldina. Quand j'ai accepté la mission il était dans l'espace et m'a encouragée à partir. Que fait-il dans le coin ?

Duncan relevait, dans son exclamation, une méfiance profonde et il savait que le patron du programme spatial exhortait depuis toujours à l'abandon d'Ophiuchus IV, et proposait de créer de vastes stations orbitales autour de la planète Terre, plongée dans une glaciation totale. Sa théorie était qu'un jour, peut-être lointain mais mathématiquement inéluctable, les colons pourraient revenir dans leur monde d'origine.

— Duncan Vernon ? Je vous salue et vous félicite ainsi qu'Aldina Pérou. J'ai eu l'enregistrement de toutes vos communications, j'ai lu vos rapports que Milla a transcrits et je ne peux que vous encourager à poursuivre. Bien entendu nous disposons d'un important matériel et d'équipes de haut niveau, mais je partage vos inquiétudes sur l'invasion d'un trop grand nombre de personnes dans le corps de cet animal extraordinaire. Je me propose de vous rejoindre à bord d'un véhicule, en un point de rendez-vous que vous me fixerez. Mais auparavant il faudra arrêter l'émission de ces ultra-sons. Nous sommes

en train d'en calculer les coordonnées pour que vous puissiez intervenir. Mais je vous le répète, sans vous rien n'aurait été possible et je souhaite que vous poursuiviez avec nous votre collaboration à ce projet.

— Quel projet ? demanda Duncan.

— Nous en reparlerons.

Et la communication fut interrompue.

CHAPITRE 22

Dans ce boyau étroit de moins d'un mètre de diamètre, ce faisceau de tiges ressemblait plus à une botte de paille qu'à un ensemble de terminaisons nerveuses.

— Les parasites ont mis à nu cette gaine pensant trouver de quoi manger, mais le flux nerveux a dû les décourager, disait Aldina, qui en avait mesuré la longueur avec son multimètre électronique. Le rayon laser lui donnait cette mesure mais aussi le cheminement de la gaine dans les premiers cent mètres de l'organisme.

— Ces nerfs sont composés de chitine, comme celle des animaux articulés, importés de la Terre au début de la colonisation. Ne va pas en conclure que le Bulb était un crustacé, surtout avec cette stupide appellation de telson, donnée à la partie tranchée par le crocodile de l'espace. De même le parasite aux dents vitriolées n'est pas un mammifère. Les petits naissent dans un œuf, restent reliés à un cordon nourricier certainement longtemps après leur naissance.

Elle essaya de retrouver si un courant induit persistait dans ces terminaisons nerveuses, obtint quelques milli-ohms.

— Si nous rampons là-dedans nous avons quelque chance de retrouver ce que nous appelons des neurones, mais qui se présenteront certainement de façon différente. Il y aura des connexions. L'important c'est de débrancher l'émetteur d'ultra-sons.

Duncan resta silencieux et elle comprit ses réticences :

— Tu voudrais retarder le moment de l'invasion du Bulb par ces équipes scientifiques ? Tu as entendu, Yllitch lui aussi s'en méfie et il aura l'autorité nécessaire pour limiter les dégâts.

— Je n'aime pas Yllitch que je mets au niveau de Ludwig Panz.

— Tu exagères, s'énerva-t-elle. Yllitch ne cherche pas à comploter comme le général.

— C'est un fanatique qui ne rêve que de l'espace.

— Non, il veut que nous retournions vers la Terre, que nous attendions dans des satellites la fin de cette période glaciaire. C'est sa seule idéologie. Tu sais très bien que nous sommes en pleine régression sur Ophiuchus et que la société établie au départ, corrompue par celle des réfugiés de tout poil, n'a plus que quelques

années à vivre. Les gens fuient l'autorité, les impôts, les contraintes mais que deviennent-ils ? Des primitifs qui vont recommencer l'aventure terrestre avec une préhistoire, une antiquité, un moyen-âge etc. Je suis d'accord avec Yllitch, pour vivre ailleurs une existence communautaire acceptée sans violences et sans excès.

— Une société élitiste ? Bon, arrêtons la bagarre. Tu veux ramper là-dedans ? Et si tes pseudo-neurones étaient encore chargés de courant ? Ce système n'est pas mort avec le reste.

— La chitine est plus résistante. C'est une excellente matière dont on devrait essayer de trouver la synthèse chimique. Si tu ne me suis pas tant pis, moi je vais aller voir. Nous ne trouverons pas d'autre gaine nerveuse ainsi mise à nu.

— On laisse le matériel ici, exposé à tous les risques ?

Il ne l'aurait pas laissée partir seule et ils commencèrent de ramper, n'eurent au début aucune difficulté réelle avant de découvrir une sorte d'énorme poire translucide, veinée de bleu et de rose.

— Un ganglion nerveux, expliqua Aldina, braquant sa lampe sur cette masse haute d'un mètre et d'un diamètre de quatre-vingts dans le haut du renflement. Il est bourré de neurones, de filets nerveux.

— Nous ne pouvons pas le contourner.

Le détecteur indiqua une charge de plusieurs ampères qui les rendit extrêmement prudents. L'organe servait aussi de condensateur d'influx nerveux c'est-à-dire d'électricité.

— Il est encore sous tension.

Se collant à la paroi Duncan parvint à se redresser, lorgna vers les torsades de fibres qui arrivaient de plusieurs gaines pour se brancher à ce ganglion. Au-delà il n'existait aucune possibilité de continuer leur exploration.

— Et toutes les gaines resteront certainement inaccessibles. Les parasites ne les ont pas toutes mises à nu, enragea Aldina.

Ils retournèrent vers leur point de départ, reprirent les sacs pour suivre ce boyau creusé par les parasites ridés.

— Même en l'absence de courant nous n'aurions pu pénétrer dans les autres gaines, disait Duncan, il n'y a rien à regretter. Cet influx nerveux n'est pas comparable au nôtre ou à celui des animaux, c'est vraiment de l'électricité ? Mais comment est-elle produite ?

— Par réaction physico-chimique ou électrolyse inversée.

Déçue de ne pouvoir étudier le système nerveux pour le moment, elle alla devant, passa un coude à angle droit et revint précipitamment

vers Duncan :

— Il y a quelqu'un... Revêtu d'une cuirasse rouge. Plaqué contre la paroi de droite.

Elle s'accroupit, la tête entre ses mains :

— J'ai dû avoir une hallucination. Les cristaux diffusent si peu de lumière que j'ai dû me tromper.

Duncan glissa jusqu'à l'arête de l'angle droit, regarda. Elle n'avait pas eu d'hallucinations. Une armure rouge aux bras écartés était comme encastrée dans la paroi osseuse.

CHAPITRE 23

L'armure rouge paraissait solidaire de la paroi. Duncan l'observait à la jumelle malgré la courte distance. Elle était constituée de cylindres aplatis, articulés, du moins à hauteur des membres supérieurs qu'il avait de la peine à qualifier de bras. Vers le haut, la carapace, ce mot lui venait instinctivement aux lèvres, la carapace se terminait par un dôme sans étranglement formant un cou. Sur toute la longueur cet exosquelette était partagé par une rainure noire.

— Les jambes, les pattes, où sont-elles ? murmura Aldina, qui tout contre son dos passait sa tête sous son bras.

— Je n'en vois pas. La carapace se termine par une sorte de tablier qui enveloppe le bas du corps. Je crois que je vais approcher maintenant.

Elle noua ses bras autour de son torse, instinctivement, le libéra avec un petit rire honteux.

— Tu as l'arme du lieutenant ?

Il n'y avait même pas songé. Elle se trouvait au fond d'un des sacs, difficile à atteindre. Sur lui il ne portait que son large couteau de forestier, machette en réduction. Mais il était très habile pour la faire tourner, aurait pu trancher d'un seul coup une branche moyenne. Il glissa vers l'armure, s'immobilisa.

— Elle nous tourne le dos, s'accroche à la paroi je suppose.

Un insecte plutôt qu'un crustacé, pensa-t-il, car ce tablier ressemblait au dernier segment du corps d'un insecte, le métathorax, mais cette créature ne possédait que deux segments. Si existaient une tête, des organes de vue, une bouche, tout cela était face au mur et recouvert par le manteau en chitine épaisse qui formait même une sorte de capuche.

De la pointe de son couteau tendu à bout de bras, ainsi il gardait une distance d'un mètre trente avec l'animal, il essaya de glisser la lame entre les deux segments, celui du haut recouvrant en partie le second. Il s'était accroupi pour ce faire. Il n'y eut aucune réaction et il poussa sa lame plus loin. Le soupir qui s'échappa alors de cet être le dressa sur ses pieds, prêt à fuir, mais ce n'était que la libération d'un gaz de décomposition, un jet chargé de poussières de matière corrompue.

— Ça pue, fit Aldina, qui restait à l'abri de l'arête de la paroi. Ces particules sont sèches, calcinées.

— Cette chose est morte. Elle s'est collée à la paroi avec ses pattes, et une partie de son abdomen.

La carapace plaquait trop étroitement pour qu'il puisse en distinguer le devant. De sa lame il essaya de la séparer de la paroi mais n'y parvenait pas. Il se rapprocha et son silence finit par agacer sa compagne.

— Alors, que vois-tu ?

— Il s'est produit une chose assez bizarre. Cet animal, pour l'instant n'allons pas au-delà pour désigner cet être, cet animal s'est en quelque sorte amalgamé à la paroi qui a elle-même fondu. Ses pattes, son thorax, son abdomen disparaissent à l'intérieur. Je ne sais si cette ossature est devenue assez molle pour qu'il s'y insère ou si la température de cette créature a été portée au rouge, mais le résultat est une fusion parfaite de ces deux corps.

— Un insecte ne peut produire de la chaleur.

Elle finit par le rejoindre, gardant ses distances malgré tout. Ses réactions de femme peureuse le surprenaient. Comment pouvait-elle naviguer dans l'espace, affronter des événements et des phénomènes extrêmement dangereux ? Il pensait que son esprit méthodique la plaçait parfois au rang des professeurs Lascases et Lantisque, face à l'invraisemblable, à l'irrationnel. Eux refusaient l'étrange, elle était prise de panique devant l'irréel.

Il pesait sur son grand couteau, avait l'impression qu'il écartait la carapace du mur. Il envoyait le rayon de sa lampe dans le faible interstice mais ne distinguait encore rien. Le boyau recevait une lueur de cristaux lointains. Lorsque la luciférine en serait épuisée leur luminescence disparaîtrait.

— C'est un cafard géant, fit soudain Aldina écœurée. Semblable aux nôtres. Les premiers voyages entre la Terre et cette planète en ont déversé quelques-uns, comme les rats et bien d'autres espèces, et toutes ces saletés ont proliféré.

— Eh bien nous écrivons les aventures du Cafard de l'Espace.

— Il doit y avoir d'autres nuisibles, comme ces rongeurs aux dents remplies de vitriol.

— Pourrais-tu faire levier de l'autre côté avec n'importe quoi ?

— Je n'en aurai jamais le courage, dit-elle. Tout ce que je peux te dire c'est que ce tégument est surtout composé de chitine. En fait c'est une matière proche de la cellulose mais combinée avec un groupe

méthylaminé. On devrait y trouver du monoxyde de carbone.

Il y eut un craquement et Duncan en connut la raison. Une partie du thorax ou plus certainement un membre, une patte s'était cassée net lorsqu'il avait écarté trop fortement le corps de la paroi.

— Et les deux pattes en croix, les deux bras, tu n'essayes pas de les détacher ?

L'Un d'eux était juste au-dessus de la tête de Duncan et, levant les yeux, il découvrit qu'il avait échappé à la fusion thermique et se détachait de la paroi.

— Ce ne sont pas des bras, dit-il, examinant les différents segments qui paraissaient s'emboîter les uns dans les autres, mais des antennes télescopiques. Repliées elles n'auraient pas plus de trente centimètres de long.

— Je déteste cette bestiole, fit-elle avec dégoût, je suis une spatiologue et une spatonaute qui adore les astéroïdes, les vents cosmiques, et toutes ces choses qu'on peut étudier calmement, alors que ce cafard monstrueux me donne envie de vomir. Je préférerais supporter le mal de l'espace, une tempête de plasma même si je dois être très mal, que de regarder ça.

La créature se détacha un peu plus avec un nouveau craquement qui désola Duncan. Il craignait de la récupérer en plusieurs morceaux et non entière.

— Comment le Bulb que je t'ai décrit comme un être intelligent a-t-il pu supporter d'être envahi par de pareilles horreurs, disait-elle. On ne va quand même pas passer la journée à essayer de la détacher de la paroi, si ?

— Il faut savoir ce qu'il en est. Imagine qu'il en reste de bien vivantes ? Comment les aborderons-nous si elles se montrent agressives ?

— Je n'oserai jamais raconter ça à mes confrères. Ils ont déjà du mal à accepter l'image du Bulb, mais qu'un cafard géant ait fait son nid dans ce corps immense n'améliorera pas leur prévention contre tout ce qui peut venir de l'espace.

Pourtant elle réagit et commença d'utiliser ses instruments. Elle analysa l'air ambiant qui continuait d'empester la décomposition, pensa que du méthylamine avait dû se répandre, un gaz qui empestait le poisson pourri, ce qui était le cas.

— La paroi osseuse a subi une température élevée. L'osséine ou ce qui s'en rapproche a brûlé, produisant du noir animal.

Avec une spatule elle prélevait des particules proches du cafard

géant.

— Il y a aussi de la gélatine, une sorte de colle. Tout ça provient de l'ossature du Bulb et non de cette carapace.

Elle s'écarta, prit du champ pour photographier le cadavre rouge.

— Je regrette que ce ne soit pas véritablement une armure, avec à l'intérieur le cadavre d'un beau chevalier d'autrefois, à la place d'un horrible cafard.

Duncan l'écoutait distraitemment, car ce qu'il apercevait expliquait enfin cet amalgame étroit entre le squelette du Bulb et la créature, suite à une énorme élévation de la température.

— Je crois que j'ai trouvé, dit-il.

Tout le côté droit du cafard était détaché de la paroi alors que le reste du corps y adhéraient encore fortement.

— Il s'est électrocuté.

— Allons donc !

— Il y a là ce que tu appelles un ganglion nerveux mais que moi j'apparente à un transformateur de haute tension. Les fibres sont beaucoup plus grosses que celles que nous avons vues précédemment. Il y a eu un court-circuit fantastique. La chitine a fondu en même temps que l'osséine et le résultat fut l'inclusion de notre copain dans la paroi.

Elle voulut voir et se rendit compte que Duncan avait raison. Malgré les dégâts que présentait cet énorme ganglion elle espérait, une fois la carapace de l'animal détachée, pouvoir en tirer des observations passionnantes. Ce ganglion ou transformateur était à leur portée et ils pourraient séjourner là le temps nécessaire. Seul l'éclairage devenait crépusculaire mais ils disposaient de bonnes lampes.

— Je crains que les antennes ne se cassent lorsque la masse entière basculera.

Il attaqua le côté gauche de l'animal et son travail fut plus facile.

— Écarte-toi, conseilla-t-il à la spatiologue, il va se retrouver au sol brusquement.

Une dernière patte dut céder car effectivement la lourde masse tomba en arrière. C'était un être volumineux, haut d'un mètre soixante environ, d'un diamètre considérable, peut-être un mètre. Mais lorsqu'il aperçut la seule patte restée intacte et encore solidaire du corps, il n'en crut pas ses yeux.

Aldina contournait le cadavre en collant à la cloison d'en face, ne

songeant qu'à aller examiner le ganglion nerveux. Au passage elle jeta un rapide coup d'œil à cette saleté renversée sur son dos, porta une main à ses lèvres pour étouffer un cri.

— Duncan !

— J'ai vu, fit-il, gagné par une forte émotion.

— Dis-moi que ce n'est pas une main. Plutôt une pince ?

— Une main en forme de pince, lança-t-il, furieux de l'obstination d'Aldina à nier la réalité.

— Allons donc, une pince !

— Carbonisée, mais c'est une main avec peut-être seulement trois doigts, mais possible que les deux autres se soient détachés. Nous devrions les retrouver dans le tas de suie au pied du transformateur.

— Du ganglion.

Il haussa les épaules, se pencha et suivit des yeux ce membre brûlé qui se composait d'un tégument solide comme une branche morte. Il s'articulait un peu plus haut à un autre segment beaucoup plus gros, plus court, encastré dans le haut du prothorax.

— Il y a d'autres pattes, Duncan, accrochées aux terminaisons nerveuses du ganglion. Tout ça est charbonneux, boursoufflé mais on peut encore en discerner la forme.

Il y avait trois autres membres en forme de bras terminés par des mains. Cet être marchait-il sur les mains ? Il sourit vaguement. Préféra ne pas émettre cette hypothèse. Aldina, dans l'état où elle se trouvait, n'apprécierait pas. D'ailleurs elle entra dans une rage incontrôlable, accusa l'animal de l'empêcher d'examiner ce ganglion, de l'avoir détruit avec son sale corps.

— Il reste de la suie, du charbon, des pattes dégoûtantes et la nausée m'empêche de faire des examens sérieux.

— Méfie-toi, dit-il, redoutant que dans son emportement elle ne s'électrocute. Il doit rester du courant.

Le haut du cafard était recouvert d'une épaisse couche de suie grasse et il commença de la racler avec son couteau. Plus calme Aldina effectuait ses premiers sondages. Elle aussi supposait que certains de ces gros câbles pouvaient être sous tension.

Lorsqu'il eut ôté le plus gros de cette matière noire un peu pâteuse, il prit des mouchoirs de papier pour un nettoyage plus délicat.

Aldina découvrit que six câbles au diamètre équivalant à deux de ses doigts étaient encore alimentés en influx nerveux ou en électricité, et elle releva une intensité de trente à soixante ampères et le voltage

restait assez élevé. Elle s'affairait, essayait de comprendre l'utilité de cet énorme ganglion, et surtout comment l'espèce de cafard derrière elle, avait réussi à y accéder. Ce qui laissait supposer que certains de ces centres nerveux n'étaient protégés que par une couche peu épaisse d'os, lui laissant espérer d'autres découvertes faciles. On ne pouvait parler cependant de cartilage, même si la plaque protectrice de cette cavité était fragile. Elle commença de l'expliquer à Duncan, puis vexée qu'il ne réponde même pas d'un grognement, elle se retourna. Il se trouvait à quatre pattes au-dessus de l'animal, paraissait fasciné par le haut du premier segment.

— Que fais-tu ainsi ?

Il ne répondait toujours pas et elle pressentit que ce qu'il était en train de fixer allait lui causer un choc insupportable. Elle se tourna vers le ganglion puis se trouva stupidement enfantine. Il finirait par la juger ainsi si elle ne parvenait pas à surmonter ses appréhensions et ses écœurements.

Elle se mit à genoux sur le côté de l'animal et vit cette sorte de hublot, qui formait un demi-cylindre tout en haut du prothorax puisqu'il n'y avait pas de tête.

Grands ouverts, d'une couleur plus proche du vert que du bleu, avec de légers points rouges, ces yeux allongés en amande fixaient le néant.

CHAPITRE 24

Elle finit par aller dormir, au-delà du coude que formait le boyau, ne voulant ni voir ni entendre Duncan aux prises avec cette carapace. Elle n'avait pas terminé les analyses de ce centre nerveux important, enrageait de ne pouvoir vraiment identifier la nature de cet influx nerveux, même s'il était proche d'un courant électrique avec cependant des variations bizarres. Évidemment la source de cette énergie agonisait, mais irriguait encore les fibres plusieurs semaines après la mort du Bulb. Elle n'avait trouvé rien qui ressemblât de près ou de loin à un neurone.

Duncan, voyant qu'il ne pouvait ouvrir ce hublot à demi cylindrique, en fait il était plutôt légèrement sphérique, avait renoncé mais ne parvenait pas à imaginer que cet être, dont les beaux yeux verts fixaient le néant de la mort, pût appartenir au genre insecte. Il cherchait l'ouverture de ce qu'il s'obstinait à considérer comme une armure, voire une sorte de scaphandre. Il ne cessait de se pencher sur ce regard étrange, proche de celui d'une femme très belle. Il avait beau inspecter les anneaux abdominaux, il ne trouvait aucun système d'ouverture. Il lui devenait insupportable de penser qu'il ne s'agissait que d'un cafard géant avec un regard de déesse.

Avec de grandes précautions, comme si cette créature vivait encore, il la tourna sur le côté. Elle était lourde, dans les soixante-dix kilos et ses brûlures profondes arrachaient des plaques calcinées de chitine, laissant apparaître une sous-couche de la même matière, d'un blanc rosé. Avant de se coucher, certainement agacée par son obstination, Aldina lui avait lancé :

— On dirait un cafard, mais je penche aussi pour le genre écrevisse à cause de cette couleur rouge. On ne trouve pas d'écrevisses sur *Ophiuchus*, mais d'après ce que j'en sais elles viraient au rouge quand on les faisait cuire.

Là où le hublot protecteur se soudait à la carapace il avait découvert des grilles de fentes imperceptibles. Certainement des ouïes mais ce n'était pas un être aquatique.

Il finit par le faire basculer sur le ventre, s'intéressa au tablier caudal que surmontait le tégument du premier segment, à cette ligne dorsale de partage de l'exosquelette. Lorsque Aldina se réveilla les cristaux lointains ne diffusaient plus que de pâles lueurs qui

n'atteignaient pas cette partie du boyau. Elle alluma sa lampe, vit qu'il était quatre heures et que Duncan n'était pas dans son sac de couchage. Elle l'appela à voix basse mais il ne répondit pas. Elle se leva, enfila sa combinaison, s'approcha de l'arête osseuse derrière laquelle son ami aurait dû être en train d'examiner l'animal, mais elle n'entendait rien. Il n'y avait pas non plus de lumière et elle braqua sa lampe sur la carapace. Appuyé contre la paroi Duncan donnait, épuisé par ces heures nocturnes d'examen. Elle fut émue par son visage tiré par la fatigue, par le pli amer de sa bouche. Elle s'assit à côté de lui, passa sa main derrière sa nuque pour l'attirer vers elle. Il tressaillit, murmura quelque chose.

— Je n'ai pas compris.

— Je ne suis pas parvenu à ouvrir l'armure. Les yeux semblent flotter dans un liquide spécial, indépendamment du reste. Le bas du corps a été décomposé par la mort mais la partie haute, la tête si tu veux, me paraît intacte. Je ne sais ce que c'est. Ce regard laissait tant d'espoir, promettait une si merveilleuse rencontre.

Elle comprit sa déception. Ni animale ni humaine, l'armure ne tenait pas les promesses qu'on aurait pu attendre de cette créature possédant des membres en forme de bras se terminant par des mains, et surtout des yeux magnifiques.

— Si on ouvre tout va s'écouler et il n'en restera rien. Un être liquide qui a besoin de cette carapace pour se protéger. Inaccessible, certainement.

Parce que Duncan souffrait de cette déception, elle se résigna à abandonner le ganglion nerveux et ils poursuivirent leur route. Ils ne recevaient aucune communication alors qu'ils appelaient régulièrement. Ils devaient, selon les instructions, repérer l'émetteur d'ultra-sons mais auraient aimé savoir si ces ondes restaient aussi puissantes. Les dernières forces du Bulb s'affaiblissaient, allaient successivement disparaître. Déjà la bioluminescence décroissait rapidement. Ils avaient trouvé d'autres cadavres de ces parasites à la mâchoire très puissante, mais pas d'autres êtres vivants.

— Nous nous rapprochons du ventre, estima Duncan après différents calculs.

Les immenses cultures de flore pourrissaient dans des odeurs irrespirables, mais pourtant certains circuits hydrauliques fonctionnaient encore. Dans ses sondages, Duncan avait enregistré à plusieurs reprises le bruit caractéristique d'un liquide circulant dans des cavités au sein même des os. Eux devaient se rationner en vivres et en boisson et Duncan envisageait de forer l'osséine à la recherche d'un de ces réseaux.

— Même une eau non potable peut être stérilisée, disait-il. Nous puiserons la quantité nécessaire et j'essayerai de colmater la brèche. Les analyses futures que voudront effectuer Yllitch et ses équipes ne peuvent être hypothéquées par nos examens.

Ces boyaux artificiels, œuvres des parasites, avaient toujours été creusés dans des zones épaisses du squelette d'abord pour éviter de le fragiliser et ensuite pour ne pas affronter les réactions parasitocides de l'organisme du Bulb.

— Et la contre-attaque ne pouvait venir que du ventre, je suppose. Ce qui veut dire que nous n'avons aucune chance de le rejoindre ? Contrairement à mes calculs.

— Faut-il retourner sur nos pas ? murmura Aldina découragée.

— Je ne peux encore me prononcer. La découverte de cette carapace abritant un être totalement inconnu est surprenante. Que faisait-il dans un tunnel creusé par des animaux gloutons et dangereux ? Ils auraient pu l'attaquer. Sa carapace en chitine est comestible malgré sa dureté.

— Tu veux dire, réfléchit la spationaute, que ces corridors clandestins seraient partagés par les deux espèces, les porteurs de dents au vitriol et les grands cafards ?

— Je n'aime guère cette façon de les désigner. À cause de ce regard énigmatique je pense que ce sont des êtres très intelligents, même si leur apparence ne laisse aucun espoir de pouvoir communiquer avec eux.

— Allons-nous de ce fait en rencontrer d'autres ?

— Ce n'est pas impossible.

Enfin ils entrèrent en communication avec le directeur du programme spatial. Il leur annonça que les émissions d'ultra-sons avaient perdu de leur virulence. D'ailleurs quelques animaux sauvages se rapprochaient de l'ouverture du Bulb et l'année avait installé des grillages protecteurs.

— Je vais, dès demain partir en reconnaissance avec deux équipiers en utilisant un véhicule électrique. Nous progresserons avec infiniment de précautions, rien ne presse mais la surveillance du cadavre dans cette zone classée stratégique sera renforcée. Il ne faudrait pas que des fauves dotés de dents solides réussissent à entamer le Bulb à des kilomètres de nous. Nous avons remarqué un léger plissement de la couche supérieure de l'épiderme, ce qui n'est pas surprenant avec un cadavre. En se plissant la peau se fragilise et les prédateurs pourraient s'en donner à cœur joie. De votre côté où en

êtes-vous ?

Duncan préféra que sa compagne fasse son rapport sur les fibres nerveuses, sur l'influx proche de l'électricité. Il n'avait pas envie de parler de la carapace rouge qu'il avait examinée, de ces yeux flottant avec un regard éperdu dans le liquide de la tête.

Yllitch était passionné par les parasites aux dents remplies d'acide et attendait avec impatience l'échantillon, cette dent trouvée par Duncan qui en avait encore les doigts brûlés. Aldina finit par reconnaître qu'ils ne savaient trop comment rejoindre la partie centrale du Bulb.

— Nous pouvons d'ores et déjà vous repérer grâce aux ondes de votre émetteur. Peut-on pénétrer dans ces boyaux ?

— Jusqu'ici oui. Ils sont assez larges et hauts pour qu'une chenillette s'y engage.

— Je vais vous envoyer un véhicule électrique mais il vous faudra ouvrir votre émetteur jusqu'à ce qu'on vous ait retrouvés.

Aldina regarda Duncan qui restait impassible. Elle eut un petit sourire entendu.

— Écoutez, professeur Yllitch, accordez-nous jusqu'à demain pour lancer cette opération de secours. Ce que nous vivons est si extraordinaire que malgré nos réserves alimentaires limitées et le manque d'eau, nous voudrions poursuivre encore quelques heures notre exploration.

Yllitch éclata d'un rire franc :

— Vous êtes des vrais de vrais, et j'étais sûr que votre couple surmonterait ses terreurs et ses préventions pour aller de l'avant. C'est entendu. Mais au cas où la communication serait inaudible fixons une heure précise. À partir de demain midi j'envoie une patrouille à votre recherche. D'accord ?

La communication terminée Duncan ne put s'empêcher de ricaner sur les compliments exagérés d'Yllitch :

— Ce type-là prépare quelque chose de grande envergure et a besoin de flatter ses collaborateurs dans cette perspective !

CHAPITRE 25

Ce fut d'abord une vague lueur, qui devint lumière presque éblouissante au fur et à mesure qu'ils approchaient de sa source. Dans leur excitation, ils faillirent basculer dans l'abîme qui s'ouvrit soudain sous les pas de Duncan. Il marchait en tête dans ce boyau très étroit, aveuglé par ce rayonnement inattendu. En voulant le rattraper Aldina faillit elle aussi basculer. Son ami avait eu le réflexe de se rejeter en arrière d'un coup de reins. Elle tomba sur lui, la tête dans le vide, poussa un hurlement de terreur. Duncan préféra ramper sur le dos en arrière avant de se poser d'autres questions. Ils s'écartèrent suffisamment du vide pour s'asseoir et se regarder, haletants. La spatiologue pointa son doigt vers l'ouverture du boyau en plein vide.

— Un abîme vertigineux, et dans le fond une... enfin me semble-t-il, une sorte de jungle.

Duncan hocha la tête, la tourna sur sa gauche. D'où pouvait bien venir cette lumière intense, semblable à un soleil du plein midi d'un des étés. L'un et l'autre avaient oublié qu'ils crapahutaient dans un monde différent de celui d'Ophiuchus, un monde qui occupait le corps d'une créature longue de plus de quarante kilomètres et d'un diamètre d'environ douze. Et cela en dépit des dernières et extraordinaires découvertes. Parce que le Bulb avait été déclaré mort, parce qu'il était entré dans une phase de décomposition ils s'étaient imaginé que son organisme gigantesque était lui-même en voie de disparition. Par exemple, au sujet de la bioluminescence, les cristaux avaient cessé de briller et ils avaient estimé cette extinction normale. Et puis brutalement ils se trouvaient face à un autre mystère, une lumière tropicale, renforcée par une odeur puissante de végétation bien vivante, un abîme où ils avaient failli tomber.

S'appuyant contre la paroi il se redressa mais elle tendit la main vers lui :

— Je t'en prie, méfie-toi du vertige. Ce n'est pas un simple trou, c'est comme si arrivé au flanc d'une haute montagne tu découvrais un à-pic de plusieurs milliers de mètres. Mieux vaudrait d'ailleurs compter en kilomètres. Six, sept, je ne sais pas. Tout en bas une vallée immense, des brumes échevelées, et le lac. Le fameux lac que j'avais situé aux instruments. Mais la jungle a échappé à mes appareils. La pensée que tu vas te pencher sur ce vide m'est intolérable. Assure-toi

mais je t'en conjure, n'y va pas ainsi, comme si tu jetais un coup d'œil dans un puits.

Pour la rassurer il s'allongea à quelques mètres du vide, rampa lentement, ne laissa dépasser que le haut de sa tête et ses yeux. Il les ferma tout de suite après. Lorsqu'il grimpait le long des arbres gigantesques de la forêt des Anges il n'avait jamais eu le vertige, de même lorsqu'il passait des journées tout en haut, dans les villages de la campée.

Son instinct le poussait à reculer immédiatement, à rejoindre Aldina. Puis il pensa qu'en tournant le dos à cet abîme ils devraient refaire tout le chemin, attendre les secours qu'enverrait Yllitch. Il imaginait un retour sans gloire, les sourires entendus de Lascases, de Lantisque et de Milla Reno. Mais peu importaient les réactions de ces gens-là. Il n'avait plus guère d'estime à leur témoigner mais voulait en conserver pour lui-même. Il rouvrit les yeux, se cramponna. Il se força à imaginer qu'Aldina avait vu juste en parlant de six à sept kilomètres, que tout en bas se déroulait, dans une atmosphère heureuse, une vie agréable pour ses habitants. Il se souvenait de ses débuts dans la forêt des Anges, son désir de rencontrer ces arboricoles primitifs aux ailes atrophiées, mais suffisantes pour voltiger d'une cime d'arbre à l'autre. Jamais il ne les avait traités de singes, de Monkeys. Il était allé vers eux sans préjugés. Après bien des déboires et des années perdues il était devenu sinon leur ami, mais un familier qu'ils devaient juger inoffensif. Pourquoi ne pas recommencer ce genre de conquête pacifique avec... Avec quoi ? Qui pouvait bien survivre dans cette jungle épaisse qui vue de cette hauteur étirait son tapis vert, presque noir, sur des kilomètres carrés, jusqu'à ce lac perdu dans les brumes vers le nord-ouest.

— Duncan parle-moi. Tu as l'air ensorcelé, incapable de réagir.

— Tout va bien, dit-il. J'essaye seulement d'accepter ce que je vois. Depuis que ce foutu Bulb s'est écrasé sur Ophiuchus je ne cesse de mater mon comportement, de me répéter que je dois admettre ce qui est en dépit de son extravagance. J'y parviens plus ou moins bien. Il y eut ce cadavre, il y eut Mâchoire, ce crocodile de l'espace et tout le reste. Passe encore ce petit monstre de parasite aux dents trop longues d'arriviste, mais cette carapace soudée à la paroi d'un tunnel, avec juste ces yeux morts flottant derrière un hublot transparent m'a bouleversé. J'ai failli tout abandonner, accepter les secours d'Yllitch.

Il releva la tête, découvrit un ciel noir clouté de milliers de spots brillants.

— Le Bulb est mort et une grande partie de lui-même lui survit. Comment allez-vous nous expliquer ça, vous autres savants ? Je t'ai

écoutée me parler de bioluminescence, de photosynthèse mais parviendrez-vous à comprendre ce qui se passe ici ? Cette vallée à la végétation exubérante, et polir cause, elle dispose de chaleur, de lumière et de flotte, occupe une surface de cent cinquante kilomètres carrés, un volume de mille kilomètres cubes, soit le cinquantième du volume total du Bulb. C'est dérisoire mathématiquement, mais stupéfiant quand on la découvre ainsi, juste après avoir failli s'y écraser. Voilà, c'est la vallée perdue du Bulb, une oasis peut-être qui continue d'exister avec ses divers habitants qui ne savent même pas que leur univers est en train de pourrir. C'est comme si le Dieu auquel croit la majorité de la population d'Ophiuchus était mort lui aussi, et que ses fidèles n'en sachent rien, continuent de le prier, de vaquer à leurs petites affaires.

— Arrête, cria-t-elle, avec tes considérations métaphysiques. Nous ne pouvons accéder à ce monde en bas. Je n'accepterai jamais de descendre le long de cette paroi vertigineuse. Jamais ! Puisqu'il faut t'arracher à cette contemplation et à tes élucubrations philosophiques, voilà du concret. Nous allons demander du secours, et par la suite nous atteindrons cette jungle par le bas, à bord d'un véhicule électrique et au sein d'un groupe suffisamment armé pour faire face à n'importe quelle situation.

Lorsque le Conseil fédéral lui avait demandé de prendre contact avec les arboricoles primitifs, on lui avait proposé une escorte qu'il avait refusée. On lui avait alors présenté des armes discrètes mais efficaces pour se tirer de situations dangereuses, surtout des aérosols incapacitants. Il avait fait mine d'accepter pour en finir avec ces discussions interminables, les avait oubliés dans son petit appartement de Bermann-Cité.

Il avança un peu plus, jusqu'à ce que sa tête soit dans le vide et qu'il puisse la lever, la pencher pour examiner cette paroi vertigineuse.

— Duncan Vernon, c'est l'heure d'ouvrir notre émetteur, que les secours puissent nous repérer. Ils ne pourront venir avec leur véhicule électrique jusqu'ici. Nous devons nous en retourner dans un tunnel beaucoup plus large. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Une centaine de mètres plus bas, sur la droite, il découvrait une large corniche sur laquelle donnaient plusieurs tunnels. Et de cette corniche on pouvait entreprendre une descente vers une faille remplie d'ombres dont il ne pouvait pas voir grand-chose.

— Nous sommes en quelque sorte sur un balcon avancé au-dessus de cette vallée. Le débouché de ce boyau est situé sur une pointe extrême de la structure. Par rapport à la verticale il doit y avoir au

moins cinquante mètres d'avancée.

— Je vais m'en aller seule Duncan, n'emportant que le strict nécessaire. Je vais te laisser le ravitaillement, ne garder qu'une ration. Les secours me retrouveront bien avant que j'aie trop faim. Je ne peux laisser les instruments car j'ai signé un reçu, m'engageant à les rendre en bon état autant que possible.

Duncan se souvenait que pour arriver jusque-là ils avaient certainement emprunté une dénivellation assez douce, mais suffisamment longue pour qu'ils gagnent au moins cent mètres en hauteur. Cette lueur qui s'intensifiait à mesure qu'ils avançaient leur avait fait oublier ce détail.

— Je t'accompagne, dit-il, en revenant vers elle.

Interloquée elle regarda vers l'abîme, puis vit les rations qu'elle venait de mettre à part pour Duncan. En silence elle les remit dans son sac. Le médiateur avait déjà endossé le sien, prit celui qu'il portait à la main.

— Tu n'oublies rien ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête et il s'éloigna tranquillement. Abasourdie, et déjà prise de remords elle se hâta de le rejoindre. Jamais un homme ne lui avait offert un tel renoncement à ses propres ambitions. Duncan était avant tout un aventurier, au sens le plus noble du mot. Il ne s'était pas enrichi comme tant d'autres par des trafics, des découvertes de filons, mais il avait essayé de relier les marginaux à la société policée d'Ophiuchus, avait entrepris avec les arboricoles une relation intéressante. Elle avait les larmes aux yeux, à la pensée qu'il sacrifiait la grande passion de sa vie pour elle.

— Écoute Duncan... Je suis désolée mais je n'aurais été qu'un poids inutile si tu avais voulu que je t'accompagne dans cette descente vers la vallée. Tu aurais souhaité l'explorer avant les autres, avant que le grand cirque scientifique ne se mette en place. Tu te serais glissé dans cette jungle épaisse discrètement, pour en approcher sans les effaroucher les animaux, peut-être ces horribles carnassiers aux dents remplies de vitriol. Peut-être espérais-tu résoudre le mystère de ce que j'appelle les cafards géants. Je sais que ça te hérisse mais je n'ai pas d'autres noms à ma disposition. Ces yeux étranges, tu viens de me le dire, t'ont bouleversé.

Il marchait tranquillement sans répondre. En fait il calculait le pourcentage de la pente que suivait le boyau, estimait qu'elle était tout de même d'un mètre environ pour une trentaine de pas. Si ses calculs étaient justes il serait bientôt proche du niveau de cette corniche aperçue du haut. Là où débouchaient plusieurs boyaux. Et

ces boyaux formaient un carrefour important qu'ils avaient déjà traversé. Mais ils avaient choisi le tunnel qui paraissait le mieux éclairé, délaissant les autres, dont plusieurs conduisaient également au flanc de cette paroi vertigineuse.

— Je comprends que tu sois furieux contre moi, murmurait Aldina. Je suis confuse que tu montres tant d'attention à une femme qui a pas mal d'années de plus que toi.

Ils atteignirent le carrefour au bout d'un petit quart d'heure et là seulement Duncan parla :

— Tu peux ouvrir l'émetteur, afin que l'équipe de secours te retrouve. Moi je te quitte ici. Je prends cette direction-là.

Il désigna un des sept boyaux qui débouchaient au carrefour. Ils avaient été intrigués par ce croisement avant de retrouver les traces des fameuses dents au vitriol sur trois tunnels, en avaient conclu que ces saletés de rongeurs avaient percé des gaines géantes ou des conduites de liquide en cherchant à se nourrir. Aldina s'était même demandé si ces parasites trop gloutons n'avaient pas compromis la santé du Bulb, le fragilisant au point qu'il n'avait pas résisté à l'attaque de Mâchoire, ce « crocodile » de l'espace. Dans leur voracité ces animaux raclaient tout ce qui était comestible, sans se soucier des suites catastrophiques de leur comportement.

Aldina, lorsque Duncan parlait, avait des ennuis avec une courroie de son sac et crut ne pas avoir bien compris.

— Non, il faut continuer dans le plus grand des boyaux.

— Celui-ci m'intéresse car il doit déboucher sur la corniche aperçue d'en haut.

CHAPITRE 26

— Tu n'es qu'un hypocrite, Duncan Vernon, un salopard de première, un aventurier à la gomme, un prétentieux qui ne supporte pas que de véritables savants, des gens d'un niveau bien supérieur au tien, viennent effectuer un travail consciencieux sur ce que tu considères comme ton domaine. Tu peux t'en aller, ne compte pas que je vais te suivre. D'ailleurs je mets l'émetteur en route. On viendra me chercher quand ils auront repéré ma position et je leur dirai que tu es complètement cinglé, que tu es parti par là. S'ils veulent aller voir ce que tu deviens, à leur aise, mais moi je me désintéresse complètement de ton sort.

Le boyau étouffait peu à peu les imprécations d'Aldina Pérou au fur et à mesure qu'il avançait. Le sol était en pente et il se trouverait vraiment au niveau de la corniche. D'ailleurs celle-ci était proche car la luminosité augmentait, devenait une lumière aussi éblouissante que plus haut, tandis que la chaleur lui parut encore plus suffocante.

Il ralentit, se méfiant tout de même du débouché de ce tunnel étroit, mais il sourit en découvrant la grande plate-forme suspendue entre ce faux ciel aux lumières multiples et cette jungle épaisse en bas du précipice. La spatiologue disait vrai en l'accusant de vanité. Il voulait être le premier à pénétrer ce monde étrange, certainement glauque et dangereux, mais la forêt des Anges ne l'était pas moins. Cette atmosphère lourde de relents de végétation et d'eau croupie accompagnait sa vie depuis douze ans. Il patageait dedans à longueur d'année et il allait essayer de ne pas tomber dans les pièges inconnus qu'il rencontrerait.

C'était plus qu'une corniche, plus qu'un balcon, une terrasse protégée même par une sorte de parapet, une saillie de matière osseuse, armature du Bulb. Sur la droite il aperçut la faille profonde, plongée dans une nuit épaisse. De la terrasse s'échappait, en saillie étroite cette fois, un sentier qui s'engageait dans cette entaille gigantesque. Un sentier en très forte pente. Peut-être s'interromprait-il assez vite, mais le peu qu'il en voyait lui permettrait de se retrouver plusieurs centaines de mètres plus bas. Et sans trop de risques.

Il ôta le sac de son dos, fouilla à l'intérieur. Il préférait préparer sa descente. Il lui fallait son couteau de forestier, une lampe puissante. Il regrettait de n'avoir pas emporté de cordes mais il n'avait pas oublié

ses crampons aux pointes d'acier spécial, avec lesquels il grimpait au sommet des plus grands arbres. Il pouvait aussi les utiliser pour l'escalade des roches et pensait que dans cette matière osseuse des parois ils accrocheraient aussi bien.

Lorsqu'il jeta le sac dans son dos il la vit, à l'entrée du boyau, le visage fermé. Il esquaissa un geste de la main mais elle se raidit :

— Fous-moi la paix. Vas-y dans ton abîme. Vas-y dans ta jungle puante. Tu te retrouves dans ton élément bien sûr.

— Écoute, si c'est pour continuer à me faire une scène retourne au carrefour attendre les secours. Tu as ouvert l'émetteur au moins ?

Elle s'approcha de la rambarde, cette excroissance osseuse qui protégeait du vide, mais ne se pencha pas.

— Je l'ai laissé fermé. Je savais que tu ne me montrerais aucun ménagement, peut-être parce que je suis bien plus vieille, ou bien parce que tu méprises les femmes dans ton for intérieur, mais que m'importe. Je ne veux pas te perdre. Je critiquais vertement ces femmes qui se comportaient comme des chiennes mais je leur ressemble.

Elle découvrit le sentier, du moins la corniche qui s'enfonçait dans la faille, frissonna :

— Qu'y a-t-il dans cette obscurité ?

— Je l'ignore.

— Nous emportons tous les sacs ? Un sur le dos et un autre à la main. Ça ne sera guère commode. Ce sentier est raide. On doit glisser facilement. Ah, tu avais des crampons ?

Il les remit dans son sac.

— Je crois que nous pourrons faire sans eux.

Alors elle passa devant lui et entreprit de descendre. Il la rejoignit rapidement, craignant qu'elle ne commette d'imprudence. Il combattait en lui un malaise, mais ne voulait pas être en prise au remords comme elle l'avait été. Elle l'acceptait tel qu'il était, mais lui restait réticent devant la femme trop savante, supérieure sur bien des points.

L'obscurité se referma sur eux assez brutalement. Il se retourna vers la lumière intense qui inondait l'immense vallée, alluma sa lampe.

— Le sentier contourne le fond de la faille, dit-elle. Nous avons des chances de revenir vers le jour.

Elle lui montra des traces régulières :

— On a creusé cette corniche à l'oblique. Et ce ne sont pas les dents au vitriol des parasites qui ont fait ça.

— Avec quels matériaux ? Les plus durs sont les os.

— Des dents, des défenses d'animaux. Le cochmouth possède deux défenses solides par exemple.

Avec l'obscurité le froid les saisissait, inattendu. Jamais, depuis qu'ils erraient dans ce cadavre fabuleux, ils ne l'avaient autant subi. La température avait dû dégringoler de trente degrés au moins.

— Attention, la descente s'accélère. Il faudra se relayer pour les sacs. Surtout ne pas les garder au dos car nous devons marcher sur le côté en s'appuyant au maximum contre la paroi.

Il aida Aldina à s'en débarrasser, puis déposa le sien. Il préféra qu'elle se repose dans une niche proche, le temps qu'il explore la continuité de cette corniche de plus en plus étroite, découvrit plus loin que sans corde ils auraient du mal à continuer. La corniche s'effaçait, n'était plus qu'un rebord large de dix centimètres au plus.

— Je vais essayer de bricoler quelque chose avec les crampons et les courroies des sacs.

— J'ai une ceinture dans le mien.

En tout il pouvait compter sur huit mètres de cordes improvisées. Il se méfiait du cuir qui avait parfois des faiblesses inattendues. Il aurait eu besoin de douze mètres en tout.

— On peut déchirer un vêtement et le tresser ? proposa Aldina. Lui songeait aux gros cordons des sacs. Pendant qu'il allait installer ses crampons, la spatiologue les tressa. Duncan dut trouver des fentes horizontales pour que les dents d'acier assurent une meilleure résistance. Il réussit à accrocher un crampon qui ne céderait pas, installa les courroies et les ceintures avant de planter l'autre.

Il faillit perdre sa lampe. Elle lui échappa alors qu'il en passait le cordon autour de son cou, et il rattrapa ce dernier in extremis, en resta haletant et couvert de sueur. La faille était si profonde qu'on ne distinguait plus les reflets lumineux en provenance de l'abîme. Le sentier serpentait entre des sortes de piliers énormes surgis d'un fond insondable.

Aldina avait tressé les cordons des sacs et réussit à retrouver l'altimètre dans le sien.

— Nous sommes à quatre mille neuf cent treize mètres d'altitude, annonça-t-elle, mais ça ne veut rien dire. Mon altimètre est étalonné sur la surface des océans. Le Bulb est peut-être encastré dans une vallée ophiuchusienne située en dessous du niveau de la mer.

C'était une des particularités de cette planète, ces vastes zones situées parfois à mille mètres en dessous du niveau des océans.

Ils réussirent à passer cette bordure délicate, mais la mort dans l'âme Duncan dut abandonner l'un de ses crampons. Il les avait fait usiner spécialement par un petit artisan qui avait exactement suivi ses instructions.

— L'altimètre nous indiquera surtout nos gains en descente, ce qui nous encouragera, dit-elle.

Enfin ils retournèrent vers la lumière, une petite lueur qui grandit au fur et à mesure qu'ils déboulaient vers le fond de cet abîme. Et la chaleur les enveloppa à nouveau.

CHAPITRE 27

Par deux fois ils durent s'enfoncer au plus étroit de cette faille afin de poursuivre leur descente. Plus que jamais Aldina était convaincue que ce réseau qui leur permettait de continuer avait été creusé par un être intelligent, avec des outils primitifs plus durs que l'osséine. Par deux fois ils allèrent dans le froid et l'obscurité. Duncan dut attaquer la paroi à coups de couteau forestier quand la sente était trop étroite.

— L'ouvrier qui a creusé n'avait pas de grands pieds, constata-t-il. Quelques centimètres lui suffisaient pour se hisser.

L'un et l'autre pensaient à cet être enfermé dans sa carapace rouge qui disposait de quatre membres, chacun terminé par une main très fine aux doigts longs.

Lorsqu'ils furent à mille mètres les spots, tout en haut du ciel artificiel, diminuèrent d'intensité.

— Pourvu que ce soit le cycle jour-nuit, fit Aldina inquiète, et non une perte d'énergie due à la mort du Bulb. Même si les accumulateurs d'électricité existent dans cet énorme corps ils seront bientôt épuisés.

La fraîcheur arrivait aussi mais moins forte que dans la faille. Celle-ci par endroits avait plus d'un kilomètre de profondeur.

Ils décidèrent de bivouaquer sur un replat important. Pendant un moment ils restèrent assis, les yeux fermés. Puis ils vidèrent les sacs pour prendre des rations. Par hasard Aldina sortit un tas de vêtements, le défit et l'appel radio se manifesta.

— Tu avais fourré l'émetteur dans ces vêtements pour ne pas entendre le signal ?

— Qu'aurais-je pu leur répondre ? Que je refusais les secours ?

La voix véhémence du général Ludwig Panz éclata de façon si dérangeante qu'elle baissa le son. Le militaire vitupérait, menaçait, puis ce fut le tour de Mina Reno qui les sermonna avec sa voix crierde. Enfin le directeur du programme spatial prit la parole.

— Nous nous sommes inquiétés, moi un peu moins que les autres. J'ai parfaitement compris que votre professionnalisme ne pouvait vous faire quitter ce chantier et je vous approuve entièrement. Tout ce que je souhaite c'est que vous soyez tous les deux en bon état et non dans une situation périlleuse.

— Tout va bien Dick, répondit Aldina. Nous avons eu une longue et fatigante journée.

Elle lui en donna les raisons et il ne l'interrompit pas une seule fois, passionné par son récit.

— Vous approchez du fond de cette vallée ? Il est sept heures du soir et ici il fait encore jour. Le système de bioluminescence suivrait donc le rythme des douze-douze ?

— Nous le souhaiterions mais le temps à l'intérieur du Bulb n'est pas réglé de la sorte.

— L'armée a repéré une importante source d'énergie électrique qui se situerait environ aux deux tiers de la masse totale, c'est-à-dire dans la direction nord-ouest, à une quinzaine de kilomètres de l'extrémité du cadavre.

— Nous n'en serions pas très éloignés alors ?

— Autre chose, nous avons aussi relevé des émissions d'infrarouges alors que celles des ultra-sons persistent encore et peuvent nous causer quelques problèmes si nous empruntons la cavité centrale.

— Des infrarouges ?

— Pas forcément émis par des êtres à sang chaud, mais par une activité prolongée, un travail pénible. Mais n'impolie quel frottement, même non provoqué par un être vivant, pourrait envoyer les mêmes ondes. Nous avons aussi une carte assez précise de ce lac d'une incroyable profondeur. Il a dû recevoir tous les fluides de la décomposition des matières les plus fragiles, mais je pense qu'il existait avant que le Bulb ne s'écrase sur la planète. J'ai envoyé une équipe s'occuper de cette sorte de caïman qui a suivi le Bulb dans sa chute. C'est un chantier extraordinaire.

Duncan grimaçait. Il détestait désormais ce mot de chantier qu'utilisaient les paléontologues et la plupart des chercheurs lâchés dans la nature. Les militaires eux-mêmes appelaient ainsi certaines actions violentes contre les marginaux.

— Yllitch trépigne d'enthousiasme. Je présume que lorsque nous aurons fini d'étudier ce corps du Bulb, il ne souhaitera qu'une chose. Partir dans l'espace à la recherche d'un autre exemplaire vivant. Avec nos rapports nous lui laissons envisager des théories diverses. Il découvre avec nous que des animaux, différents de « ceux qu'on connaît, sauf peut-être les parasites aux dents longues, ont fait de l'intérieur du Bulb leur biotope.

Duncan réalisa ce qu'elle laissait entendre.

— Holà, pas si vite ! Ce chantier, pour parler comme Yllitch,

demandera des aimées, des décennies avant de livrer ses secrets. Crois-tu qu'il survivra jusqu'à la fin des recherches ? Il approche des soixante ans.

— Rien ne l'empêche de garder la responsabilité de cette recherche sur Ophiuchus et de partir dans l'espace à la chasse au Bulb.

— Et s'il n'y avait qu'un exemplaire de cette créature ? Une anomalie qui ne se serait pas reproduite.

— Et ton copain le crocodile, une anomalie aussi ? Avec une seule possibilité de nourriture, ce Bulb-là et lui seul ?

Il reconnut qu'elle avait raison mais de là à imaginer des troupeaux de ces animaux avec, les guettant à l'affût derrière les planètes, des sauriens gigantesques ?

— Tu crois qu'en bas dans la jungle on trouve du bois mort ? demanda Aldina rêveuse. Je pense à un bon feu car la nuit est fraîche. Alors que nous avons eu une véritable canicule dans la journée.

Ils s'enfouirent dans leur sac de couchage, continuèrent de parler, mais leurs voix devinrent traînantes et ils s'endormirent presque en même temps.

Duncan eut l'impression qu'une minute auparavant il était réveillé lorsque Aldina le secoua doucement. Il faisait toujours nuit, toujours froid.

— Tu n'as pas senti ?

— Senti quoi ?

— Un courant d'air qui empestait le guano. Quelque chose nous a survolés, quelque chose qui agitait des ailes très longues.

— Tu as rêvé.

Mais au même moment il reçut la gifle d'un air puant.

CHAPITRE 28

Le rayon lumineux saisit la masse noire qui évoluait à quelques mètres au-dessus de ce replat où ils campaient. Aldina qui conservait une lampe dans son sac avait eu le réflexe de promener son faisceau dans tous les sens, jusqu'à ce que tel celui d'un projecteur il saisisse cette ombre volante, battant lourdement de ses ailes.

— C'en est un autre, il est aussi rouge que le premier... Ce n'est plus un cafard mais un hanneton.

Mal réveillé Duncan n'apprécia pas cette plaisanterie vulgaire. Il retrouva sa propre lampe qui avait glissé, l'alluma.

— Qu'est-ce qu'il nous veut ? cria Aldina. Sors ton arme.

Fébrilement il fouillait dans son sac, ne trouvait pas l'automatique prêté par le lieutenant Ginesto, saisit son couteau.

— Ses yeux sont phosphorescents derrière ce hublot semi-cylindrique.

La créature remontait le long de la paroi, cherchant certainement un perchoir. Duncan pouvait voir ses quatre membres plaqués contre son thorax et les anneaux de son abdomen, les mains crochues, ses antennes déployées. Il se souvenait de cette rainure profonde dans la carapace du dos. Il avait essayé de soulever l'une des deux parties, croyant ouvrir la carapace, mais n'avait pu y parvenir. Il n'avait pas songé un instant que cet être pouvait être ailé.

— Non mais il ne va pas s'installer au-dessus pour guetter le moment de fondre sur nous ?

De ses bras l'animal, Duncan détestait le traiter ainsi mais ne savait comment dire, l'animal agrippait un éperon d'osséine. Il s'y juchait, se cramponnait de ses membres inférieurs, tendait tout son corps au-dessus de l'abîme.

— Le voilà telle une gargouille maintenant, ricana la spatiologue.

Sa terreur se déversait en sarcasmes, en provocations inutiles.

— Tu le sais toi ce qu'il prémédite ? Il veut nous bouffer ?

— Ne gardons qu'une lampe allumée pour ne pas les épuiser toutes.

Il éteignit la sienne. L'animal penchait le haut de son corps, ce

dôme pourvu d'une visière transparente qui lui servait de tête, mais rien n'était moins sûr.

— Nous devrions pénétrer dans la faille, murmura Aldina, essayant de se calmer, là où il ne pourra nous suivre en volant.

— Je ne pense pas qu'il nous veuille du mal.

— Rien ne prouve que ce n'est pas un carnivore, répliqua-t-elle. Et puis comment se fait-il qu'il ne soit pas mort. Ou bien qu'il n'ait pas essayé de quitter ce monde clos maintenant que le Bulb n'est plus.

— Comment pourrait-il imaginer qu'il existe un autre monde extérieur au Bulb. Il ne sait même pas qu'il vit à l'intérieur d'une structure vivante. Certains groupes sociaux humains ont vécu, vivent ou vivaient ainsi, dans des coins perdus, dans des îles sur la Terre par exemple, croyant que le monde se limitait aux rivages de leur rocher. Les premiers habitants de l'île de Pâques dans le Pacifique sud entre autres. J'ai lu un article là-dessus.

— Je me fous bien de l'île de Pâques en ce moment, d'autant plus qu'elle a disparu sous des kilomètres de glace, fit-elle. Je voudrais bien que ce hanneton s'en aille.

Il préférait ne pas lui demander ce qu'était un hanneton. Il n'avait jamais entendu ce nom jusque-là.

— Éteins, dit-il, et nous verrons bien.

— Il va se laisser choir.

— Distingues-tu une bouche, un bec, des mandibules ? Pour l'instant je ne vois rien de tel.

— Il est bien obligé de se nourrir s'il ne veut pas crever, lança-t-elle à bout de nerfs.

Elle éteignit, s'enfouit dans son sac de couchage, rabattant le haut et s'attendit à être agressée. Mais au bout d'un quart d'heure elle sortit la tête, puis un bras avec la lampe allumée au bout.

— Il n'a pas bougé. Il veille sur nous ? Comme l'ange gardien dont me parlait ma grand-mère qui était très croyante. J'imaginai le mien, beau comme le garçon de l'appartement voisin, blond avec des yeux bleus et des ailes de dentelle de soie. Celui-là est plutôt lourdaut et ses ailes de chitine n'ont rien de très élégant. Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Que cherches-tu ?

Duncan fouillait dans le sac des provisions, exhumait une conserve de viande de cochmouth qu'ils n'avaient pas eu envie de manger. Il l'ouvrit puis abandonna son sac, alla en déverser le contenu sur une petite saillie juste au-dessus d'eux.

— S'il est carnivore et qu'il a faim il viendra bien bouffer ça.

— S'il s'abstient tu ne pourras pas en conclure qu'il est forcément herbivore.

— Non mais je serai un peu plus rassuré.

Il revoyait le sosie de cet animal plaqué contre la cloison, électrocuté pour avoir fouillé dans le ganglion de terminaisons nerveuses. Que venait-il faire dans ce boyau éloigné de cette cavité centrale ? Que cherchait-il à faire avec ce centre nerveux considérable ? Il ne pouvait voler dans un espace aussi restreint, tout juste se déplacer sur ses pattes. Celles-ci étaient fragiles, peu musclées, et les mains qui les terminaient ne permettaient pas de longs déplacements.

Il éteignit à nouveau sa lampe mais ne se recoucha pas.

— Et si les spots au plafond de cette cavité ne s'allumaient plus, fit Aldina à voix basse, si les réserves d'électricité ou d'influx nerveux étaient épuisées ? Que deviendrions-nous ? Comment poursuivre la descente, atteindre la vallée où éventuellement Yllitch pourrait nous porter secours ?

Il y avait pensé. Le cycle jour-nuit à l'intérieur du ventre du Bulb n'était pas établi sur le modèle d'Ophiuchus loin de là. Certains boyaux avaient un éclairage indépendant, un système de secours en quelque sorte qui brillait constamment.

Aldina cédait parfois au sommeil, se réveillait en sursaut comme prise en faute. Il lui conseilla de dormir, qu'il la réveillerait quand il voudrait en faire autant.

— Je crois que cette créature ne nous veut pas de mal bien au contraire. Elle attend quelque chose de nous mais j'ignore quoi.

Sa compagne, trop fatiguée pour répondre vraiment, se contenta de grogner. Il éteignit la lampe, referma sa combinaison protectrice à cause du froid et attendit. Parfois un éclair passait sur son visage lorsque l'animal posait sur lui ses yeux phosphorescents.

CHAPITRE 29

Transis de froid, immobiles, n'osant ni respirer ni échanger un regard, ils virent s'allumer ces milliers d'étoiles dans le ciel artificiel de ce monde étrange. Tout commença par quelques palpitations, quelques lueurs brèves, hésitantes, et puis le système répandit, sur cette vallée bordée d'immenses falaises, sa lumière et sa chaleur. Une fois de plus, malgré la mort du Bulb deux ou trois mois auparavant, le miracle se renouvelait.

— Gargouille est toujours là, dit Aldina, se libérant de cette tension qui l'avait crispée alors qu'ils guettaient le retour de la lumière.

Mais Duncan n'avait pas attendu pour lever la tête dès que l'éclairage fut suffisant. Les yeux phosphorescents perdirent de leur éclat mais restèrent fixés sur eux. Il crut lire une attente implorante dans ce beau regard.

— Un peu de thé tout de même, fit la spatiologue qui déclencha le réchauffage d'une ration. Elle la tendit à Duncan avec des biscuits de longue conservation. Elle en offrit un à la créature qui ne fit pas mine de le prendre. Le contenu de la boîte de cochmouth restait intact.

— Qu'est-ce qu'elle aime Gargouille ?

Elle savait très bien que Duncan détestait tous ces noms ridicules qu'elle donnait à cet animal inconnu. Il y avait eu cafard, hanneton, enfin gargouille. Il ne savait pas ce qu'était un hanneton, croyait connaître le sens de gargouille mais sans aucune certitude.

— Nous allons le quitter puisque nous devons nous enfoncer une fois ou deux dans la faille avant d'atteindre la vallée.

Lorsque la créature les vit sur le point de se diriger vers cette fracture du squelette, elle agita ses ailes fortement.

— Gargouille n'est pas contente.

La créature s'éleva au-dessus de cette saillie où elle s'accrochait depuis des heures, descendit lentement vers eux, continua vers le bas. Duncan eut la curiosité de se pencher, poussa une exclamation :

— Il y a une autre voie juste en dessous et cet être vient de nous l'indiquer.

— Pur hasard, riposta Aldina.

Mais elle dut convenir que cette voie paraissait plus facile, plus large et s'étendait à l'oblique très loin.

— Elle nous mènera vers une sorte d'éboulis ou d'excroissances surélevés de deux ou trois cents mètres par rapport à la vallée.

— Merci Gargouille donc ! ricana sa compagne.

Ce fut à mi-chemin que leur accompagnateur volant les attendait, agrippé à la paroi. Aldina frissonna de crainte et de dégoût de devoir le frôler s'il s'obstinait à rester ainsi, bouchant à moitié le passage.

— Il y a une tache plus claire à côté de lui, comme si on avait tendu une membrane ou une peau sur une petite cavité.

— Méfie-toi, cria Aldina, le voyant tendre la main.

Il prit son couteau par la lame, toucha la membrane avec le manche, donna un coup, obtint un son mat.

— Derrière c'est creux.

— Duncan, nous sommes à l'intérieur d'un organisme mort mais qui fut vivant et qui dut l'être très longtemps, des siècles, voire des millénaires. Comprends-moi, l'univers ou bien une puissance supérieure, peut-être un dieu, a créé cet ensemble autonome. Le Bulb ne pouvait compter que sur ses propres ressources pour vivre. Or, ce que je vois là est absolument incompréhensible. C'est un regard de ganglion nerveux, identique à celui où l'autre Gargouille s'est électrocutée. Ne me dis pas que le Bulb a créé un corps de contrôleurs chargés de vérifier ces centres nerveux. Ils n'avaient besoin d'aucune surveillance et s'ils défaillaient le Bulb n'y pouvait rien.

— Tu penses que ce corps immense, cette petite planète fut colonisée par d'autres êtres vivants qui repérèrent les ganglions nerveux à leur profit ? Cette membrane serait une sorte de porte, comme celle d'un quelconque regard dans nos maisons, pour l'électricité, l'eau, etc. ?

— Tu as tout compris. Le précédent fut bousillé par le court-circuit, celui-ci est intact. Cette membrane doit se retirer aisément et notre copine Gargouille attend que nous le fassions. Elle pourrait se débrouiller avec ses mains de sorcière mais elle s'en garde bien. Donc c'est dangereux.

Aldina choisit un détecteur de courant pour appuyer sa mise en garde et l'appareil indiqua une très forte intensité de flux nerveux.

— Ce regard est piégé et Gargouille le sait fort bien. Elle compte sur nous pour désamorcer le système.

— C'est certainement faisable, murmura Duncan.

— D'accord, mais que veut-elle faire avec ce transformateur d'énergie nerveuse, peux-tu me le dire ?

Il examina la membrane. On l'avait découpée en un rectangle parfait. Aucun organe, animal ou humain, n'avait jamais de forme aussi régulière. Aldina avait raison, des êtres intelligents avaient colonisé complètement ou en partie le Bulb, mais ce n'étaient certainement pas les amis de leur accompagnateur ailé.

— Je suppose que plusieurs fibres nerveuses, les unes positives, les autres négatives sont dénudées, et disposées de telle sorte qu'en ôtant la membrane elles entrent en court-circuit. D'une telle puissance que nous serions, comme la première créature de ce type rencontrée plus haut, brûlés vifs et plaqués contre une cloison en fusion. Je ne savais pas que des os puissent être portés au rouge.

— Cette ossature se complique d'éléments hydrogénés très inflammables.

— Je vais quand même essayer quelque chose.

À l'aide du burin et du marteau qu'il utilisait pour forer des trous pour ses sondages, il attaqua le côté gauche à cinquante centimètres de la membrane. Les esquilles d'os volaient dans tous les sens et la créature, agrippée à côté, suivait d'un regard attentif ce travail d'approche. Aldina terrorisée s'appuyait contre la paroi, les yeux fermés. Profitant d'une pause de Duncan elle parla :

— Ta compassion pour Gargouille me sidère. Je ne comprends pas ton attachement pour un être aussi déplaisant. Et ne viens pas me dire que tu travailles pour ses beaux yeux, qui me font penser à de petits œufs au plat nageant dans la graisse.

Il attaqua l'os et à une dizaine de centimètres trouva une matière moins compacte, entailla une tranchée profonde en direction du ganglion. À l'aide de sa lampe il essaya de comprendre le système du piège mais dut agrandir encore son travail.

— Attention, c'est un gros voltage sous un gros ampérage. Tu seras foudroyé en un centième de seconde, réduit à quelques grammes de cendres et de suie.

La créature détacha une patte de la paroi, agita sa main avec lenteur. Comme si elle aussi mettait en garde Duncan contre le danger de ce transformateur de haute tension.

— Tu crois ça, ricana Aldina, en fait elle s'en fout et t'encourage. Si tu es foudroyé elle pense qu'ensuite elle pourra accéder aux fibres nerveuses. Pour en faire quoi, je n'en sais rien.

Duncan, à l'aide de son couteau, défit la couture d'un sac, en retira une longue baguette en plastique servant à la rigidité. Il l'utilisa pour farfouiller dans le ganglion pendant un bon moment. Il transpirait beaucoup alors que la lumière et la chaleur ne cessaient de croître. Et puis d'un seul coup il arracha la membrane sans que le court-circuit ne se produise.

— C'est bien ce que tu voulais ? lança-t-il à la créature ailée.

Celle-ci se détacha de la paroi pour rejoindre le chemin, se redressa devant le regard ouvert. Ses deux mains supérieures s'emparèrent alors chacune d'une boule. Duncan estimait qu'elles servaient de relais et de connexion.

— Non mais elle est en train de prendre son pied, s'exclama Aldina, c'est un orgasme qui la secoue.

— Je crois... C'est peut-être la plus grosse stupidité que je vais prononcer de ma vie, mais je crois qu'elle est en train de se nourrir tout simplement.

CHAPITRE 30

Aldina Pérou elle-même ne cacha pas son émerveillement lorsque la créature ailée s'envola avec une aisance nouvelle. Ce n'était plus un hanneton maladroit comme ceux que l'on trouvait jadis sur la Terre, c'était un grand oiseau qui montait vers le ciel éblouissant, pour planer ensuite en une sorte de spirale jusqu'à la vallée. Puis il revenait ensuite vers eux, se tenait debout, battant des ailes pour les remercier de leur aide, agitant ses mains.

— Son copain, dans le boyau tout en haut, cherchait sa nourriture désespérément. C'est pourquoi il avait entrepris cette marche épuisante pour arriver jusqu'à ce ganglion-là également piégé. Ces êtres ont des ennemis farouches décidés à les détruire tous. En les privant de nourriture.

Arrivé à ce point il sentait les réticences d'Aldina qui ne pouvait concevoir qu'un être vivant, respirant un air oxygéné, puisse se nourrir exclusivement d'électricité.

— Peut-être en a-t-il besoin pour synthétiser ses aliments.

— Espérons que nous découvrirons un jour quelle nourriture il absorbe et comment. Je n'ai vu ni bouche ni mandibules et excuse-moi, ni cloaque. Tout être vivant qui mange expulse des déchets.

La créature volait lentement au-dessus de la voie descendante puis piqua vers le chaos en dessous, vers cet ensemble important, d'un diamètre de huit cents mètres, ressemblant à un entassement de rochers.

— Ce sont des excroissances osseuses, une compensation fabriquée par l'organisme du Bulb pour réduire une fracture, colmater une brèche, arrêter une hémorragie, isoler des organes stériles. Nous n'en saurons pas plus, tout ce qui était mou, les viscères, peut-être les intestins, s'est décomposé, a été évacué, soit vers l'énorme blessure de l'amputation caudale, soit vers le fameux lac de la jungle.

Leur étrange compagnon se posa avec précision sur une sorte de menhir, pencha son corps vers le bas pour leur indiquer le meilleur passage.

— Dès que nous sortirons de ce chaos, murmura Aldina, nous serons en bordure de cette jungle dont les relents deviennent de plus en plus puissants, irrespirables.

Une puanteur de décomposition avancée. Avec un grand retard ce fouillis de végétation pourrissait sur pied. Duncan en cherchait la raison. La chaleur, la lumière, l'eau ne manquaient pas mais comme tout le reste, comme les organes, l'ensemble était voué à disparaître.

— Et dans cette jungle, poursuivait Aldina, se cache certainement l'ennemi de notre amie Gargouille. Un être intelligent, avec des connaissances suffisantes pour piéger un ganglion nerveux. Un être maléfique certainement.

— Voilà que tu prends notre ami, celui que tu surnommes Gargouille pour un ange sans défaut et son adversaire pour le diable en personne. Nous ne savons rien d'eux, de leur antagonisme. Il est possible que celui ou ceux qui ont essayé d'affamer ces créatures volantes soient morts en même temps que le Bulb.

— Gargouille a disparu, dit-elle soudain.

Après les avoir mis sur la voie la plus aisée, il s'était envolé et n'était pas revenu. Aldina retint Duncan qui paraissait vouloir hâter le pas.

— Ne faudrait-il pas faire quelques observations avant d'aborder cette flore inconnue. Je n'ai que des instruments aux capacités limitées, mais je peux quand même détecter pas mal de choses. Il serait préférable de rester en lisière de la jungle et d'essayer de nous approcher de la grosse retenue liquide. Yllitch a situé au-delà d'importantes réserves en énergie. Qu'en est-il exactement ? Et le cerveau qui dirigeait tout ça, enregistrerait les réactions, donnait des ordres ? Yllitch doit avoir une arrière-pensée à ce sujet.

Le médiateur s'arrêta, essuya la transpiration qui coulait sur son visage et sa poitrine. Soudain il ôta sa combinaison.

— Tu es fou, protesta Aldina, c'est...

Il ne portait qu'un caleçon et tout son corps brillait de sueur. Il s'allongea sur un plan incliné.

— L'osséine ne se réchauffe pas comme le ferait un rocher en pleine nature sous les rayons du soleil. J'espérais sécher ma peau mais c'est froid.

Elle prit un linge dans son sac et le passa doucement sur sa poitrine, ses jambes, puis ouvrit le caleçon pour essuyer le ventre, lâcha le linge pour prendre son sexe dans ses mains.

Elle le chevauchait, s'accrochant tant bien que mal à cette surface rugueuse, ahanant. Elle s'était dénudée, et il caressait ses seins tendus, puis glissa ses mains entre leurs bas-ventres. Elle le vit lever les yeux vers le ciel, crut que c'était de jouissance lorsqu'elle l'entendit

compter :

— Six, et en voici deux autres, ils sont huit.

Elle voulut le griffer pour tant de muflerie mais vif il lui saisit les poignets.

— Nous avons des voyeurs. Huit tout là-haut dans le ciel, ils forment une couronne.

Sans se séparer de lui elle tourna et leva la tête et vit les créatures volantes effectivement, cent mètres au-dessus d'eux et ne sut jamais pourquoi elle prit son plaisir. Puis elle bascula au côté de Duncan, s'allongea pour les suivre du regard.

— Je crois qu'ils nous protègent, dit Duncan.

— Allons donc, les animaux n'éprouvent aucun sentiment de reconnaissance. Ce qu'ils attendent de nous c'est de neutraliser d'autres regards, qu'ils puissent pomper toute l'énergie dont ils ont besoin.

— Bah, murmura Duncan, on peut toujours rêver. Notre copain a dû conduire les autres vers cette source de vie, là-bas sur la voie qui descend. Ils se sont régénérés et sont peut-être ivres, comme nous autres après un bon repas bien arrosé.

— De là-haut ils découvrent la jungle, surveillent peut-être leurs ennemis ?

Elle ferma les yeux. À cause de celui qu'elle appelait Gargouille ils n'avaient pas très bien dormi la nuit précédente. Elle n'avait pas osé fermer l'œil longtemps de crainte qu'il ne s'abatte sur elle pour la dévorer.

— Ah, fit Duncan, ils ont rompu leur formation en couronne et ont repéré quelque chose.

— Une proie ? Mais saura-t-on jamais combien de parasites, qu'ils soient aussi primitifs que les porteurs de dents au vitriol ou d'un niveau d'intelligence supérieur, profitent de ce corps, et depuis combien de temps. Quels que soient leur comportement, leurs motivations, ce sont quand même tous des parasites.

— J'ai l'impression qu'ils agitent leurs ailes moins harmonieusement, dit Duncan.

CHAPITRE 31

Aldina utilisait le viseur zoom de son appareil pour suivre les évolutions des créatures volantes, tandis que Duncan plaquait ses jumelles à ses yeux.

— Il y a quelque chose de long, de droit, qui vient de surgir d'un arbuste sur la droite et qui se dirige vers les gargouilles, dit-elle.

Le médiateur ne la repéra pas tout de suite mais déjà une seconde montait dans l'air et encore une. Il sursauta :

— Ce sont des flèches... Quelqu'un les tire avec un arc ou une arbalète ou je ne sais quoi. Elles visent nos amis.

— Tes amis, fit-elle machinalement bien que bouleversée par la scène en train de se dérouler. Elle distinguait la pointe de ces flèches, en forme d'hameçon et le plumet, sorte d'empennage à l'arrière.

— On dirait une plume d'oiseau, commença-t-elle, mais... c'est curieux, elle se transforme en petits flocons.

— Ce sont des flèches à réaction, auto-propulsées par une fusée. Je crois rêver, fit Duncan.

Les créatures volantes s'étaient dispersées mais le couple vit parfaitement bien les dards modifier leur direction rectiligne, s'infléchir pour les suivre dans leur évolution.

— On dirait que ces traits sont attirés par un aimant.

— Tes amis, comme tu les appelles, fit la spatiologue, sont bourrés d'électricité et doivent diffuser un champ magnétique. Leurs ennemis le savent bien et les pointes de flèches sont attirées par ce champ.

— L'un d'eux est atteint. À un anneau d'abdomen. Il s'est replié trop tard en boule pour ne présenter que sa cuirasse en chitine.

Le grand être volant essayait de remonter plus haut, battant désespérément des ailes mais soudain il bascula, se mit à tourner et tomba lentement en direction de la jungle. Les tirs de flèches avaient cessé et la créature allait rejoindre le sol, disparaître dans la végétation touffue. Au dernier moment elle battit encore de ses élytres, se rapprocha d'une sorte d'arbre qui s'élevait au-dessus de tout le reste, paraissant tordre ses nombreuses branches comme autant de bras dans une attitude de désespéré. La créature s'y accrocha, se

balança un moment, ne bougea plus.

Dans le ciel, les autres s'étaient dispersés, s'éloignaient aux quatre coins.

— Il va se passer une scène comme nous n'en avons jamais vu, murmura Duncan. Ceux qui envoient des flèches autopropulsées vont intervenir pour s'emparer de cet être volant ou bien pour l'achever. Nous allons les découvrir.

— Ils peuvent fabriquer des fusées, d'une grande portée et d'une grande précision. Ils sont donc évolués, intelligents et je ne suis pas du tout rassurée.

Pendant de longues minutes rien ne se passa puis de grandes herbes proches de l'arbre dénudé, des arbustes, frémirent mais nul n'apparaissait.

— Se méfient-ils des amis du blessé qui peuvent fondre sur eux ? Les lanceurs de fusée restent bien cachés.

Et soudain plusieurs traits jaillirent de la jungle tout autour de l'arbre et atteignirent la créature accrochée avec ses quatre mains aux branches. Elle était chaque fois secouée d'un grand frisson mais ne lâchait pas prise.

Et le premier ennemi apparut. Un éclaireur qui paraissait ramper au-delà de l'arbre, approcher avec prudence.

— Ce n'est pas un hominien, fit Duncan. Ni un animal. On dirait qu'il roule. Non ça sautille. Les deux en fait. Il va arriver auprès de l'arbre.

Aldina l'apercevait par flashes en quelque sorte, flashes rapides d'un corps se déplaçant d'une zone sombre de végétation à une autre. Il ne fulgurait que dans les parties claires.

— Curieux il est rouge lui aussi comme les gargouilles.

Effectivement et il se dissimulait parfaitement dans la flore épaisse. Fébrile Aldina braquait ses appareils, avait envie de grimper plus haut pour opérer sans l'obstacle de la jungle, craignait de se faire repérer.

Très vite elle fournit quelques données :

— C'est vivant, ça dégage de la chaleur assez forte. Après conversion l'appareil indique que la température interne approche les quarante degrés. Ces inconnus doivent se consumer littéralement. Je relève aussi des ondes cérébrales très complexes avec, ce qui est normal en un tel moment, des pulsions agressives d'une très haute intensité.

L'être apparaissait mais ce n'était pas ce qu'ils avaient imaginé, ni

une boule ni une sorte de mille-pattes géant.

— Il s'accroche à l'arbre. Mais de l'autre côté.

— Il expire du gaz carbonique bien entendu, mais aussi des résidus d'un gaz inconnu. Oh, voici qu'il approche d'une source importante d'ozone. Notre pauvre blessé en est complètement environné, je crois qu'il s'en vide totalement.

— Un transformeur électrique tel que nous les connaissons dégage de l'ozone parfaitement reconnaissable à l'odeur. Cette pauvre créature en train de mourir en laisse échapper, car elle est chargée d'électricité.

— Regarde, son ennemi est bien visible. On dirait une carabouille de nos forêts.

Plutôt un lézard avec une carapace fuselée, d'un pourpre soutenu. Duncan distinguait de très grosses griffes articulées en phalanges longues.

— Ce gaz inconnu qui se mélange aux autres entre dans une proportion de trente pour cent dans leur expiration.

Duncan se refusait à baptiser la chose du nom de lézard, pas avec cette tête ronde, chevelue ou poilue, il ne pouvait voir. Comme répondant à son interrogation muette Aldina précisa qu'il s'agissait d'une forme de laine, car un de ses instruments relevait la présence de scléroprotéine non seulement sur le haut de la tête mais sur le corps.

— Cette longue carapace n'est que de la laine collée ou amidonnée pour une meilleure protection du corps. Ce n'est pas naturel. Ces êtres fabriquent avec leur fourrure une armure efficace.

Elle prenait également des photographies de cette tête ronde où une seule paupière barrait le visage aux deux tiers vers le haut. Elle se soulevait comme un volet, une lame de store légèrement recourbée, se refermait.

— Voilà les autres. Ils peuvent rouler et ne sortent les griffes que pour grimper.

— Que vont-ils faire de cette pauvre gargouille qui doit être morte car elle n'expire plus de CO₂, seulement de l'ozone et un gaz toujours le même, que je ne peux analyser, mon appareil n'ayant pas de références.

— Ils sont une dizaine. J'ai l'impression qu'ils se meuvent avec une grande difficulté.

— C'est plutôt leur nature.

Soudain il jeta un regard à sa compagne, craignant que le spectacle

ne la rende malade. Le premier de ces êtres griffus venait de plonger une trompe buccale à pavillon dans l'abdomen du cadavre ailé et paraissait manger, ou plutôt sucer goulûment. Un autre arriva qui sans façon le bouscula et cette fois ils purent voir cette sorte de pomme d'arrosoir au bout d'un tuyau, qui plongeait elle aussi dans le ventre de la créature. Et les autres se hissaient lentement, approchaient de la curée.

— Ils dévorent son ventre, ses viscères ?

Aldina ne répondit pas tout de suite. Elle examinait un releveur de tension électrique à distance et paraissait fascinée par l'écran.

— Ils sont vraiment affamés, continuait Duncan.

— Ils le déchargent de ses réserves électriques. Tout simplement. C'est à croire que toute la faune qui vit dans le Bulb se nourrit d'électrons. Il n'y a que les Dents-au-Vitriol qui bouffent comme tout le monde. Le dégagement d'ozone devient encore plus important.

— Ces Laineux ne disposeraient donc d'aucune source d'approvisionnement ici dans la jungle ? Sont-elles toutes épuisées ? Dans ce cas les accumulateurs du Bulb doivent commencer à défaillir.

Et soudain les créatures volantes réapparurent au-dessus de la jungle, exactement au-dessus de l'arbre dénudé, et plongèrent l'une après l'autre avec une rapidité extraordinaire. Elles piquaient, leurs élytres presque refermées, leurs pattes tendues, les mains crochues bien apparentes. Lorsqu'elles remontèrent chacune emprisonnait dans ses mains un Laineux.

De toute la bande occupée à fouailler dans l'abdomen du cadavre, il ne resta plus un seul individu. D'abord surprise par cette attaque fulgurante, Aldina eut enfin le réflexe de prendre des clichés, se renversant sur le dos pour mitrailler « ses gargouilles » volantes emportant leur proie.

— Incroyable, répétait-elle avec une admiration réelle. Elles ont retourné la situation à leur avantage. Reste-t-il seulement un Laineux dans le coin ?

À la jumelle Duncan suivait aussi le vol des étranges créatures. Elles se trouvaient à une hauteur qu'il estimait de plusieurs centaines de mètres lorsque l'une d'elles lâcha sa proie.

— Tu as entendu, s'exclama-t-il, ce cri de terreur ?

Le Laineux tombait comme une masse vers la jungle et, lorsqu'il se fracassa sur le sol, jaillit un éclair suivi d'une explosion et d'une fumée noire et le Laineux s'embrasa. Alors les autres en firent autant et à chaque impact d'un Laineux au sol se reproduisit le même

phénomène.

— L'une des gargouilles paraît se diriger vers ici, annonça Aldina d'une voix mal assurée, ne sachant où regarder ni que penser de ces déflagrations ressemblant à un coup de foudre.

— C'est celui qui nous a guidés dans la descente.

— Le salaud, hurla Aldina, il va nous bombarder avec son Laineux, nous faire périr dans l'explosion électrique.

Effectivement Duncan reconnaissait la créature qui les avait guidés sur la voie descendante, celle pour qui il avait désamorcé le piège d'un ganglion, afin qu'elle puisse régénérer son organisme. Aldina l'avait dit, ces êtres n'éprouvaient aucun sentiment et il n'avait pas de reconnaissance à attendre de celui-là.

— Je fous le camp, lança Aldina en se redressant.

La gargouille perdit de l'altitude, vint droit sur eux dans un vol presque horizontal et, avec une lenteur et une précision parfaites, déposa le corps du Laineux sur une surface plane à quelques mètres. Le battement de ses lourdes ailes les frappa comme un vent violent, faisant voltiger les cheveux d'Aldina. Duncan croisa le regard de ces yeux merveilleux puis la créature remonta dans les airs, alla rejoindre ses compagnons. Sur cette table osseuse ressemblant à un autel de sacrifice le Laineux ne bougeait pas.

— Il va réagir, murmura Aldina, nous attaquer.

— Non, sa tête est presque séparée du reste, arrachée.

En cet instant le signal d'appel radio retentit.

CHAPITRE 32

Ce n'était pas un seul engin électrique qui explorait le corps du Bulb comme l'avait promis Yllitch mais trois, montés chacun par quatre hommes, deux techniciens scientifiques, deux militaires. Lorsque Aldina s'indigna de cette invasion discutable, Dick Yllitch détourna la communication vers les découvertes surprenantes que toute cette équipe venait de faire depuis la veille.

— Comment ça depuis la veille, s'indigna Aldina. Vous ne deviez entreprendre l'exploration qu'aujourd'hui et ne pas pénétrer profondément dans le ventre de l'animal.

— Nous avons eu une table ronde avec le général Panz et la présence vidéo du président. Nous devons suivre les objectifs fixés. Nous disposons d'une logistique impressionnante et ne pouvons la sous-employer.

Duncan comprenait que le chef d'état-major, toujours aussi brutal, avait imposé ses vues et que le président du Conseil fédéral lui-même n'osait le désavouer.

— Nous avons découvert la chaîne cérébroïde du Bulb, c'est-à-dire son cerveau qui, au lieu de se concentrer comme chez les mammifères et certaines espèces en un seul point, avec des extensions vers le système nerveux, se retrouve en des dizaines, peut-être des centaines d'adénomes non pathologiques, reliés à un réseau de cellules nerveuses.

— Il y a aussi des ganglions nerveux et je vous conseille de vous en méfier car la plupart seraient piégés.

— Nous nous en sommes rendu compte. Nous avons découvert des corps de gros insectes, et quand je dis gros c'est géants qu'il faudrait que je dise, carbonisés près de ces ganglions qui avaient explosé.

— L'intérieur du Bulb est comme une planète creuse, comme un satellite habité par des créatures dont on ne peut dire avec précision si ce sont des parasites ou des colocataires.

Yllitch eut un rire chevalin :

— Vous ne manquez pas d'humour je vois.

— Il y a ce que j'appelle les gargouilles, ces insectes volants qui se font électrocuter par des sources d'influx nerveux électrique piégé et

les Laineux, certainement plus avancés techniquement puisqu'ils fabriquent des flèches auto-propulsées. Nous venons d'assister à un combat entre ces deux espèces, une dizaine de Laineux ont été tués mais il doit en rester quelques-uns qui pourraient vous attaquer.

— Nous venons d'autopsier un cadavre peu abîmé de ce que vous appelez gargouilles. Ils ont de gros besoin en influx nerveux, distribué sous forme de courant électrique, mais différent de celui que nous connaissons. Autre chose, l'air de la photosynthèse propre à ce milieu, à ce biotope contient un élément inconnu. Un gaz dont nous ignorons les vertus et l'éventuelle nocivité.

L'expédition suivait la lisère orientale de la jungle, à une dizaine de kilomètres du couple et se dirigeait vers le fameux lac de retenue.

— Retrouvons-nous là-bas, proposa Yllitch. Nous pourrions alors dresser un premier inventaire de nos observations.

La communication terminée Duncan se dirigea vers le Laineux et l'examina en tournant prudemment autour.

— Il est salement amoché, constata Aldina qui l'avait rejoint.

— On lui a en partie arraché la tête. Yllitch est donc contraint de subir l'autorité d'un non-scientifique, celle du général Panz qui n'a pas la réputation d'un esprit tolérant et éclairé, deux qualités indispensables pour la recherche scientifique. Personnellement je ne me sens pas engagé dans une telle soumission. Je suis le médiateur du gouvernement auprès des communautés marginales et des arboricoles. Là s'arrête mon office. Je ne dépendrai jamais de ce chef d'état-major.

Aldina examina la blessure béante causée par l'arrachement partiel de la tête :

— Ces mains aux très longs doigts possèdent une force inouïe.

Elle frôla de l'index la carapace en laine torsadée et encollée, certainement par une résine locale ou de la sève.

La tête elle-même portait une chevelure moutonnaire. Mais lorsque Duncan retourna le Laineux la vue des énormes serres griffues la fit blêmir.

— Des cuisses de sauteur, nota le médiateur, qui peuvent se replier dans ces alvéoles, comme les membres supérieurs.

— Le Laineux paraissait rouler, dit-elle.

— Regarde ces segments comme des métamères entre le thorax et les pattes arrière. Dessous se cache dans le mésoderme une musculature puissante qui permet au Laineux de se déplacer, les pattes repliées dans les alvéoles donnant l'impression qu'il roule, mais en fait

il rampe.

Elle examina ensuite l'unique volet légèrement corné qui d'ordinaire dévoilait le regard, mais la mort l'avait déjà soudé au reste de la tête. Par contre la bouche, molle et sans dentition put être ouverte par Duncan qui sauta en arrière lorsqu'en jaillit la fameuse pomme d'arrosoir, au bout d'une trompe d'un diamètre assez faible, de quelques centimètres seulement, donc très flexible.

— C'est impressionnant, murmura Aldina en penchant la tête pour examiner cet appareil. Il ne sert pas à sucer, il dispose de rangées régulières de trous. Ce sont des contacteurs femelles qui peuvent s'adapter à des contacteurs mâles d'influx nerveux ou d'électricité, comme on veut.

— N'oublie pas qu'ils pénétraient le ventre de la gargouille morte avec. Penses-tu vraiment que leurs ennemis disposent de contacteurs mâles pour les alimenter ? La proie serait donc comme prédestinée pour être vidée de sa propre énergie ?

— Il faudra une autopsie poussée pour en découvrir tous les mystères.

Ils ne pouvaient poursuivre au-delà leur examen de cette créature. Mais Duncan vit au dernier moment qu'elle portait sous les membres supérieurs, juste au-dessus des métamères de reptation, une longue fente à la fermeture élastique. Son couteau l'entrouvrit et, éclairé par la lampe que venait d'allumer Aldina, révéla son contenu, des pointes de flèches, une sorte de tube végétal et un autre plus petit et transparent contenant une matière visqueuse.

— Le plus incroyable est que ces pointes de flèches me paraissent fabriquées dans un métal. Je vais chercher un instrument de contrôle, dit-elle.

C'était du chrome. Duncan était moins surpris qu'elle :

— Notre sang en contient si je me souviens bien, un peu plus de trois milligrammes au litre. Pourquoi n'y en aurait-il pas eu dans ce liquide qui circulait dans le corps du Bulb ?

— Les Laineux auraient trouvé le moyen de l'extraire ?

— Tout laisse supposer qu'ils ont eu accès à différents organes du Bulb, les ganglions qu'ils ont piégés pour détruire leurs ennemis volants, pourquoi pas aux déchets rejetés par des filtres organiques ?

Au sujet de la poudre qu'il trouva dans le grand tube végétal il avait sa petite idée et il en mit une quantité minimale dans un trou qu'il forait dans la matière osseuse de la plate-forme. Puis avec une tige en plastique il la comprima et la poudre s'enflamma en projetant la tige

fortement :

— Voilà le carburant des flèches auto-propulsées, une poudre inflammable, produite peut-être par un champignon. Et dans cet étui transparent je parie qu'il s'agit d'une résine toxique.

Il enferma les flèches, la poudre, le poison dans un petit container qu'il fourra dans son sac.

— Tu n'as pas précisé si tu comptais rejoindre Yllitch au bord de ce lac mystérieux, et te fondre dans l'organisation très technique de cette expédition qui a toutes les apparences d'une conquête militaire.

— Yllitch est mon supérieur direct. C'est à lui que je dois mon statut, il m'a toujours fait confiance.

— Quelle grandeur d'âme, fit-il goguenard.

— J'ai quelquefois couché avec lui si c'est ce qui te préoccupe. C'est un amant agréable.

Il alla récupérer son autre sac, puis commença de descendre vers la vallée, vers la jungle qui cernait ce chaos osseux.

— J'aimerais avoir un contact avec le président mais je pense qu'il va me renvoyer à Ludwig Panz. Je lui dirai donc que ma mission est terminée, car mon propre statut sous-entend une totale liberté d'action. Des années durant j'ai travaillé à ma façon et mes résultats, sans être fabuleux ne sont pas médiocres.

— Tu vas démissionner ?

— Je ne sais pas encore. En ce qui concerne le Bulb et son immense cadavre, je ne pense pas qu'il y ait une volonté de recherche fondamentale, c'est-à-dire de recherche pour la recherche, sans limite de temps et sans applications immédiates. Yllitch en attend-il des révélations de secrets pouvant révolutionner le niveau de vie des Ophiuchusiens ? Je ne concevais pas ainsi cette mission, mais je soupçonne le général Panz, et aussi Yllitch, d'envisager une exploitation rationnelle et idéologique de ce cadavre gigantesque. Sans parler des ambitions personnelles et du désir de se couvrir de gloire. La présence d'Yllitch est normale mais pas cet enthousiasme qui semble l'agiter nuit et jour. On parle de régression de la société des colons sur cette planète. Moi-même j'ai reconnu qu'elle existait, mais désormais je mesurerai mes paroles et je ne voudrais pas participer de loin ou de près à une sorte d'escroquerie monumentale.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'Yllitch, réputé comme un esprit libre, ennemi de toute mainmise politique et surtout militaire sur ses options, vient de s'associer avec un chef d'état-major, pire, se soumet totalement à ses

ordres. Yllitch n'a cessé de prôner le retour vers la Terre, ou du moins l'installation de satellites dans la banlieue de la Terre, qui étudieraient la possibilité d'un retour. Panz, lui, est démangé par l'envie d'une gloire éternelle. Il voudrait bien entrer en guerre avec un ennemi qui en vaille autrement la peine que quelques communautés de marginaux, hostiles au pouvoir fédéral. Il se tourne donc vers les étoiles et rêve d'une conflagration avec d'éventuels extraterrestres. Le Bulb lui fournit une chance inespérée alors qu'il aurait pris sa retraite en remâchant son amertume. Il va de surprise en surprise avec le Bulb. Et la présence de créatures inconnues et intelligentes, dans le ventre de ce gros cadavre puant, lui redonne toute une vitalité suspecte. Le président Kent, qui se méfie de lui, craint qu'il ne complotte contre le pouvoir et souhaite l'écarter de Bermann-Cité en lui confiant cette mission, mais Panz va en profiter pour pousser jusqu'au bout l'exploitation de ses désirs qui se trouvent en concordance avec ceux du directeur du programme spatial.

CHAPITRE 33

Tout au long de cette conférence le cliquetis de la drague fut en fond sonore, même lorsque le président Kent prit la parole pour féliciter les coordonnateurs de cet immense « chantier » qu'était l'exploration et l'étude du cadavre du Bulb depuis bientôt un an.

Lorsque le mot « chantier » sortit de la bouche présidentielle, Aldina Pérou eut un regard en coin pour Duncan Vernon assis à côté d'elle. Le médiateur n'eut même pas un sourire. Il paraissait plongé dans des pensées bien différentes de cette actualité officielle.

Sur l'immense écran cathodique s'affichaient des chiffres, des données, des explications, des schémas et des diagrammes.

— Nous pouvons dire en quelque sorte, poursuivait le président de la Fédération, que nous sommes dans une structure exceptionnelle, appartenant à un animal de l'espace, le Bulb. Celui-ci, blessé à mort par un prédateur du cosmos, réussit à se poser sur le sol de notre planète, Ophiuchus IV. Certes un tiers de son immense corps fut détaché et perdu pour la science mais ce qu'il en restait, là où nous sommes en train de tenir cette réunion, fut d'une importance incalculable à tous les points de vue. Son armature, son squelette fut traité pour éviter sa décomposition, comme son épithélium. Quelques fonctions vitales furent aussi régénérées pour une survie indéfinie.

L'écran au même instant énumérait tous les points importants et la chronologie des découvertes.

— Par exemple nous savons que l'influx nerveux de cet animal provenait pour une grande partie d'un phénomène que nous connaissons bien, la piézo-électricité, mais utilisé dans des conditions que nous n'avions jamais imaginées. Si bien que aujourd'hui de nouvelles applications sont envisagées pour les véhicules et même la création de centrales.

Chacune des deux cents personnes présentes savait fort bien qu'il ne s'agissait que de projets qui ne seraient jamais réalisés, puisque la colonisation d'Ophiuchus IV se révélait chaque jour davantage comme un échec irrémédiable. La régression de la société coloniale avait ces derniers temps pris une ampleur inattendue et comme l'avaient annoncé quelques chercheurs, philosophes et scientifiques, des baronnies s'étaient créées et certaines, tenaillées par des rivalités

incompréhensibles, se livraient déjà à des guérillas sanglantes.

— Nous savons que dans l'espace existe une race fabuleuse de ces Bulbs. Nous savons comment ils sont constitués, comment ils peuvent abriter des populations importantes, de par leur nature. Celui-ci était colonisé par plusieurs espèces, dont deux supérieures. Pour ces deux-là on peut parler d'ethnies. L'une dont les individus reçurent le nom de Gargouille...

Cette fois ce fut Duncan qui glissa un œil ironique en direction d'Aldina qui resta impassible.

— L'autre encore plus évoluée celle des Laineux. Ces derniers avaient une organisation plus structurée, habitaient dans des huttes, se livraient à la chasse. Ils utilisaient des armes assez sophistiquées. À côté vivaient un grand nombre de parasites, et d'animaux de différentes espèces. Certains étaient endogènes, d'autres exogènes. Malheureusement...

L'écran énumérait la liste de toutes les espèces recensées avec pour certaines des précisions assez affinées.

— Malheureusement, nous n'avons jamais réussi à produire, pour la survie de ces êtres vivants, ce fameux gaz que les savants ont appelé ixegaz et qui était nécessaire à leur organisme. Leur photosynthèse différait de celle qui sur cette planète nous fournit l'oxygène nécessaire. Dans ce monde clos qu'était le Bulb cet ixegaz, d'après ce que nous en savons, permettait l'assimilation de la nourriture et surtout apportait, ce qui fut plus malaisé à comprendre, une sorte d'euphorie.

Aldina et Duncan regardèrent alors le professeur Yllitch et le général Panz assis l'un à côté de l'autre. Ni l'un ni l'autre ne paraissaient rongés sinon par les remords, du moins par le regret de n'avoir pas suffisamment réfléchi sur cette présence de l'ixegaz. Yllitch, au début de l'exploration méthodique entreprise par ses techniciens avec le soutien logistique de l'armée, n'avait cherché qu'une seule chose, raviver le cerveau du cadavre du Bulb, le ressusciter pour lui arracher des renseignements, des souvenirs. Le général Panz lui ne désirait savoir qu'une seule chose, l'endroit dans l'espace où s'ébattait tout un troupeau de Bulbs. Qui avait bien pu déduire de quelques observations rapides qu'il existait une race de ces gigantesques animaux ? Personne ne pouvait répondre à cette question, mais la légende s'en était répandue. Les seules données importantes qu'on avait concernaient la nourriture habituelle de ce spécimen. Il trouvait dans l'espace des protéines sous différentes formes. La drague remontait du fond du lac de pleines bennes de ces aliments que le séjour dans ces eaux, envahies par des bactéries, avait

métamorphosés en boues impossibles à analyser le plus souvent. Pour réanimer la chaîne cérébroïde du Bulb, Panz et Yllitch avaient amené des groupes électrogènes qui envoyèrent dans les ganglions d'énormes quantités de courant. Certes on réussit à raviver la bioluminescence et à faire fonctionner les valvules des conduites de liquide régénérateur, mais on oublia cette histoire d'ixegaz et les espèces vivantes disparurent en quelques semaines. Duncan avait même un jour retrouvé le cadavre décomposé de cette gargouille qui les avait guidés dans leur descente vers la vallée.

— Nous avons remonté, des profondeurs élevées de ce lac, les étranges meules qui servaient d'estomac broyeur à cette créature, une partie de ses entrailles, du moins estime-t-on qu'il pourrait s'agir de ses entrailles. Les scientifiques cultivent le doute là où nous autres, pauvres béotiens, sommes prêts à être affirmatifs.

— Qui va comprendre ce mot de béotien, murmura Aldina à l'oreille de Duncan. Le président fait faire ses discours par un professeur d'histoire terrienne féru aussi de l'étude de *La Bible*.

— Connais-tu la longueur de ce discours ? répondit Duncan. J'aimerais qu'on en finisse.

— Le professeur en question est très prolix.

Duncan sur ordre du président était donc resté dans le Bulb, et pendant des mois avait tenté d'approcher les Gargouilles et les Laineux, de découvrir comment ils communiquaient entre eux. Les créatures volantes étaient difficiles à approcher et même celle qu'ils connaissaient n'avait jamais plus cherché leur compagnie à Aldina et à lui. Les Laineux avaient accepté quelques offrandes de nourriture, mais lorsqu'il avait découvert leur village, préférèrent le désert et n'y revinrent jamais. Ils disparurent peu après avec la jungle et toute la flore dite intestinale du Bulb.

— Nous avons considérablement abaissé le niveau de ce lac pour que la drague puisse travailler, mais le liquide ainsi pompé fut soigneusement filtré et analysé. Ce que nous avons rejeté à l'extérieur n'offrait plus aucun risque de contamination. Il s'agissait d'eau.

L'acharnement des militaires et des équipes d'Yllitch avait arraché à la mémoire réanimée du Bulb quelques images énigmatiques. Aldina les avait étudiées durant des semaines, analysées point par point, avant d'acquiescer la certitude qu'elles appartenaient à un domaine virtuel, celui de l'imagination. Elle avait soutenu l'hypothèse que privé d'organes de vision le Bulb avait toute sa vie durant imaginé l'espace. Il disposait de capteurs extérieurs lui permettant de se déplacer en évitant les obstacles, éventuellement lui signalant la nourriture, mais on ne pouvait prendre ces images rémanentes pour le reflet précis

d'une réalité.

— Des siècles, peut-être des millénaires... Celui qui nous intéresse eut une vie très longue si l'on se réfère à notre échelle de vie. Les chiffres bien que contradictoires établissent son âge entre six cents et mille trois cents ans. Nous ignorons si dans l'espace cette évaluation a une valeur quelconque, si la relativité aidant cela signifie vraiment quelque chose. Mais contrairement à un satellite par exemple, ou un vaisseau spatial, le Bulb est assuré d'une longévité sans pareille.

— Nous y voilà, murmura Duncan, et Aldina pinça ses lèvres en réponse, pleine d'une curiosité effrayée pour les conclusions que le président tirerait de cette première constatation.

— Jadis sur Terre les humains bâtissaient des cathédrales merveilleuses parce qu'ils savaient que ces lieux de prières seraient encore debout dans les siècles, les millénaires à venir, symboles de la foi de ces constructeurs pleins de talent. Ces cathédrales, nous ne pouvons en voir que des-images, en lire des descriptions écrites, découvrir quelques rares maquettes reproduites par des admirateurs passionnés, demandaient un siècle avant d'être terminées. Mais les gens de ces époques lointaines préféraient à la hâte, source de malfaçons et d'erreurs, la patience réfléchie, l'amour du chef-d'œuvre longuement affiné, poli.

Le silence de l'auditoire était total. Ces invités venaient de tous les milieux, avaient tous un statut officiel. On n'y trouvait aucun représentant des communautés marginales, ni de la Junte des Bûcherons, ni des Agros, ni des Résiniers. Seulement des citoyens, des défenseurs de la Fédération. C'est-à-dire beaucoup d'hommes et de femmes n'acceptant pas que la colonisation soit vouée à l'échec après deux siècles d'efforts. Tous prêts à choisir une autre voie, une autre direction pour échapper à la régression.

CHAPITRE 34

Chacun attendait du président qu'à partir de cette longue exploration sur presque un an du cadavre du Bulb, il en retire une conclusion d'une bouleversante émotion. Cette allusion au travail des bâtisseurs de cathédrales sur de longues années, voire un siècle, laissait augurer d'une proposition de programme aux idéaux exaltants.

Kent but le contenu de son verre d'eau, se redressa un peu plus, parcourut la salle d'un regard grave :

— Notre cathédrale existe. Nous allons essayer de la rendre accueillante, humaine, conforme à nos désirs les plus secrets. Nous y mènerons une existence merveilleuse, nous y trouverons l'harmonie mais surtout...

Il marqua une pause de plusieurs secondes :

— Surtout nous disposerons d'une possibilité inouïe qui pourra nous laisser espérer un retour vers la planète d'origine, vers la Terre, notre Terre chérie que nous avons dû abandonner dans les conditions les plus horribles. La Terre désormais inaccessible, recouverte par des épaisseurs énormes de glace, la Terre abandonnée, la Terre où ceux qui n'ont pu fuir ou n'ont pas voulu fuir ont tous péri à cette heure. Nos cœurs sont encore pleins de son souvenir, de leur souvenir.

Nouvelle pause, laissant l'émotion jusque-là contenue déferler. Les gens étaient tous émus, certains au bord des larmes, mais tous prêts à se lever pour acclamer Kent.

— Nous savons, l'unanimité scientifique s'est faite là-dessus, nous savons qu'au cours de son histoire vieille de plusieurs millions d'armées, la Terre connut d'autres périodes glaciaires. Certaines fort longues, d'autres plus courtes. Mais chaque fois cette planète chérie secoua le joug des glaces, se libéra pour offrir à ses habitants sa splendeur et ses charmes.

— Holà, fit Duncan, le joug des glaces... Il fallait le faire.

— Présenter la Terre comme une fille dévergondée aussi, répliqua Aldina.

Mais des personnes assises devant eux se retournaient indignées, peu enclines à supporter cette ironie. Ils choisirent de se taire.

— Ce qui devient nécessaire c'est de se rapprocher de la Terre pour

guetter le moment où elle se libérera de l'étreinte glacée. Il faut que nous soyons à proximité, prêts à intervenir et même, puisque notre science ne cesse de progresser, quoi qu'on en dise, et que ce que nous a révélé cet animal de l'espace nous sera fort utile dans l'avenir, peut-être pourrions-nous, nous-mêmes, créer des conditions d'un réchauffement spectaculaire.

Cette fois tous se levèrent pour applaudir et acclamer l'orateur.

— Il va trop loin, murmura Aldina à l'oreille de Duncan.

Tous deux s'étaient levés aussi pour ne pas se faire remarquer, avec cependant quelques secondes de retard, préféraient baisser la tête pour échanger quelques propos à voix basse.

— Pour réchauffer la Terre, dit-elle, il faudrait disperser les poussières lunaires, faire réapparaître le Soleil. Ce qui nécessiterait une dépense énergétique telle que personne ne pourra jamais la produire. La Lune pesait sept cent quarante milliards de milliards de tonnes. Comment créer les conditions pour envoyer cette masse de poussières au loin ? Par exemple les diriger vers le Soleil où elles se fondraient ?

Ses explications que seul Duncan pouvait entendre étaient couvertes par les acclamations. C'était du délire. Tous ces gens présents, tous nés sur Ophiuchus pourtant, haïssaient cette planète. Du moins ceux qui ne la haïssaient pas totalement en cultivaient la nostalgie à travers des légendes, des récits transmis de générations en générations ; il y en avait eu presque dix depuis l'arrivée des premiers colons, embarqués à bord de *Terra* le vieux vaisseau cosmique toujours en orbite autour d'Ophiuchus. Rafistolé, recyclé il était encore capable d'effectuer des missions intergalactiques, mais aurait-on les moyens, non seulement financiers mais scientifiques et techniques pour rejoindre la Terre un jour ?

— Nous savons que parmi la population totale qui vit sur cette planète et que nous évaluons à trois millions d'individus, le dixième à peine est prêt à tout sacrifier pour un retour au pays, le pays qui s'appelle la Terre, la Patrie qui s'appelle la Terre, notre mère...

Nouvelles acclamations, nouveaux remous avec des gens qui grimpaient sur les sièges, d'autres qui se précipitaient vers la tribune. Il y avait ceux qui brisés par l'émotion se laissaient choir sur leurs chaises, d'autres qui se prosternaient à même le plancher sans qu'on comprît le sens de ces postures inattendues.

Le calme fut long, très long à revenir mais finalement épuisés, aphones, les mains en feu, tous restèrent comme hébétés, fixant le président avec des regards désormais vidés.

— Nous pourrions embarquer tout le monde si nous disposions d'un satellite suffisamment grand. Un satellite fantastique, l'équivalent d'une petite planète. Pour le construire il faudrait, d'après les calculs que j'ai demandés, que les trois millions d'humains répartis sur cette planète fournissent durant un siècle l'équivalent du salaire annuel d'un cadre supérieur. Ce qui représente une telle somme que je préfère ne pas l'évoquer.

Ce fut comme un nuage qui passa, assombrissant les visages, arrachant aux yeux et aux bouches des expressions de désespoir absolu, et même de douleur insoutenable.

— Pourtant nous disposons d'une structure, d'une merveilleuse structure qui pourrait nous donner l'espace, la chaleur, le confort absolu avec quelques aménagements importants certes, mais que nous pourrions envisager pour un prix de revient du vingtième du chiffre absolu que je ne vous ai pas donné. Cette structure existe donc et en cet instant vous vous trouvez dans son sein.

Ce ne fut pas une réelle surprise. Des rumeurs, des confidences glanées dans l'entourage du président avaient préparé ces personnalités à cette confirmation. Mais Duncan songeait aux milliers de gens qui désiraient retourner sur Terre et qui, apprenant quel moyen serait utilisé, y renonceraient à jamais. Tous les Ophiuchiens gardaient rancune au Bulb de ce souffle de malédiction qui avait ravagé le pays, apportant une épidémie mortelle, fulgurante. Ils seraient nombreux à refuser ce projet démentiel.

— Bien entendu il ne s'agit pas d'utiliser ce qui reste ici de cette créature, mais nous allons dans un premier temps envoyer des expéditions à la recherche des congénères du Bulb. Nous savons certaines choses sur eux. Nous avons des pistes.

Dans un échange de regards le couple Aldina-Duncan mettait en doute ces affirmations. Tout ce qu'on avait c'étaient ces archives sur la découverte d'excréments de grande taille dans ce qu'on avait pris pour un nuage d'astéroïdes. On savait que le Bulb se nourrissait de protéines et de certaines substances celluloses. Les expéditions passeraient des années dans l'espace à la recherche d'un autre Bulb, épuiseraient l'enthousiasme des nostalgiques de la Terre, dépenseraient une bonne partie du budget annuel de la Fédération. Et même si on trouvait une de ces créatures géantes, comment pourrait-on la convaincre de devenir un satellite de la Terre, sinon en la réduisant en esclavage ? Il faudrait l'aménager pour que cinquante à cent mille personnes puissent vivre normalement dans le vide spatial, mais une fois ces difficultés résolues, comment pourrait-on débarrasser la Terre de cette enveloppe de poussières lunaires, qui en masquant le

Soleil provoquait un refroidissement excessif ?

— Les arboricoles de la forêt des Anges, murmura Duncan, donnent aux plus vieux d'entre eux, quand ils ne peuvent plus se déplacer dans les branches, ni trouver eux-mêmes leur nourriture, des racines de bananica à sucer. Pendant des mois, des années elles laissent aspirer un suc sucré et légèrement hallucinogène. Si on les suce longtemps elles donnent soudain, sans qu'on s'y attende un poison foudroyant. En quelques secondes tout est fini. On meurt en plein délire jubilatoire.

— Est-ce une parabole ? Une métaphore.

— Un avant-goût de notre avenir. Plutôt que d'attendre indéfiniment sur Ophiuchus IV que l'on trouve un troupeau de Bulbs, je préfère m'embarquer moi aussi à bord d'un astronef, le même si possible que toi, et partir dans les étoiles pour une quête infinie dans l'espace-temps. Nous ne reviendrons jamais sur cette planète et peut-être nous perdrons-nous. Nous aurons fait vivre un rêve à ceux qui resteront ici, et pendant des années, des décennies, des siècles ils attendront notre retour. Nous deviendrons une légende. Je crois que ça me ferait plaisir de devenir une légende, pas toi ?

FIN

*Cet ouvrage a été composé par EURONUMÉRIQUE
à 92120 Montrouge, France
et achevé d'imprimer en novembre 1999
sur les presses de Cox & Wyman Ltd.
à Reading (Berkshire)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tél : 01.44.16.05.00

*Dépôt légal : septembre 1999
Imprimé en Angleterre*